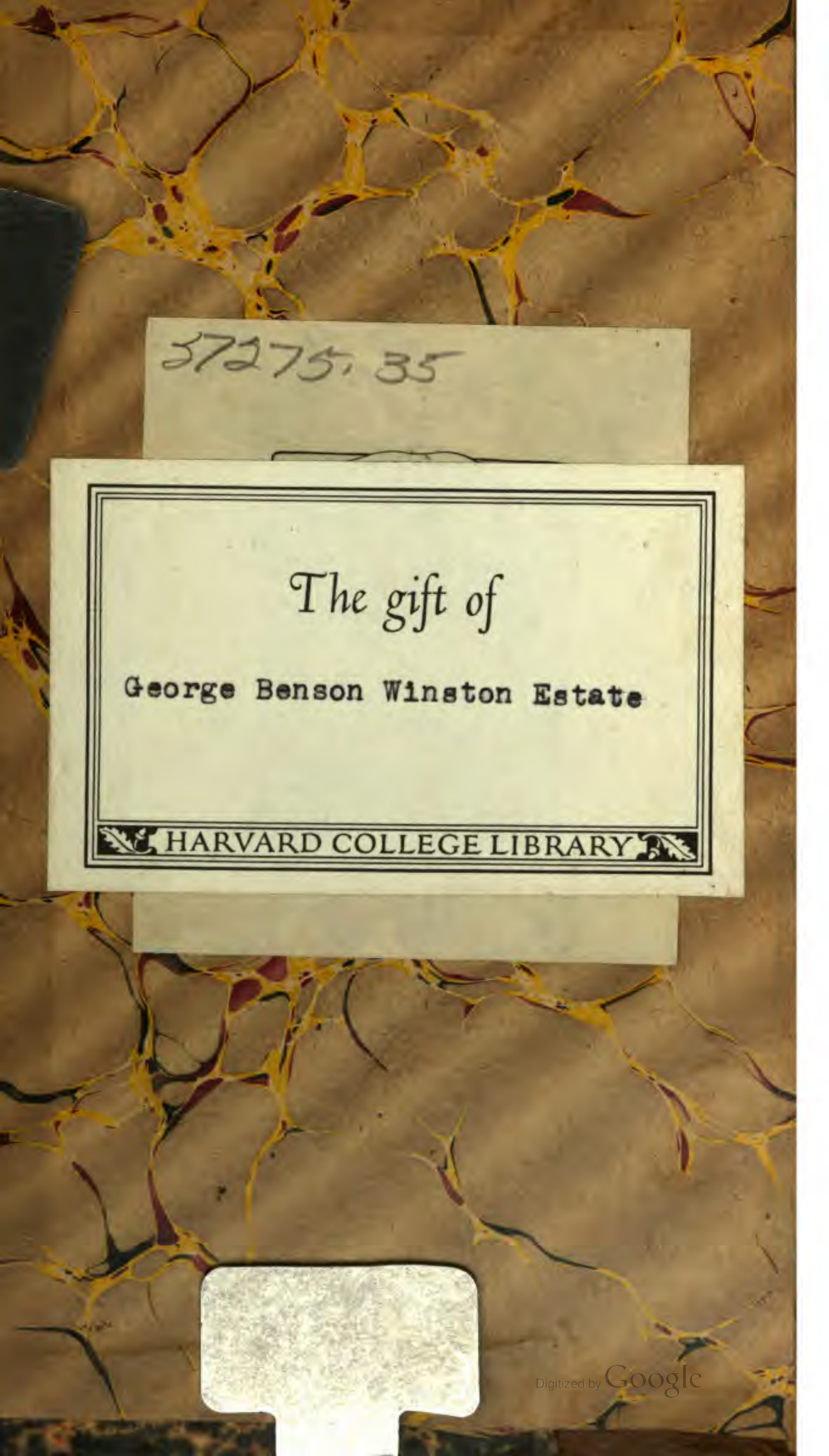
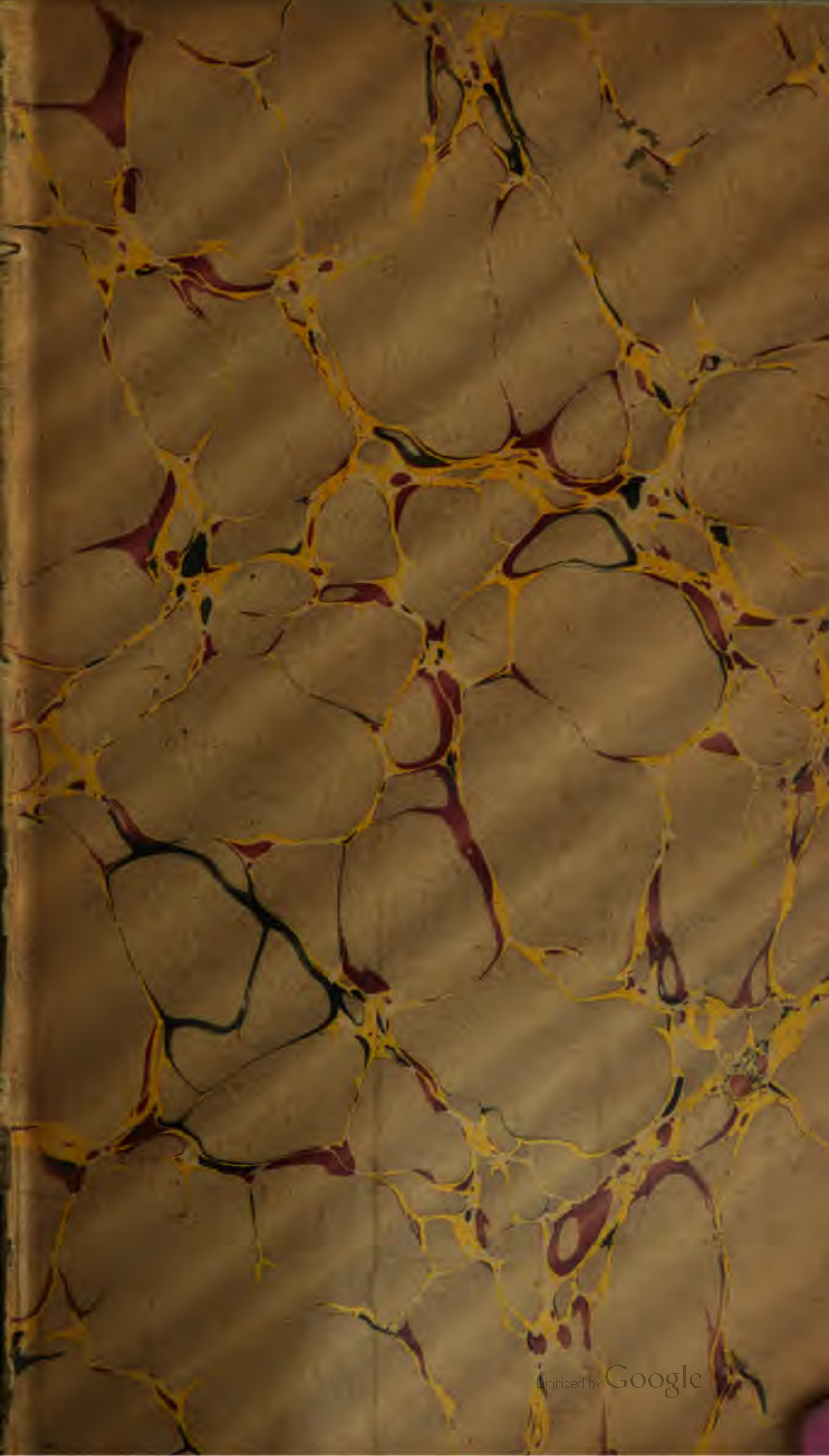




ROMANS DES DOUZE PAIRS
DE FRANCE.

I (?)

Cet ouvrage est tiré à quatre cents exemplaires sur papier de Hollande, et vingt sur papier vélin.

N°

PARIS. — IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET JOUAUST,
Rue Saint-Honoré, n° 315.

LA

MORT DE GARIN

LE LOHERAIN,

POEME DU XII[e] SIÈCLE, PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,
D'APRÈS DOUZE MANUSCRITS,

PAR M. ÉDÉLESTAND DU MÉRIL.

PARIS.
FRANCK, RUE RICHELIEU, N° 69.
1846.

PRÉFACE.

La critique n'a reconnu pendant long-temps qu'une seule espèce de poésie ; celle où, animée par une inspiration véritable, l'imagination se développe librement dans une forme en harmonie avec sa pensée. Elle repoussait dédaigneusement, comme des œuvres manquées, tous les poëmes d'une esthétique moins élevée et moins complète ; et cependant eux aussi sont dignes d'une attention sérieuse : car ils ne témoignent pas seulement de l'impuissance d'un poëte, ils marquent des époques distinctes dans l'histoire de l'art, qui se reproduisent inévitablement dans toutes les littératures. Il vient un temps où la pauvreté de la pensée cherche à se cacher sous la beauté imaginaire de la forme ; où l'on ne juge plus l'expression par sa justesse et sa force, mais par des mérites indépendants de l'idée, par des affectations de fausse élégance et des recherches toutes musicales d'harmonie ; où, en un mot, l'art de la forme se substitue à la beauté de la conception et à l'originalité de l'exécution. Au premier âge de tous les peuples, lorsque tout est prodige et que l'ignorance en demande l'explication à d'aveugles superstitions ; lorsque l'imagination, surexcitée par des dangers constamment renaissants, passe à chaque instant de la terreur à l'admiration et à la reconnaissance, il y a

dans tous les esprits une poésie informe que le peuple entier sent vaguement et chante comme un écho, sans qu'aucun poëte lui donne jamais une expression complète. Cette poésie populaire ne peut sans doute réclamer la même importance que les chefs-d'œuvre d'un grand poëte ; comme eux, elle n'élève point l'âme aux sublimes pensées qui en sont le principe et la fin ; elle ne nous rend pas aussi sympathiques aux nobles sentiments et aux douleurs de nos semblables, et ne jette point sur la destinée de l'Humanité ces jours lumineux qui éclairent notre propre existence comme un flambeau. Ses mérites sont surtout historiques, et ont besoin d'érudition pour être suffisamment compris. C'est elle, plus encore que la similitude des croyances et l'unité des races, qui *nationalise* les peuples, et d'une masse d'individus isolés fait un faisceau compacte, animé de souvenirs communs et des mêmes espérances. A une époque où l'intelligence n'a pas d'autres archives, c'est elle qui conserve des sentiments et des pensées dont la connaissance est nécessaire pour comprendre dans leur ensemble la vie morale et le développement littéraire des peuples.

Cette forme rudimentaire de la poésie existe partout au berceau de la littérature, nous dirions presque de la civilisation ; mais l'insouciance ou l'ignorance d'un système graphique d'une application facile empêchent souvent de la recueillir, et ses derniers souvenirs, de plus en plus corrompus, meurent dans la bouche des ménétriers de village, ou viennent se régénérer dans une forme moins imparfaite. Sans doute cependant l'imagination n'a point dans tous les pays les mêmes exigences ni le même pouvoir ; il y a des différences essentielles qui tiennent à la nature de l'esprit de chaque peuple et aux circonstances particulières de son histoire, puisque leur influence se fait encore sentir dans les autres périodes de la poésie, après que les efforts de l'intelligence les ont combattues et jusqu'à certain point neutralisées. Ainsi, par exemple, peut-être aucun pays ne fut-il jamais

mieux préparé pour la poésie populaire que la France du XIIe siècle. Des populations de race et de croyances différentes y avaient apporté chacune leurs souvenirs historiques et leurs superstitions. Le culte des choses littéraires s'était réveillé avec la connaissance, chaque jour plus répandue, des ouvrages classiques. La vie monotone des châteaux y avait fait de la poésie une des nécessités des longues veillées, et la langue ébauchée de la veille ne permettait pas aux poëtes de donner aux traditions populaires une forme définitive. Enfin l'art d'écrire n'était plus une sorte de secret exploité dans les monastères ; il venait d'être, pour ainsi dire, sécularisé, et d'infatigables copistes trouvaient aisément le parchemin dont ils avaient besoin pour conserver les poésies qui pouvaient le mieux amuser les nobles familles auxquelles ils étaient attachés.

Malgré d'évidentes ressemblances d'inspiration et de style, tous les poëmes écrits pendant le XIIe siècle n'appartiennent pas cependant à la poésie populaire ; l'imitation des romans les plus répandus et une absence universelle de talent rendent ces rapports trop naturels pour qu'on en puisse rien conclure. La prétention de tous les peuples européens à descendre des fugitifs de Troie, et la popularité qui s'était attachée à Alexandre, comme au lien qui unissait les temps anciens à l'ère moderne et l'Europe à l'Asie, avaient sans doute conservé certains souvenirs ; mais ils n'étaient ni assez vivants ni assez étendus pour donner à des traditions qui remontaient à l'histoire ancienne une base véritablement populaire. En vain l'esprit du moyen âge les pénétrait-il de son souffle ; en vain s'étaient-elles grossies, en passant de bouche en bouche, des idées du temps, et avaient-elles revêtu le costume national : jamais un peuple ne choisit pour thème de son imagination un héros étranger à sa vie, ni des événements sans liaison immédiate avec son histoire. Des souvenirs d'érudition percent d'ailleurs dans tous ces romans ; le poëte y fait plus volontiers que dans les au-

tres étalage de préceptes moraux, et se complaît dans des descriptions pédantesques de prodiges et de merveilles, qui trahissent une science acquise de la veille. Parfois même, au lieu de se réclamer de la popularité de son sujet, il en vante la nouveauté (1), ou engage le peuple à se retirer de son auditoire, parce qu'il ne pourrait le comprendre :

Or s'en aillent de tous mestiers,
sé il n'est clers ou chevaliers;
Car ausi puéent escouter
comme li asnes au harper (2).

Quelques traditions nationales ont pu survivre aux révolutions qui ont détruit l'indépendance des Celtes, dénaturé leurs mœurs, renouvelé leurs croyances et anéanti presque tous les vestiges de leur histoire. Peut-être même, malgré l'isolement où les retenaient les différences et les bizarreries de leur langage, quelques uns de ces souvenirs avaient-ils été recueillis dans les romans de la Table-Ronde; mais les autres éléments les ont si complétement absorbés, qu'aucune production d'un autre âge n'est plus étrangère à la poésie populaire. Il n'y a dans l'inspiration rien de sérieux ni d'élevé ; la fantaisie s'y joue dans des aventures sans signification et sans but ; elle y abuse d'un merveilleux frivole qui ne se rattache par aucun lien aux croyances du peuple, et la corruption des mœurs s'y manifeste avec un cynisme trop naïf pour ne pas être l'invention de quelques imaginations profondément dépravées. Ici d'ailleurs tout examen est inutile : c'est un fait qui découle néces-

(1) Alexandre de Bernai dit dans le second couplet de son *Roman d'Alixandre :*

L'estoire d'Alixandre vos voil par vers tretier
En roumans, qu'as genz laie doit auques profitier.
B. R., n° 6985, fol. 41.

(2) *Romans de Troie ;* B. R., n° 6987, fol. 36.

sairement de la nature des choses ; si la poésie populaire est l'expression naïve de la vie d'un peuple, nous ne pouvons trouver la nôtre que dans les romans qui sont basés sur l'histoire de France. Dès le commencement du XIII[e] siècle, on le reconnaissait sans hésiter ; Jean Bodel dit au commencement de la Chanson des Saisnes, avec une justesse de critique qui ne laisse rien à désirer :

> Ne sont que troi matiéres a nul home antandant :
> De France et de Bretaigne et de Rome la grant ;
> Et de ces trois matières n'i a nule samblant.
> Li conte de Bretaigne sont si vain et plaisant ;
> Cil de Rome sont sage et do sen aprenant ;
> Cil de France do voir chascun jor apparant.

Tous ces romans véridiques sont désignés sous le nom commun de *Chansons de geste*, et ce dernier mot avait certainement conservé le sens d'*actes publics*, *histoire authentique*, que l'on donnait au latin *gesta* pendant le moyen âge (1). Wace dit dans le Roman de Rou :

> Lunge est la geste des Normanz
> et a metre est griéve en romans (2) ;

et un vers de la Chanson de Roland est encore plus positif :

> Co dist la geste e cil ki el camp fut (3).

(1) On lit dans le *Querolus :* Istae sunt quae futura scribunt gesta, et dans les vers qui accompagnent le *Vita Caroli Magni* par Einhard :

> Hanc prudens gestam noris tu scribere, Lector,
> Einhardum magni magnificum Caroli.

Voyez aussi *Codex Justinianus*, l. XXVII, tit. VIII, par. 54 ; Savigny, *Histoire du droit romain pendant le moyen âge*, t. I, ch. II, par. 27 et suiv. ; saint Augustin, Let. 75, 90, 106 ; saint Grégoire, l. II, let. 9 ; l. X, let. 12 ; Baluze, *Form.* XII, et *Capitularia*, not. p. 1285.

(2) T. II, p. 94.

(3) Str. CLIII, v. 13. Voyez aussi nos *Prolégomènes de l'histoire de*

Les changements politiques et moraux qu'amena l'invasion pacifique de la famille de Héristal rejetèrent dans l'ombre les traditions qui se rattachaient à des événements dont elle avait étouffé les dernières conséquences, et l'éclat européen que le génie de

la poésie scandinave, p. 475, not. 3, et p. 484, not. 1. Nous ajouterons encore ces deux vers du *Roman des enfances Vivien*; B. R., n° 6985, fol. 173 :

> Plet vos oïr chancon de grant mesure,
> Des viéles gestes ancïennes qui furent.

Par suite on appela *gens de geste* les personnes considérables dont la famille était historique; et, le sens primitif se perdant de plus en plus, Rutebeuf en vint jusqu'à dire :

> Quant un hom fait noces ou feste
> ou il a gens de bone geste,
> Li menestreil, quant il l'entendent,
> qui autre chose ne demandent,
> Vont la, soit amont, soit aval,
> l'un a pié, l'autres a cheval.
> *Fabliau de Charlot le Juif*, t. I, p. 291.

La popularité des chansons de geste amena un autre changement; *geste* devint un simple synonyme de *roman*. Robert de Brunne (Manning) a même dit dans son *Chronical history*, p. 98, éd. de Hearne :

> All is calde *geste* inglis,
> that on this language spoken is;
> Frankis spech is cald *romance*;

et, dans un statut de la quatrième année du règne de Henri IV (1403), *westour* n'a plus que le sens de jongleur : Item, pur eschuir pluseurs diseases et meschiefs q'ont advenuz devaunt ces heures en la terre de Gales par pluseurs westours, rymours, ministralx et autres vacabondes, ordeignez est et establiz qe nul westour, rymour, ministrall ne vacabond, soit aucunement sustenuz en la terre de Gales pur faire kymorthas ou coillage sur la commune people illoeques; dans Sandys, *Christmas carols*, p. XCVIII. Voyez aussi le fragment d'une traduction anglaise de Guido de Colonna, publié par Warton, *History of english poetry*, t. I, p. 123, not. y, éd. de Price.

Charlemagne répandit sur sa vie et sur son empire concentra tous les souvenirs du peuple sur sa personne et sur sa race (1). Tout ce qui ne périt point dans les anciens chants populaires perdit sa date, modifia son caractère, et vint se fondre dans des faits entièrement différents, que l'imagination publique groupait complaisamment autour de quelque roi karlingien. Vouloir, à l'aide des événements, rétablir l'ordre des temps et assigner une date même approximative, ce serait méconnaître la nature de la poésie populaire, et la manière fantastique dont elle rassemble et dispose ses matériaux. Pour elle, il n'y a ni géographie ni histoire; son admiration sert de lien à des événements disséminés dans vingt siècles, et rapproche des lieux séparés par des mondes. Dans les différents mystères de saint Georges que l'on représente chaque année en Cornouaille, figure, aux applaudissements du peuple, le général Wolfe, qui fut tué au rembarquement de la Corogne, et le duc de Wellington intervient au dénoûment pour réparer l'honneur de la vieille Angleterre (2). Souvent les faits n'ont aucune réalité; ce n'est qu'une métaphore en action, l'expression plus vive et plus saisissante d'une idée. Au lieu de vanter sèchement la bravoure du héros de son adoption, on lui fait surmonter les dangers récents dont l'imagination est frappée, ou vaincre les rois dont le renom de puissance s'est conservé dans d'autres traditions. Quelquefois même le peuple prend au propre une figure de rhétorique; il lui donne une base historique et en tire les plus bizar-

(1) Il est incroyable que de ridicules préventions nationales aient poussé des critiques anglais, d'un jugement habituellement sain et d'une érudition étendue, jusqu'à prétendre que les poëmes karlingiens étaient d'origine bretonne; voyez Leyden, *Complaynt of Scotland*, Prelim. diss., p. 263; Ellis, *Specimens of early english metrical romances*, t. II, p. 297, et Sharon Turner, *History of Europe during the middle ages*, t. IV, p. 322.

(2) Sandys, *Christmas carols*, p. cx.

res conséquences. Ainsi, par exemple, quand le carnage des Sarrasins à la bataille de Poitiers eut fait dire qu'on les avait écrasés comme avec un marteau, l'imagination populaire arma leur vainqueur d'un marteau réel, et finit sans doute par en conclure qu'il avait appartenu à la corporation des tailleurs de pierres. Estienne Boileau nous en a conservé une preuve curieuse dans son Livre des mestiers : « Li martelliers sont quite du gueit, et tout tailleur de pierre, tres le tans de Charles Martel, si come li preudome l'en oi dire de pere a fil (1). » Les plus vieilles versions qui nous soient parvenues ne remontent d'ailleurs qu'au XII[e] siècle, et le sentiment littéraire était déjà trop développé pour que, soit à dessein, dans le désir de l'emporter sur les autres colporteurs de poésie, soit par la nécessité de combler les lacunes de leur mémoire, les rhapsodes ne mêlassent pas à leurs redites une foule d'inventions personnelles qui ont dénaturé les anciennes traditions, et empêchent d'en reconnaître l'origine. Il est impossible d'en douter quand on compare les leçons si diverses des différents manuscrits, et qu'on voit les prologues chercher à capter la bienveillance de l'auditoire, conserver soigneusement le nom du poëte, indiquer ses sources et vanter l'excellence de son travail. On lit dans la Chanson des Saisnes que nous citions tout à l'heure :

Cil bastart juglèor qi vont par cez vilax (2),
A ces grosses viëles as depennez forriax (3),
Chantent de Guiteclin si com par asenax (4);
Mes cil qui plus an set, ses dires n'est pas biax,
Qar il ne sevent mie les riches vers noviax
Ne la chancon rimée que fist Jehan Bordiax (5),

(1) P. 111, éd. de M. Depping.
(2) Village, pour la rime.
(3) Avec de grosses vielles aux fourreaux déchirés.
(4) Comme s'ils en avaient une connaissance profonde.
(5) Probablement *Bodiaus*, comme dans le ms. de l'Arsenal ; *Bodel*.

Tot si com li droiz contes l'an fu dis et espiax (1)
Dont ancor est l'estoire a Saint-Faron a Miax (2).

A la fin du XIII[e] siècle, Adenez disait en commençant son Roman des enfances Ogier :

Li rois Adans ne veut plus endurer,
Que li estoire d'Ogier, le vassal ber,
Soit corrompue ; por cé i veut penser
Tant qu'il le puist a son droit ramener (3).

Et on trouve dans un manuscrit de Guillaume au Cor-Nez, qui appartient à la Bibliothèque de Berne :

Qui d'Aliscans ot les viers controvés,
Ot tous ces mots perdus et descrlez ;
Ores les a Guillaume restorés.
Cil de Bapaume (4).

A travers cette confusion de transformations, de retranchements et d'additions, incessamment superposés les uns sur les autres, il n'est cependant pas entièrement impossible de retrouver quelques traces de l'inspiration primitive, et de lui assigner au moins une date relative. Dans la foule des romans qui se sont greffés sur l'histoire de la seconde race (5) on en distingue d'a-

(1) Raconté ; de l'isl. *Spialla*, Parler, dont le français a fait Épeler.

(2) T. I, p. 3.

(3) B. R., Sup. fr., n° 428, fol. 1, recto, col. 1.

(4) Sinner, *Catalogus codicum mss. Bibl. bernensis*, t. III, p. 339. M. Paris a publié ces vers d'une façon un peu différente, d'après le ms. B. R., n° 6985 ; *Manuscrits françois*, t. III, p. 167.

(5) Si nous ne parlons pas ici des romans certainement historiques de Guillaume au Cor-Nez (voyez l'excellent article que M. Paris leur a consacré dans les *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, t. III, p. 113-172), c'est que, malgré leur langue, ils étaient d'origine aquitaine, et se rattachaient à une série d'idées différentes, à une réaction du midi contre le nord.

bord trois groupes, que leur popularité et des caractères particuliers recommandent à une attention spéciale : ce sont ceux qui racontent les rapports de Charlemagne avec ses Pairs (1), ses guerres contre les Sarrasins et les luttes des grands barons sous le règne de son père. Dans l'état où ils nous sont parvenus, tous les autres poëmes semblent plutôt appartenir à des fantaisies individuelles qu'à la grande imagination du peuple, et manquer aussi complétement d'importance historique que de valeur littéraire.

Charlemagne, ce réorganisateur de l'Europe, qui fut deux fois sacré empereur, par le pape et par la victoire, laissa une renommée populaire dont le prestige environna long-temps ses successeurs. Soixante-dix ans après sa mort, Notker, qui occupait ses loisirs de moine à recueillir les traditions parvenues à Saint-Gall, le représente comme une personnification de la force qui frappait les imaginations de respect et de terreur (2). Une vive réaction ne tarda pas cependant à s'opérer, soit que le discrédit où l'imbécillité des successeurs de Charlemagne avait abaissé la dignité royale ait rejailli jusque sur sa renommée; soit que l'égoïsme de la royauté ait clairement apparu dans une longue série d'usurpations systématiques; soit enfin que l'imagination ait été amenée par l'esprit d'utopie qu'elle apporte dans toutes ses conceptions (3) à faire de l'opposition contre

(1) Les luttes de Gerart de Roussillon contre Charles Martel appartiennent à la même inspiration; mais, lorsque Charlemagne devint le représentant populaire de la royauté, ce roman fut remplacé dans la faveur publique par de nouvelles versions de la même idée.

(2) Voyez *Libri duo de gestis Caroli Magni*, dans Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, t. I, p. 739.

(3) C'est là ce qui explique pourquoi pendant le moyen âge l'esprit politique de la poésie était si différent en France et en Allemagne. De l'autre côté du Rhin, où les dangers qui menaçaient l'ordre social se

l'histoire. Dans tous les romans qui nous retracent les rapports de Charlemagne avec ses Pairs, la poésie est anti-royaliste ; elle nous montre l'empereur comme une sorte de Cassandre en manteau de pourpre, toujours crédule et toujours trompé, bafoué impunément jusque sur son trône, et passant honteusement d'indignes faiblesses à des violences plus indignes encore. Ce ne sont pas seulement les jeunes paladins qui, dans les emportements d'un courage indompté, résistent insolemment à sa puissance et l'humilient les armes à la main ; les deux Pairs les plus vénérés, ceux qui représentent la sagesse du clerc et celle de l'homme d'état, l'archevêque Turpin et le duc Naimes de Bavière, reconnaissent souvent le bon droit de ses vassaux, et s'opposent même par la force à ses volontés. Il y avait là sans doute quelques restes de l'histoire des temps où le roi n'était que le chef d'une expédition militaire, qui redescendait, après la victoire, au niveau de ses soldats (1); et ces vieilles traditions, rajeunies par de nouveaux noms, avaient conservé des souvenirs qui flattaient trop l'indépendance individuelle pour que l'imagination les laissât périr. S'il est impossible d'assigner à ce remaniment une date positive, on reconnaît aisément cer-

faisaient mieux sentir, la poésie était du parti de la royauté, tandis qu'en France elle protestait contre la force, et se déclarait pour les grands vassaux, qui dans leurs luttes avec les rois représentaient l'indépendance de la nation.

(1) Il y a une question fort curieuse et fort importante que les historiens ont à peine aperçue : c'est l'influence que la conquête du sol et l'établissement territorial des Barbares exercèrent sur une royauté qui n'était qu'un généralat sans autre durée que celle de l'expédition. La crainte des révoltes, la nécessité de conserver à l'autorité de la vigilance, et sinon quelque unité, au moins un centre, obligèrent de prolonger les pouvoirs de cette royauté militaire, et insensiblement l'habitude, la reconnaissance des services reçus, et l'espérance d'en obtenir de nouveaux, les rendirent viagers.

taines limites qu'il n'a pu franchir. D'abord n'en eussions-nous pas une preuve matérielle dans l'âge des manuscrits qui nous les ont conservés, ces romans sont certainement antérieurs à la seconde moitié du XIIe siècle. La canonisation de Charlemagne eut lieu en 1165, et, à une époque de foi naïve et de prédominance sacerdotale, les traditions du peuple n'auraient pas affublé un saint d'un rôle souvent odieux et ridicule (1). Ces poëmes ne sauraient non plus remonter à des temps fort reculés ; on en citerait plus de dix dont l'inspiration est identique, et cette multiplicité montre clairement que l'esprit de la vieille poésie populaire n'était plus dominant. Si les prétentions littéraires n'eussent pris déjà beaucoup d'empire, au lieu d'inventer de nouvelles expressions de la même idée, on eût cherché à donner une forme plus parfaite aux anciennes traditions. Probablement d'ailleurs les inventions primitives avaient péri depuis long-temps, et l'on ne peut en rien retrouver dans les romans qui nous sont parvenus ; au moins tant d'élaborations différentes semblent prouver qu'aucune version n'exprimait la pensée du peuple avec une perfection suffisante pour se conserver dans sa mémoire.

Dans ses rapports avec l'Église et ses guerres de propagande en Allemagne, Charlemagne avait montré un zèle trop fervent pour que l'idée chrétienne ne s'en emparât pas à son tour. Des traditions inventées sans doute par le clergé, mais avidement reçues par le peuple et sanctionnées plus tard par sa canonisa-

(1) Egidius, qui écrivait dans le XIIIe siècle, en parle d'une manière bien différente :

De Karolo, clari praeclara prole Pipini,
Cujus apud populos venerabile nomen in omni
Ore satis claret, et decantata per orbem
Gesta solent melitis (l. meliciis) aures sopire viellis.

Carolinus, cité dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XVII, p. 44.

tion, firent des guerres bien plus politiques que religieuses qu'il lui fallut soutenir contre les payens du nord de l'Europe des croisades contre les Sarrasins. Le grand mouvement religieux qui commença dans les dernières années du XI[e] siècle dut seconder la popularité de ces traditions; peut-être même les romans d'Agolant et de Fiérabras lui durent-ils leur origine. Mais la version la plus parfaite de ce cycle, celle où après d'éclatantes victoires les Pairs de France reçoivent la couronne du martyre à Roncevaux, remonte certainement à des temps bien antérieurs. Nous laissons de côté la forme abrupte du commencement, qui indique une absence complète de préoccupations littéraires, et même l'archaïsme du style, qui pourrait tenir à un remaniment fait en Angleterre, où, grâce à un usage moins général, la langue avait mieux conservé ses anciennes formes qu'en France (1); mais les traditions n'y ont pas rompu aussi violemment avec l'histoire : les principaux événements ont au moins une base réelle, et le caractère véritable de Charlemagne est mieux respecté; partout il y parle et agit en roi. A la vérité, dans son combat avec Baligant, il eût été vaincu si saint Michel n'eût ranimé son courage et ses forces; mais évidemment, dans l'intention du poëte, c'est moins un miracle exigé par sa faiblesse qu'un moyen poétique de montrer l'intervention toute puissante de Dieu dans les choses du monde. L'esprit politique de ces romans est aussi bien plus royaliste. Loin d'abaisser sa dignité devant les grands vassaux, l'empereur y surmonte toutes les difficultés à l'aide de Dieu et de son bon droit; Thierri, l'imberbe écuyer de Roland, lui suffit pour triompher de Pinabel, un des plus forts et des plus redoutés chevaliers de son temps. L'idée première du poëme de Roncevaux semble donc

(1) Cette raison spécieuse s'appuie même sur un fait : la version la plus ancienne ne se trouve qu'à Oxford.

plus vieille que celle des autres romans karlingiens, et, à défaut de preuves plus positives, on pourrait encore le conclure de la popularité dont il jouissait dès le XII[e] siècle. Non seulement nous possédons trois versions différentes, composées dans un intervalle de bien peu d'années (1) ; mais la plus ancienne est certainement la réunion inintelligente de plusieurs autres. Les faits les plus importants y sont rapportés jusqu'à trois et quatre fois ; et ce n'est point, comme dans les autres chansons de geste, une simple répétition des vers qui finissaient la dernière tirade, sans laquelle un auditoire inattentif aurait perdu le fil des événements : c'est un nouveau récit, quelquefois sur la même rime, qui est aussi complet que le premier et rapporte exactement les mêmes circonstances. L'auteur anonyme de la Vie de Louis le Débonnaire nous apprend d'ailleurs que les héros qui avaient péri à Roncevaux étaient déjà populaires dans la première moitié du IX[e] siècle : « Sed hanc felicitatem transitus, si dici fas est, foedavit infidus incertusque fortunae ac vertibilis successus. Dum enim quae agi potuerunt in Hyspania peracta essent et prospero itinere reditum esset, infortunio obviante, extremi quidam in eodem monte regii caesi sunt agminis. Quorum quia *vulgata* sunt nomina dicere supersedi (2). » Des traditions qui ne s'appuient point sur une vérité historique rigoureuse n'acquièrent de la notoriété qu'après avoir passé de

(1) Bibliothèque bodléienne, mss. Digby, n° 23, publiée par M. Michel sous le titre de *Chanson de Roland* ; B. R., n° 7227[5] et n° 254[21]. Cette dernière forme, postérieure à la précédente, a été publiée en 1841 par M. Bourdillon d'après un ms. du XII[e] siècle, dont celui-ci n'est qu'une copie fort récente. Trois autres mss. : Bib. de Lyon, n° 984 ; Bib. du Trinity college de Cambridge, R. 3, 21, et Bib. de Saint-Marc de Venise, cod. IV, in-fol., contiennent aussi des romans de Roncevaux, mais entièrement différents.

(2) Dans Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, t. II, p. 608.

bouche en bouche pendant une longue suite d'années, et Wace prétend qu'à la bataille de Hasting :

Taillefer qui moult bien cantoit,
sor un cheval qui tost aloit,
Devant as s'en aloit cantant
de Carlemane et de Rolant,
Et d'Olivier et des vassaus
qui moururent a Rainscevaux (1).

Si douteuse que paraisse cette anecdote (2), elle prouve au moins que les traditions de Roncevaux étaient fort populaires pendant le XII[e] siècle, et que l'on croyait au souvenir de Roland la puissance d'exciter le courage des armées. Quelques années auparavant Radulphus Tortarius (3) disait dans un poëme encore inédit :

Ingreditur patrium gressu properante cubicium,
  diripit a clavo clamque patris gladium ;
Rutlandi fuit iste, viri virtute potentis,
  quem patruus magnus Karolus huic dederat,
Et Rutlandus eo semper pugnare solebat,
  millia pagani multa necans populi (4).

Cinquante ans plus tard Geoffroy, prieur du Vigeois en Dauphiné, se félicitait d'avoir reçu la Chronique de Turpin, parce qu'il ne connaissait les faits qu'elle contient que par les chan-

(1) *Roman de Rou*, t. II, p. 214. C'était certainement une tradition populaire, puisqu'on la trouve aussi dans Willelmus Malmesburiensis, Albericus Trium-Fontium, Matthaeus Paris, Ralph Higden et Matthaeus Westmonasteriensis. Nous nous bornerons à citer le témoignage du premier : Tunc cantilena Rollandi inchoata, ut martium viri exemplum pugnaturos incenderet, inclamatoque Dei auxilio, praelium utrinque consertum ; l. III, p. 101, éd. de Savile.

(2) Voyez le *Journal des savants de Normandie*, t. I, p. 732-734.

(3) Il vivait de 1096 à 1145.

(4) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXI, p. 141.

sons des jongleurs (1), et le vieux traducteur de Turpin, dont le style semble remonter presque au même temps, confirme encore ce témoignage si positif: « Maintes gens si en ont oi conter e chanter; mes n'est si mencoṅge non co qu'il en dient e en chantent cil chanteor ni cil jogleor. Nus contes rimes n'est verais; tot est mencongie co qu'il en dient: car il n'en sievent rienz fors quant par oir dire (2). »

S'il est impossible de croire que la date d'une chanson populaire se trouve nécessairement dans son sujet, on n'en doit pas moins reconnaître que les traditions commencent à se former le jour même où les événements se passent, et que, par le seul fait de la chronologie, les branches capitales de la Geste des Lorrains doivent être antérieures aux autres romans karlingiens. Les glorieuses merveilles du règne de Charlemagne ont frappé trop vivement les imaginations pour n'avoir pas rejeté dans l'ombre les obscures querelles de quelques vassaux, si le souvenir n'en eût été déjà bien solidement établi dans la mémoire publique; peut-être même un historien avait-il déjà réellement recueilli les traditions qui s'y rattachaient. Toute suspecte qu'elle soit d'abord, l'insistance avec laquelle les auteurs des versions qui nous sont parvenues invoquent à l'appui de leurs récits la lettre (3), l'écrit (4), la bible (5), ne permet pas de lui refuser

(1) Gratanter excepi... maxime quod apud nos ista latuerant, nisi quae joculatores in suis praeferebant cantilenis; dans Oinehartus, *Notitia utriusque Vasconiae*, p. 397.

(2) B. R., n° 6793, fol. 1, recto, col. 1.

(3) T. I, p. 43; t. II, p. 217.

(4) Hernaus tint Blaves si com dit li escrit.

Garins, B. R., Fonds de S.-Germain, n° 1244, fol. 231, recto, col. 1, v. 4.

Voyez aussi t. II, p. 74.

(5) Si com la bible le nous tesmoigne et dit.

Romans de Garin, t. I, p. 50.

toute espèce de créance (1). Quoi qu'il en soit, il y avait certainement une source orale ; les poëmes ne citeraient pas aussi souvent une chanson (2) ou même une simple tradition (3) s'il leur eût été possible de s'appuyer sur une autorité qui inspirât plus de confiance. Telle est sans doute la cause principale de l'inextricable confusion qui s'est introduite dans l'ordre des temps et la nature des événements. On distingue cependant deux traditions que le peuple a réunies malgré la distance des lieux, et probablement aussi celle des dates : voilà pourquoi, malgré les services personnels auxquels l'esprit primitif de la féodalité astreignait les feudataires, des fiefs situés aux deux extrémités de la France se trouvent réunis dans la même main. La première se rapporte à la lutte personnelle d'un chef frank, sans doute appelé Werin, avec un baron qui représente certainement la Flandre, puisque les Flamands sont appelés dans une vieille Chronique (4) les *Fromonds*, et qu'on retrouve son nom

(1) Le manuscrit de Bruxelles va jusqu'à nommer l'endroit où l'écrit se trouvait :

> Mais or porrés la droite estoire oïr,
> Si con ele est a Coloigne en escrit.
>
> Mone, *Untersuchungen zur Geschichte der teutschen Heldensage*, p. 193.

(2)
> Par lor jornées, si com la chançons dit,
> Jusqu'a Chalons ne prenent onques fin.
>
> *Mort de Garin*, v. 491.

Voyez aussi v. 3301, et le *Romans de Garin*, t. I, p. 8.

(3)
> Droit a Dijon en-vint Rigaus li bers,
> Iluéques fait li Borgons assembler ;
> Bien sont trois cent, si com j'oï conter,
> Qui tuit i vinrent, ne l'osent refuser.
>
> *Mort de Garin*, v. 1535.

(4) *Chroniques de Normandie*, ch. 1, éd. de Rouen, 1558.

dans les romans de Baudoin et toutes les traditions populaires. Mais, lorsque l'usurpation de la famille de Heristal eut amené entre les populations du nord et celles du midi de longues guerres qui se prolongèrent jusque sous le règne de Charles-le-Chauve, où Garin, comte de Mâcon, dompta les dernières résistances de l'Aquitaine (1), les souvenirs de ces deux luttes se confondirent, et l'intérêt plus général et plus profondément senti de la seconde la rendit dominante. Les traditions sentaient instinctivement que le sujet remontait à Charles Martel, et lui faisaient jouer un rôle dans les premières branches ; on lit même en tête du troisième volume d'une histoire de ce maire du palais que David Aubert écrivit en 1465 pour le duc de Bourgogne Philippe le Bon : « Cy comence la table des rubriches de ce present volume, parlant des merveilleuses guerres quy furent en moult de païs que l'on dit aujourd'hui les guerres du Loherain Garin (2). » Mais les événements capitaux ne s'en passent pas moins lors de l'usurpation, au moment du règne de Pépin. « Et fit pais de Gerbert et de Gerin et de Froumont, puis s'en torna Pepin en France » ; dit une très vieille Chronique (3), et le dévoûment de la Provence et de l'Aquitaine à la cause de Fromont devient d'autant plus significatif, qu'un autre roman du XIIe siècle le réunit deux fois dans le même vers avec Waifari, le plus opiniâtre défenseur de la cause mérovingienne (4). De son côté, Garin trouve un appui systématique auprès de la race teutonique et du roi de Cologne, et tous ses partisans ont des noms dont l'origine

(1) Voyez les *Preuves de l'histoire de la maison de Vergy*, p. 6 ; l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 424, 484, et Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. I, p. 720.

(2) Bibliothèque de Bourgogne, n° 6.

(3) B. R., n° 10307[5], fol. 25.

(4) Le viel Fromont, de Bordele Gaifier,
Romans d'Ogier, v. 131 et v. 339.

germanique est à peine déguisée par des formes romanes (1). Pepin représente à son insu le pouvoir modérateur de la royauté : la reconnaissance des services reçus et les liens de la parenté le rapprochent naturellement des Lorrains ; mais des intérêts matériels l'en détachent sans cesse, et l'on sent l'ancien chef d'un parti qui voudrait devenir le roi d'un peuple. Une opposition appuyée sur des différences de race et des intérêts si importants devait amener une lutte acharnée ; le poëme le répète plusieurs fois :

Apres les peres la reprenent li fil ;

mais, à la fin, le parti national l'emporte ; et, pour lui donner satisfaction entière, le vieux Fromont, resté fidèle à ses résistances, déserte le pays et renonce à sa foi. Là se trouve l'explication des opinions du poëte, qui, quoique reconnaissant Pepin pour son empereur (2), ne s'en montre pas moins dans tous les manuscrits partisan déclaré des Lorrains (3), même lorsque leur cause est momentanément séparée de celle du roi de France.

A cette expression d'une idée vraie se joignent tant de faits controuvés ou dénaturés, que des éléments essentiellement historiques sont devenus de grossières fictions. La confiance que leur ont accordée des écrivains trop naïfs (4) prouve seulement

(1) Herwin, Werin, Bicke, Walter, Dieterich, Arnolt, Wernher, Alberich, etc.

(2) Congié a pris de nostre roi Pepin.
Mort de Garin, v. 2382.

(3) La gent Fromont nos out arriéres mis ;
Dont point Rigaus, et Berengiers, et Guis.
Li premiers cos que Rigaus i feri,
Le fil Fromont lor abati Henri.
Mort de Garin, v. 1082.

(4) Jacques de Guyse, *Annales historiae illustrium principum Han-*

l'antiquité et la popularité des traditions dont la forme la plus poétique se trouve dans le Roman de Garin. Il n'est pas jusqu'à la Chanson de Hervi, la plus récente et la plus fabuleuse de outes les branches, dont la Chronique rimée de Metz ne nous ait conservé, comme document authentique, une analyse qui jette trop de jour sur l'origine romanesque des Lorrains pour que nous n'en citions pas le commencement.

En l'an sept cens, a mon advis,
regnoit a Metz le duc Hervis,
qui fut pere a Lorrain Guerrin
et au duc Veclo de Belin.

Et pour honneur qu'en tout bien tire,
il print la fille du roy de Tyre,
nommée la belle Beautris,
qui moult souffrit deuil et estrict.

Elle fut robbée en un vergier
des brigans larrons etrangiers (1),

noniae; Symphorien Champier, *Recueil ou croniques des hystoires des royaumes d'Austrasie;* de Wassebourg, *Antiquitez de la Gaule Belgicque;* Meurisse, *Histoire de Metz;* et même Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*. Dans sa *Chronique de Metz*, Philippe de Vigneulles avait aussi considéré les aventures de Garin comme appartenant réellement à l'histoire; mais nous n'en connaissons plus que ce qu'il en disait dans sa préface. Aussy y ai escript la vie en brief du noble duc Hervey, duc de Metz et seigneur de toutte Austrasie, qui maintenant est appellée Loraine, de la belle Beatrix, sa femme, et du Loherains Guerrin, leur filz, duquel le corps gist a present tout enthier en la grande eglise d'icelle cite de Metz; *Chroniques de la ville de Metz*, p. 2, col. 2.

(1) Dans la *Chanson de Hervi*, ce roi de Tyr s'appelle *Hustace*; la vente de Béatrix a lieu à la foire de Ligny, et ces traditions sont rattachées aux autres poëmes karlingiens :

Il acheta la bele Bïautrix.
Ele fu mere a Loherenc Garin,

pour vendre au marché a l'estache,
comme on vend les bœufs et les vaches.

Hervis qui tant fut noble et gent
met grande somme d'or et d'argent
pour la dame, en un esprivier
qu'il acheta, et un livrier.

Grand pitié print de cette dame
menée ainsi par garcons infames,
truyans, glottons, hoilstiers, paillars,
felons, meurdriers, larrons, pillars.

Par manière doulce et subtile
leur demanda : « D'ou vient cette fille ? »
ils repondirent comme Hurons :
« Achetez-la, nous la vendrons. »

— « Je n'ay que faire de telle bague
qui est de virginite vague. »
Ils repondirent entre oulx trois :
« saine et pucelle est de nous trois.

Car vous scavez qu'a tel metier
chacun vouldroit etre premier,
et, le cas bien entendu,
son corps a ete defendu. »

La pucelle de grande noblesse,
considerante la gentillesse

Et le quen Begue dou chastel de Belin.
La demoiselle, Seignor, que je vos di,
Ele fut fille au riche roi de Tir,
Qui doux roiaumes avoit a maintenir,
Constantinoble, cele mirable ci(t).
Ses freres fut Flores, li rois gentis,
Qui Honguerie avoit a maintenir;
Icil fut peire Bertain o le cler vis,
Que prist a feme li riches rois Pepins,
Dont issit Karles, li rois poëstéis.

B. R., Fonds de S.-Germain, no 1244, fol. 6, recto, col. 1, v. 20.

du vasseau plein d'honneur et bonour,
le regarda de doulce amour.

Quand le noble vassal Hervis
remira la belle au cler vis,
congneut que fausse trahison
l'avoit prinse en noble maison.

Puis acheta un esprivier
beau et gent, et puis un limier.
aultre marchandise ne féit;
plus aimoit plaisir que prouffit.

Son pere l'induisoit, mechant,
pour sur les champs etre marchand;
qui etoit de sang ducal;
ce n'etoit pas partie egale.

Villain etoit de par son pere,
mais tres noble de par sa mere,
qu'etoit fille au duc des Lorrains,
dont il en fut duc souverain.

Quand a Metz fut retorné,
son pere sans plus se tourner,
sans demander nulle occasion,
la chassa hors de la maison.

Non congnoissant la demoiselle,
la reputoit quelque donzelle
de vie mechante et commune;
la deboutta a grande ruine.

Neanmoins, malgre son lignage,
Hervis la print en loyal mariage,
et furent logez en petit hotel,
longtemps en grande poureté.

Ensemble eurent deux beaux enfans,
grands seigneurs et fort triomphans,
en grand renom es provinces,
furent regnans tres begnins princes.

Que plus savoir veult de leurs gestes,
est en plusieurs lieux manifeste :
car pour en declarer le sens,
ja n'en dict qu'un peu en passant (1).

Lorsque l'éloignement des temps et des intérêts plus actuels eurent effacé le souvenir de ces traditions, elles furent recueillies par Hugues de Toul, dont l'Histoire ne nous est plus connue que par les ouvrages de Jacques de Guyse et de Symphorien Champier. La version française de ce dernier a des rapports trop évidents avec le Roman de Garin pour que le doute soit possible, et Jacques de Guyse la confirme dans ses détails les plus importants. « Et lors regnoit en Henault Wautier l'orphenin moult ancien, duquel avons dessus parle qui se nommoit comte de Montz. Et Hue (estoit) comte de Cambresis, lesquelz deux freres prindrent a femmes deux seurs qui estoient filles du prince Herny de Metz et seurs germaines de Guerin et de Belghon freres : qui estoient tous descenduz d'une lignee ; mais c'estoit de loing. Ce Herny estoit filz de Pierre, seigneur de Metz, et Aelis (estoit) sa femme : qui en son temps eut plusieurs persecutions a cause des Wandales et Hunes qui destruirent toute Austrasie, et assiegerent la cite de Metz, mais a l'ayde des Francoys et Allemans il les dechassa de son pays ; en laquelle chasse il fut ocis des Wandales, et lui succeda Guerin, son filz, en ses terres ; qui apres chassa les Wandales de Henault et de toute France. De ce Guerin, dit Hue de Toux, que au temps que Guerin gouvernoit Lorrayne soubz Pepin roy de France, Flandres estoit gouvernee par les forestiers du roy Pepin, au temps de Adaces, pere de Bauldoin, premier comte de Flandres. Et lors commencerent griefves discentions entre Guerin, gouverneur de Lorrayne, et son frere Belghon, et Froymond le prince de Bourdeloys, comte

(1) Publiée par Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, app. p. cxxii.

d'Artoys, pourquoy il advint une foys au palays du roy Pepin, en la cite de Laon, que les Bordeloys pour la partie de Froymond envahirent Guerin, gouverneur de Lorrayne, qui estoit tout seul loing de ses gens, et luy coururent sus; mais il se deffendit tellement que ilz ne luy firent aulcun mal, ains leur occist Hardre, qui estoit tout au plus pres de Froymond, et lui bailla tel coup sus la teste qu'il luy espandit la servelle sus le pavement de la sale. Au secours dudit Guerin vindrent les Lorrains, qui delivrerent leur seigneur du dangier de ses ennemys en occiant plusieurs. Et exploiterent tant qu'ilz bouterent tous ceulx qui tenoient le party de Froymond hors du palays du roy. Et fit encores apres tant Guerin qu'il dechassa Froymond de France. Et fut contrainc ledit Froymond de s'en fouyr en Espaigne et de soy retirer aux Sarrazins pour avoir secours. Ce Guerin fit moult de vaillantes choses sur les Sarrazins et avec le roy Pepin les dechassa de France. Mais enfin il fut occis des Wandales, en une forte maison, qui n'en demourerent pas impugnis, car le roy Pepin les desconfit et chassa avec tres cruelle occision des leurs. Waultier, filz de Waultier et de la fille de Herny de Metz, seur de Guerin, qui fut duc d'Alsasie, eut troys filles; lesquelles apres la mort de leur pere Waultier le roy Charles le Grant maria tres solennellement a ses princes; mais l'histoire tait les noms d'eulx. Et dit Hue de Toux, en suyvant sa Cronique, que par ces deux nobles vaines, c'est assavoir par les enfants de Charles le Grant et par les troys filles du duc d'Alsasie, ont pris leur commencement et lignie les seignories royalles des Francoys et des nobles hommes, roys ducz d'Austrasie, qui depuis ont este appellez Lorrains. Toutesfois on trouve aux croniques des Austrasiens que Guerin delaissa ung filz nomme Gerbers, moult vaillant aux armes, qui fit plusieurs guerres contre la lignie de Guanes. Et dient qu'il tua l'evesque Enchelin de Verdun pour ce qu'il avoit este tousjours con-

traire a son pere. Et comme disoient aulcuns avoit este cause de la mort de son dit pere Guerin (1). »

Il y avait ainsi deux traditions essentiellement différentes sur la mort de Garin. L'une, suivie par Baudoin et Jacques de Guyse, le fait tuer, près de la forêt Charbonnière, dans la première rencontre avec les Vandales : « Affuerunt qui dixerunt domum captam et Garinum cum omnibus militibus suis martyrisatos (2). » Selon l'autre, au contraire, Garin fut, comme dans notre roman, assassiné par ses ennemis (3), et de Wassebourg a voulu, en les réunissant, les concilier toutes deux : « Dont ledict Anselinus fut si irrité et print si grande hayne et inimitié contre Guerin de Metz, que depuis jamais ne l'ayma. Et quelque temps

(1) *Recueil ou croniques des hystoires des royaumes d'Austrasie*, l. I, ch. 4. Voici le passage de Jacques de Guyse : Temporibus quibus Garinus Lotharingiam feliciter gubernabat, et Flandria a forestariis regis Pippini regebatur, Audacri, patre Balduini, primi comitis Flandriae, in aetate juvenili tunc existente, subortae fuerunt dissentiones inter Garinum, Lotharingiae gubernatorem, et ejus fratrem Begonem, ex una parte, et Fromundum, principem brudegalensem et artesiensem, et comitem boloniensem, et eorum amicos, ex altera. Quae dissentiones in eorum cordibus diu latuerunt, antequam quodcunque sortiretur detrimentum; tandem in palatio Pippini regis in Lauduno Brudegalensibus ex parte Fromundi Garinum Lotharingiae invadentibus, cum Garinus solus fuisset repertus, tamen contra adversarios sic se potenter defensavit, quod Hardericum, patrem Fromundi, in illo conflictu mortuum super pavimentum excerebravit. Ponderosa quippe fuit illa commotio et terribilis ad sustinendum. Succreverunt statim Lotharingi et gubernatorem eorum a mortis periculo liberaverunt, et multos de parte Fromundi perimerunt, et alios confusibiliter extra palatium ejecerunt; t. VIII, p. 272.

(2) T. IX, p. 228.

(3) Anselin en fut si irrité, que quelque temps après il fit tuer Guerin en trahison dans une chapelle, assez près de Metz ; Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. I, p. 543

après, comme on peult veoir aux anciennes histoires de Metz, il poursuivit tellement par faction et intelligence, avec aucuns Wandelz et infidelles, que par trahison il tua Guerin en une église ou chappelle, assés près de la cité de Metz, dont il ne demoura impuni : car par après il fut tué par Gerbert, filz dudict Guerin (1). »

Une troisième tradition bien moins répandue le fait périr à la bataille de Roncevaux, peut-être parce que tous les payens étaient connus dès le XII[e] siècle sous le nom commun de Sarrasins. Mouskes le dit, comme le Pseudo-Turpin (2) et les Grandes-Chroniques de Saint-Denis (3) :

Garins, li dus, vint a poignant;
tint une lance a fier trencant;
Fiert un paien par tel viertu,
qu'a tiére l'a mort abatu.
Mais ains k'il soit d'entr'aus partis,
fu de treize pars abatis;
Del ceval a tiére le misent
et puis a grant honte l'ocisent (4).

Il s'agit là sans aucun doute de notre Garin, puisqu'il est appe-

(1) T. I, fol. cxxx, recto. Il dit ailleurs, t. I, fol. xvii, verso, que ce fut dans un château qu'Anselinus fit tuer Garin.

(2) Garinus, Lotharingiae dux, cum quatuor millibus virorum; ch. xi.

(3) T. II, p. 228, éd. de M. Paris.

(4) V. 7318 C'est probablement par suite de cette tradition que, selon Jacques de Guyse, Garin aurait été enterré à Blaye, avec Otger, roi de Danemark; t. IX, p. 30. On trouve aussi dans le *Roman de Roncevaux* de la Bib. de Lyon :

Li euens Gerins sist ou chival morel,
Et ses conpainz Garins sor le plus bel.
Chanson de Roland, p. LX.

lé ailleurs (1) *Garins, dus de Loheragne ;* mais on l'a probablement confondu avec Garin d'Ausaume, père de Vivien (2), et cependant les traditions du poëme n'étaient pas inconnues à Mouskes. Le récit qu'il fait de la mort de Begon laisse facilement reconnaître une origine commune :

Li quens Beghes ki tint Belin,
li frere al Loherenc Garin,
Fors de sa tiére adont s'eslogne
et vint kacier en la Vicougne :
Car il avoit oït parler,
qu'el siècle n'ot si grant sengler.
A Valenciénes hierbega,
et ses ostes li ensigna.
Le porc a ses ciens aquelli ;
parmi gauhiére le suï :
Tout droit, en la forest de Lens,
fu li pors restanciés et lens ;
Estal rendi, tous irascus ;
et li quens Beghe est descendus ;
De son espiel l'a acoré ;
s'en-a forment Dieu aoré
Quant mort le vit, caoir el sanc.
Si compagnon iérent restanc,
Si fu li quens tous seus el bos.

(1) V. 9041.

(2) Selon *Les enfances Vivienz*, il n'y aurait perdu que la liberté :

Pris fu Garin d'Ansćune la large,
Si l'enmena un fel paien Marage.
B. R. n° 6985, fol. 173, verso, col. 2.

Mais, dans la version primitive, aucun des pairs ne devait être fait prisonnier, et nous croyons reconnaître l'Anselmus, comes palatii d'Einhard, car on lit dans le ms. B. R. 10307⁵, fol. 34, verso, col. 2 : En cesta batalia mori Engibaldus, li prevoz de la tabbla le rei ; e Anseumes comps de palais.

Li forestiers oï les mos
De la cace, si s'en-vint la ;
buisnart et fol si l'apiela ;
Prendre le volt, si le saisi.
Beghe, li quens, le feri si
K'il ocist le felon engriés,
ki moult l'ot encaucié de pres ;
Et si ocist deus cevaliers
k'il ot trouvés felons et fiers.
Es celui ki gardoit le parc ;
sajaites avoit et bon arc,
Couzins al forestier estoit ;
et quant cil mort jesir le voit,
Une sajaite a entesée,
fiert Begon parmi la corée,
Sour le porc l'a mort trebucié ;
lors a son compaignon bucié.
Puis si ont pris li forestier
l'espiel, le cor et le destrier.
A Lens alerent et les cors
i porterent de tous les mors (1).

Au reste la confusion des traditions est incontestable, car des détails si circonstanciés n'empêchent pas Mouskes de faire tuer aussi Bégon à la bataille de Roncevaux (2). Les traditions relatives à Fromont se conservèrent beaucoup mieux ; la Chronique de Mouskes s'accorde parfaitement avec le roman :

As païens s'en ala Froimons,
si renoia Dieu et ses nons ;
Passer les fist sour crestiiens :
s'en fu tués, cou fu grans biens (3).

(1) V. 2080-2119.
(2) V. 7368.
(3) V. 2134.

Seulement, dans le désir de rattacher ensemble les principales traditions romanesques, on composa pendant le XIII[e] siècle une généalogie des comtes de Flandres (1), où Fromont le posteif est confondu avec Fromont le gris. C'est au moins ce qui résulte de l'ancien manuscrit de Navarre :

Ja en fust fete et acordance et fins,
Quant i sorvint Guillaumes li marchis,
Li riches princes et ses niés Fromondins,
L'autre Guillaumes, li comtes au Poitevins,
Li tiers Guillaumes de Blancheflor la cist,
Et li quens Fouques et li quens Rosselins,
Et de Toart li visquens Amauris,
Et de Leschière Bouchars et Vacelins,
Et avecques eus Huéde de Saint-Quentin,
Et le Flament de Flandres Baudoïn,
Et de Boloingne i vint Fromons li gris,
Et des Tors d'Ordre Fromons li viex antis,
Et li parages et li mervilleus lins.
De celle chose ont novelles oï,
Que li quens Begues estoit mors et occis.
A Saint-Amant sont venu un matin,
Dedenz la chambre le bon abe Liétris ;
Voient Fromont, si l'ont a reson mis (2).

Mais l'erreur serait bien peu importante ; si Fromont de Lens n'avait pas succédé réellement à son neveu Isoré le gris dans le comté de Bologne, on l'aurait seulement confondu avec son frère :

(1) Elle a été publiée en français, d'après le ms. B. R., n° 6967, par M. Paris, *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, t. III, p. 201 ; et en latin, d'après le ms. d'Arras, n° 184, par M. Mone, *Anzeiger zur Kunde der altteutschen Vorzeit*, 1835, col. 346.

(2) Bibl. de l'Arsenal, Bel. let. françaises, n° 181, fol. 82, verso, col. 1, v. 12.

Begons le voit, a pou n'enrage vis,
Chastel! escrie l'ensengne au duc Garin;
Et fiert Fromont, freres Fromont fu il,
Pere Isoré de Boulongne le gris (1).

Le personnage de Charles-Martel, qui meurt des blessures qu'il reçoit dans une bataille contre les Wandres, est trop fictif pour servir de preuve à l'antiquité du roman : il est constamment appelé *Roi*; et, malgré l'idée de simple supériorité relative que les Franks attachaient à ce titre, et une épitaphe qui semble contemporaine (2), une très vieille tradition ne s'y serait certainement pas trompée. Cette épithète de *Martel*, qui paraît d'abord le désigner d'une manière si incontestable, était devenue une sorte de nom patronymique que l'on donnait indifféremment à tous les Karls de sa race; soixante-dix ans après la mort de Charlemagne, le moine de Saint-Gall l'appelait déjà *Martellus*

(1) *Romans de Garin le Loherain*, t. I, p. 269. Il y a *Faucon* dans le texte; mais M. Paris indique *Fromont* dans les variantes, et nous croyons que, malgré les vers que nous citions tout à l'heure, c'est le même que Fromont de la Tour d'Ordres dont il est parlé t. I, p. 164. Comme on a pu le remarquer, le ms. de Navarre fait aussi deux personnages différents de *Fromons li viex antis* et de *Fromons de Lens*, qui dans les autres mss. est constamment appelé *li viex*.

(2) Celle de l'abbé Landfried, qui mourut en 740 :

Insons exul erat, rex Carolus hunc revocabat.
Dans Meichelbeck, *Chronicon Benedictoburanse*, t. I, p. 2.

Voyez aussi p. 16, et Genssler, *Geschichte des frankischen Gaues Grabfeld*, t. I, p. 317. Dans un vieux roman cité par M. Bekker, *Ferabras*, p. 180, on lit également :

Entour la saint Jehan, que la rose est fleurie,
Fu roy Challes Martiaux en sa sale voutie.

Mais notre roman lui donne positivement le titre d'empereur, t. I, p. 16, etc.

dans un ouvrage adressé à son petit-fils (1). Il y a plusieurs circonstances qui conviennent beaucoup mieux à Charles-le-Chauve : ainsi son fils est empereur ; il usurpe les biens de l'Église (2) ; il implore humblement le secours de ses barons, et ne peut empêcher les infidèles de pénétrer jusqu'au cœur du royaume. La crédulité la plus complaisante ne saurait d'ailleurs s'en rapporter aveuglément au roman. Charles-Martel, qui mourut en 741, n'a pu figurer dans les guerres contre les Vandales, qui sont entrés dans les Gaules en 406 (3) ; évidemment on les a confondus avec les Normands et les Sarrasins. Mais le poëme n'en a pas moins recueilli certains faits, comme le martyre de saint Maurice (4) ; celui de saint Nicaise, archevêque de

(1) Une preuve très curieuse du sens mythique qui finit par s'attacher aux noms historiques qui deviennent populaires se trouve dans la Chronique rimée de Cologne par Gotfrit Hagen, qui contient, v. 153—374, la légende des onze mille vierges ; le roi qui veut épouser sainte Ursule s'y appelle *Ezzel* (Attila), et dans la tradition latine au XII• siècle (dans Surius, *De probatis Sanctorum vitis*, t. V, p. 1001 et suiv.) c'est seulement le chef (*Dux*) d'une bande de Huns.

(2) Deux vieilles chroniques françaises, trompées sans doute aussi par cette confusion de noms, lui attribuent le même fait ; voyez la curieuse note de M. Paris ; t. I, p. 9.

(3) Les Chroniques de Saint-Denis placent aussi l'invasion des Wandres du temps de Charles-Martel, t. II, p. 31, éd. de M. Paris. Au reste, tout devient mythique dans les héros dont les traditions populaires s'emparent ; Marsilies dit de Charlemagne dans la *Chanson de Roland*, str. XL, v. 3 :

Mien escïentre dous cenz anz ad e mielz.

(4) Et sains Morises de Cambrai (l. Chamblais) la fort cit,
Uns grans seigneurs, si com la chanson dit,
En sa compaigne de chevaliers set mil
Qui por Jesu furent verai martin.
Romans de Garin, t. I, v. 8.

Reims (1), et la mort de saint Loup, évêque de Troyes (2), qui appartiennent bien réellement au V[e] siècle, et l'on peut affirmer que les traditions étaient contemporaines. Quand de semblables malheurs sont arrivés, ils ont dû frapper les populations de terreur ; mais ils étaient trop individuels et trop entièrement dénués de conséquences historiques pour qu'on les ajoutât plusieurs siècles après à des traditions qui leur étaient étrangères.

Une autre preuve d'antiquité se trouve dans le nom des Wandres ; il fallait que les sources du poëme fussent bien anciennes pour que l'imagination populaire n'en ait pas fait des Sarrasins : car, dès le X[e] siècle, une profonde impression de terreur avait étouffé tous les autres souvenirs, et l'on réunissait sous ce nom générique toutes les nations qui n'étaient pas chrétiennes. Le vieux traducteur de la Chronique de Guillaume de Nangis a même écrit en tête d'un chapitre : Ci commencent les chroniques de tous les rois de France chretiens et sarrasins (3). C'est ainsi que les murs de Grenoble, élevés sans aucun doute par Dioclétien et Maximien (4), sont appelés dans les anciens titres *Muri Sarracenorum*, et que *Castrum Cerrucium* est devenu *Castel-Sarrazin*. Notre roman nous en fournit même un exemple curieux ; après avoir dit, en parlant du château de Naisil :

> Julis Cesar quant le chastel conquist,
> Il i fist faire et croutes et chemins (5),

il n'en attribue pas moins quatre pages plus loin la *croute* aux Sarrasins (6).

(1) *Romans de Garin*, t. I, p. 1.

(2) *Id.*, t. I, p. 41.

(3) Sinner, *Catalogus codicum Bibliothecae bernensis*, t. II, p. 241 ; voyez M. Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, p. XXV—XXXIX.

(4) Gruter, *Inscriptionum antiquarum* tabl. CLXVIII, n° 1.

(5) T. II, p. 53.

(6) Dans le ms. de Bruxelles ils sont même appelés, v. 27103 : *la jent*

Sans doute ces raisons ne sont pas aussi décisives qu'on pourrait le désirer, il faut faire la part à des caprices et à des hasards dont nous n'apercevons plus les causes; mais, à défaut de dates positives ou de faits assez purement historiques pour mériter une confiance absolue, les mœurs fournissent des preuves d'antiquité irrécusables : car la poésie populaire ne songe pas à composer de la couleur locale, elle exprime naïvement les idées et les sentiments de son temps. La troisième chanson qui nous semble la plus importante de la Geste a pour idée principale l'obligation de venger ses proches, la brutalité du talion érigée en devoir et se transmettant à titre sacré et comme un droit. C'est la pensée de tous les peuples barbares, et, en l'absence d'une justice plus régulière, ils admettent insensiblement l'usage de se racheter des suites de ces vengeances par une somme équivalente; mais il ne faut pas de grands progrès dans la civilisation pour faire sentir que le sang d'un parent ne peut s'évaluer en argent. Dès le X[e] siècle les compositions étaient tombées en désuétude, et on les retrouve dans notre roman avec toute la crudité possible. Les conditions en sont même débattues à l'amiable, et si l'arrangement n'a pas lieu, c'est parce que Garin ne veut pas *avoir moins du meurtre de son frère* que son ennemi ne lui en avait offert. Mais quelque temps après une occasion s'offre aux Lorrains de surprendre un frère de Fromont; sans hésiter un instant ils le massacrent en pleine trêve, et, au lieu de le blâmer, le poëte dit froidement :

Ce fu eschanges de Begon de Belin (1).

Apolin, et on lit dans la *Chevalerie Ogier de Danemarche*, v. 9798 :

Il tint Aufrike et tot le regne grant,
Et Babiloine est a lui apendant,
Tote la tiére de Damas ensement;
Rois fu des Saisnes ki tant par-sont grant gent.

Voyez aussi la *Chanson des Saisnes*, t. I, p. 11.

(1) *Mort de Garin*, v. 2368. Nous devons cependant reconnaître que

Si, à l'origine de la féodalité, tous les possesseurs de fiefs en jouissaient aussi librement que les rois, la nécessité de compter avec la force, la reconnaissance des services reçus et l'espoir d'en obtenir de nouveaux, ne tardèrent pas à introduire dans les droits des différences qui augmentèrent de plus en plus avec le temps. Les documents qui reconnaissent aux feudataires la liberté et la propriété les plus illimitées remontent donc certainement à une époque plus reculée que les autres, et il n'en est aucun où l'indépendance des barons soit aussi fière et poussée aussi loin que dans la Geste des Lorrains. Dans le Roman de Roncevaux, lorsque Charlemagne s'excuse auprès d'Othon de l'avoir blâmé à tort, la veille au soir :

> Sire, dit Othes, ici laissiez ester ;
> Vous iestez rois, je sui uns bachelier,
> Quant voz plaira, se l' porrez amender.

Il y a là une humble courtisannerie qui rappelle déjà l'esprit des salons de Versailles. Dans le Roman de Guillaume au Cor-Nez il y a bien plus d'indépendance ; les barons qui ne veulent pas servir le roi lui rendent leur fief :

> Guillaume(s) l'ot, si taint comme charbon.
> Il s'abaissa, si a pris un baston,
> Puis dit au roi : Vostre fiez vous rendon,
> N'en tenrai més vaillant un esperon,
> Ne vostre ami(s) ne serai ne vostre hom(s) (1).

l'on retrouve aussi les compositions dans *Raoul de Cambrai*, p. 120, v. 6 :

> Ma mere arsistes en Origni mostier,
> Et moi fesistes la tete pecoier.
> Droit m'en offrites, ce ne puis-je noier.
> . . . .
> Se or le m'ofres, ja refuzer ne l' qier,
> Et pardonrai trestout par saint Richier.

(1) Dans Ideler, *Geschichte der Alt-Franzosischen—National-Literatur*, p. 68.

Les poëmes latins, qui à la vérité sont d'origine allemande, nous montrent encore les vassaux bien plus humblement soumis à leur seigneur; dans le Waltharius, malgré les mécontentements les plus légitimes contre Guntharius :

Immemor at proprii Hagano vir forte doloris,
Elatum caput inclinans, objecit ad ictum (1);

et un noble guerrier dit à son souverain dans le Ruodlieb :

Sed tibi subjecti, sumus in pugnando subacti,
Semper et omnigeni serviminis intime prompti;
Ut demandasti, quovis sumus ire parati (2).

Dans le Garin, au contraire, quand Guillaume de Blanchefort est mécontent du jugement du roi, il l'insulte grossièrement au milieu de sa cour :

Reposez-vos, Empereres gentis;
Ne fu mais fait, ne dire ne l'oï,
Que por mort home rendist-en son ami (3).

Les Lorrains eux-mêmes ne sont pas mieux disposés à se soumettre aux volontés de Pepin; en vain leur ordonne-t-il de faire la paix avec les partisans de Fromont :

Ainz jurent Deu qui en la croiz fu mis,
S'il ne lor rendent Begon et sain et vif,
Si com au jor qué es bois fu ocis,

(1) V. 1369.

(2) Fragm. II, v. 58.

(3) *Mort de Garin*, v. 749. Une expression semblable se trouve dans la *Chanson des Saisnes*, t. I, p. 250, v. 17; c'est Baudoin qui parle à son oncle Charlemagne :

Bien avez cele pance (et?) trossée et amplie,
Par desor le braier vos amoncele et plie;
Bien resamblez abé qi ses moines chastie.
Certes, qi bien vos sert mauvaisement l'emplie.
Reposez-vos, Biau sire, laissez la gaberie.

Que ja nul jor ne seront lor ami (1).

Et le roi répond seulement :

J'ai merveilles oï ;
C'est une chose qui ne puet avenir.

Le droit absolu de disposer de son fief selon sa fantaisie s'y manifeste même avec tant d'étendue, que nous ne savons si on en trouverait ailleurs un second exemple aussi frappant. Quand Garin a besoin d'argent pour soutenir la guerre, il propose à Pepin de lui engager son fief de Metz (2) ; et, sur le refus de son souverain (3), il l'engage au roi de Cologne, qui l'accepte à l'instant, sans qu'il vienne à la pensée de personne d'émettre aucun doute sur son droit (4).

Aucune trace de ces mœurs chevaleresques que l'on fait re-

(1) *Mort de Garin*, v. 861.

(2) Mez baillerai l'empereor Pepin.
Cé est ses fiés, si li doi bien offrir,
Sé il me done, et argent, et or fin,
Par coi je puisse mes sodoiers tenir.
Mort de Garin, v. 4145.

(3) Engagier voil Mez et tot le païs ;
Or et argent me donez a plaisir.
. . . .
Non ferai voir, ce li a dit Pepins ;
Ja n'en auroiz, né argent, né or fin ;
De vostre terre n'ai soin de retenir.
Mort de Garin, p 198.

Hervis était dejà allé offrir son fief à Anséis :

De vous tendrai ma terre et mon païs,
L'an, deux mengiers ; ja n'i porrez faillir.
Romans de Garin, t. I, p. 57.

(4) Dans notre poëme les vassaux ont même sur leur suzerain un droit de surveillance et une autorité véritable ; Fromont s'excuse de ne pas acquitter la composition qu'il avait offerte à Garin en disant par deux

monter au XI[e] siècle n'apparaît encore. Les guerriers qui se sentent les plus faibles prennent la fuite avec une sorte de cynisme sans s'inquiéter en rien de leur honneur :

La force croist a Gautier l'orfelin ;
Li cuens Guillaumes encontre Fromont vint :
Por Deu, Biau sire, nos somes desconfit ;
Tornons nos en que nos ne soiens pris ;
Qui son corz garde, molt se puet esjoïr.
Et dist Fromons : Tot a vostre plaisir (1).

Pour mieux assurer sa vengeance, on se réunit plusieurs contre un seul :

Ja s'en-alast descombrés et garis,
Quant l'encontra li Loherens Garins,
Li preus Girbers et li vaxax Gerins,
Dos li venerres, li peres Malvoisin ;
Brochant tuit quatre, le comte vont ferir :
Grant cop li done chascuns a son venir (2).

La victoire n'est pas un but, mais le moyen de satisfaire des passions de sauvages ; les ennemis désarmés sont tués sans pitié :

S'en i a nul, si li di, Biax amis,
Qui apartiégne Fromont le postéif,
Sempres li face tos les membres tolir (3).

On envoie avec une féroce jouissance la tête des vaincus à leurs parents :

Desarmé l'ont, si en ont le chiéf priz ;

reprises, v. 235 et 713 :

Mais au briéf faire n'ot nus de mes amis,
Né il ne veulent otroier ne sofrir,
Que je eux rende qui le duc ont ocis.

(1) *Mort de Garin*, v. 3994.

(2) *Id.*, v. 2353.

(3) *Id.*, v. 4067.

Puis l'envoierent Fromont le postéif (1).

La mort elle-même ne désarme pas la colère ; on poursuit le cours de ses vengeances sur des cadavres que le caractère sacré imprimé par la religion à ses ministres ne peut même pas sauver des derniers outrages. Un exemple frappant s'en trouve dans la mort de l'évêque de Verdun, Lancelin :

Bien c'en (l. s'en) alaist, ne fuit ne mors ne prins
Quant ces (l. ses) chevaus desous lui li chaït.
En une boue est voleis Lancelins.
De toutes pars viénent li orfenin;
Bien voit l'evesque quo ne pourai garir ;
Liéve la main, si lor cria merci.
Et dist Girbers : Su vos vaut molt petit.
Il trait l'espeie, dou clerc la teste print.
Le bras en print li chevaliers gentis ;
Hernaus li prous tint l'epié poitevin,
Tous les bouiaus li fit del cors saillir,
Et dedans Muése firent le cors flatir ;
Tout le depiécent et le laissent enqui.
Si venéor le troverent ensi,
Les piéces font par les chans recoillir,
Dedans un sac assenbleir et gesir (2).

Les rapports avec les femmes ont conservé aussi toute leur barbarie primitive ; quand Guillaume de Monclin est mécontent de Blancheflor, qui est cependant sa reine, il lui dit sans façon :

(1) *Mort de Garin*, v. 3414. Un exemple de cruauté encore plus significatif se trouve dans le t. II, p. 38. Lorsque Bégon a tué Isoré :

Le euer dou ventre entre ses deus mains tint,
Guillaume fiert devant, emmi le vis :
Tenez, vassal, le euer vostre cuisin,
Or le povez, et saller, et rostir.

(2) B. R., Fonds de Saint-Germain, nº 1244, fol. 217, recto, col. 1, v. 23.

Se je vif longues, foi que doi saint Deniz,
Je l'en fairai chiérement repentir (1).

Fromont est encore plus grossier ; c'est en présence de son mari, au milieu de sa cour, qu'il s'écrie insolemment :

Girbers la tient et si la sert Gerins,
S'en est richous Hernaudes li petis ;
Si en est cous l'enpereres Pepins (2).

La conduite de l'impératrice est digne d'un tel outrage :

La dame l'oït, le san cuda marrir,
Hausse le pong, cel fiert enmi le vis,
Si que le sanc en fit aus piés chaïr :

Son mari lui-même ne garde aucun souci ni des droits de la femme, ni de la dignité de la reine :

(1) *Mort de Garin*, v. 1692. Cette grossièreté est d'autant plus remarquable, qu'on trouve déjà des traces de l'esprit de chevalerie dans ce que Wace raconte de Richard sans peur :

Li chevalier ne pout fuir,
quant il vit le cunte venir.
Dex ! kel pechié kant od s'espée
a la meschine descolée !
Li quens cria : Malfez, malfes !
fame deit aveir par tut pez.
Dunc ad sor li esperuné ;
li chief li a del bu sevré.

Roman de Rou, v. 5698.

(2) B. R., Fonds de Saint-Germain, nº 1244, fol. 229, recto, col. 2, v. 13. Le manuscrit de Bruxelles est encore plus insolent :

Vois cen (l. c'en) est bele, s'a le cors escheni,
Gerbers le tient, et Hernaus, et Gerins ;
Ele est encainte des trois germains cousins.

V. 1786, dans Mone, *Teutsche Heldensage*, p. 248.

Fromont avait dit un peu auparavant à Pepin :

Fis a putain, mauvais rois asotis,
Fel boteriaus, et couars, et faillis.

B. R., Fonds de Saint-Germain, nº 1244, fol. 229, verso, col. 1, v. 8.

Li rois l'entent, a po n'enrage vis;
Hauce le gant, sor le nez la feri,
Que quatre gotes de sanc en fist issir (1).

Et quoiqu'à l'occasion Blancheflor adresse aussi à son mari de bien insolentes paroles (2), l'ancien esclavage des femmes lui est resté dans la mémoire; elle se baisse sous la main qui la frappe en disant humblement :

Quant vos plaira, si porroiz referir,
Car je sui vostre, ne m'en puis departir (3).

Il y a même dans une partie encore inédite un fait si contraire à toutes les convenances de pudeur et de modestie qui, dès les premiers débuts de la civilisation, s'imposent aux femmes comme le plus impérieux de leurs devoirs, que nous n'hésitons pas à y voir la preuve d'une très vieille tradition. Pour animer le courage de ses défenseurs, l'impératrice, qui doit à son rang moins encore qu'à sa partialité pour les Lorrains les sympathies constantes du poëme, ne craint pas de leur dire :

Puis ferai sé (l. cé) c'onques dame ne fit :
Pucelles ai en mes chanbres gentis,
Filles a princes et a contes marchis,
Je vos otroi le baisier a delis,
Et l'acolleir, et l'autre chose ausi (4).

(1) *Mort de Garin*, v. 2165.

(2) Je sai de voir, la réine avoit dit,
Que vos avez felon cuer de mastin.
Mort de Garin, v. 2453.

Elle dit aussi au marquis de Blanchefort, v. 2159 :

Et vos, Guillaume, fel traîtres mentiz,
Fil a putain, tant par-fustes hardis,
Quant devant moi vos osastes venir.

(3) *Mort de Garin*, v. 2171.

(4) B. R., Fonds de Saint-Germain, n° 1244, fol. 230, recto, col. 2, v. 17.

Il serait facile de recueillir dans le roman beaucoup d'autres faits qui se rapportent évidemment à des mœurs et à des usages bien antérieurs au XII[e] siècle. Ainsi les constructions solides en pierre devaient être encore bien rares lorsque les traditions ont commencé, puisque la version qui nous est parvenue cite plusieurs fois, comme une chose remarquable, qu'un palais soit bâti avec du ciment (1). Aucune contrainte morale ni sociale n'empêche les héros de s'abandonner aux mouvements les plus désordonnés de la passion; quand l'empereur lui-même est mécontent, il perd tout sentiment de sa dignité, joint les pieds et saute sur la table (2). Le barditus était, comme on sait, d'un usage général chez les anciens peuples germaniques; par des cris sauvages, répercutés et rendus plus sauvages encore par l'airain de leurs boucliers, ils espéraient frapper leurs ennemis de terreur. A la longue la forme de la guerre finit aussi par se civiliser, des chants réguliers (3) et le son de la trompette se substituèrent au hurlement des combattants; mais les plus vieux poëmes en ont conservé le souvenir (4), et nulle part il n'est

(1) El palais monte qui fut fait a ciment.
Romans de Garin, t. I, p. 84.
Sunt apoié au mur d'araine bis.
Romans de Garin, t. II, p. 205. Voyez aussi *Mort de Garin*, v. 170.

(2) Il joint les piés, sor la table sailli:
Je jugerai, ce dit li rois Pepins.
Mort de Garin, v. 769. Voy. aussi v. 2836, etc.

(3) Joh alle saman sungun:
Kyrrie eleison.
Sang was gisungan;
Wig was bigunnan.
Chant sur la bataille de Saucourt, en 881, d'après l'*Elnonensia*, p. 8.

(4) . . . . . Tunc undique clamor ad auras
Tollitur, horrendam confundunt classica vocem,
Continuoque hastae volitant hinc indeque densae.
Waltharius, v. 183.

aussi vivant que dans le Garin : *cri* y est constamment synonyme de *combat*, et *lever un cri* signifie *engager une bataille* (1). Sous les premiers rois karlingiens un bâton était le signal de la puissance ; c'était par là aussi dans l'antiquité que le sceptre avait commencé. Le moine de Saint-Gall dit en parlant de Charlemagne : « Tunc baculus de arbore malo, nodis paribus admirabilis, rigidus et terribilis, cuspide manuali ex auro vel argento cum caelaturis insignibus praefixo, portabatur in dextera (2). » Theganus confirme ce témoignage un peu romanesque ; il nous montre Louis-le-Débonnaire : « Coronam auream, auro fulgentem, in capite gestans, et baculum aureum in manu tenens (3). » Cet usage, trouvé peut-être trop grossier, tomba si vite en désuétude, que les traditions qui se rattachent à Ogier de Danemark ne le connaissaient plus, et cachaient le bâton de Charlemagne sous son manteau (4) ; mais dans la Geste des

On lit aussi dans la *Chronique rimée* de Benoit, l. II, v. 21638 :

Teu fais, teu chaple, teu hurlei
Ne soffri chevalier sor sei.

(1) Ainz de mes ials tel poignéiz ne vi,
Ne tel bataille, ne si doleroz cri.
Mort de Garin, v. 1436.

Alez avant, qui savez le païz !
Prenez la proie, faites lever le cri !
Mort de Garin, v. 1863.

(2) *Libri duo de gestis Caroli Magni*, dans Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, t. II, p. 747.

(3) *De gestis Ludovici Pii*, dans du Chesne, *Rerum francicarum scriptores*, t. II, p. 279.

(4) Tel duel ot Kalles, a poi qu'il n'est devés ;
Sous son mantel tint un baston quarré :
Parmi la presse est a son fil alés,
Parmi le cief l'en éust ja doné,
Quant li desfent de France li barnés.
Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 1391.

Lorrains le sens en est parfaitement compris. Lorsque Garin donne audience aux amis de Fromont, qui viennent lui offrir une composition pour le meurtre de son frère, il tient un bâton à la main (1), et on lit dans la branche de Girbert :

Ce fist Gerbers qué onques hom(s) ne fist ;
Pen (l. Peu) est de homes qui ore le fesist ;
Par un baston qu'en sa destre maintint,
Toute s'onor rendi au duc Gerin (2).

Il est enfin une idée qui indique des souvenirs d'anciens mythes orientaux, et des intentions de symbolisme dont la tradition nous paraît devoir remonter aux temps primitifs de l'Eglise. Le poëte dit, en racontant les derniers moments de Begon :

Gentils hons fu, ne se volt esmaier,
Çontre orient avoit torné son chiéf;
Sa corpe bat, pleure por ses pechiez,
Pris a trois pous d'erbé entre ses piez
En nom de Dieu bien les a mengiez (3).

(1) En sa main tint un baston de vert pin,
Fiert sor la table, tote la fait tentir,
Ce senefie que l'an pais li féist.
Mort de Garin, v. 204.

(2) V. 27809, dans Mone, p. 275. Une allusion au même usage se trouve certainement dans les vers de *Guillaume au Cor-Nez*, que nous avons cités, p. XXXIV.

(3) Ms. de l'Arsenal, Bel. lettr. fr., nº 181, fol. 79, verso, col. 3, v. 52. Il y a seulement dans la version publiée par M. Paris, t. II, p. 240 :

Trois foilles d'erbe a prins entre ses piés,
Si les conjure de la vertu del ciel,
Por corpus Deu les recut volentiers.

et dans le ms. de Bruxelles, v. 9697 :

Trois peles d'erbe a de tere erragiet,
Por corpe Diu l'a recut et mengiet.
Mone, *Teutsche Heldensage*, p. 233.

Ce n'est point là une fantaisie tout individuelle, la poésie populaire n'en connait pas, et nous voyons aussi que quand Huon de Cambrai a senti la mort s'approcher :

> Un foillet d'erbe entre ses piés a pris ;
> Trois fois le seigne, en sa boche l'a miz,
> Por corpus Deu l'a recéu et priz (1).

Reconnaissons-le pourtant, ce fait fort curieux, et rendu plus remarquable encore par sa répétition, n'appartient pas exclusivement à la Geste des Lorrains ; on le retrouve aussi dans la Chanson des Saisnes, dont la rédaction actuelle ne peut être antérieure aux premières années du XIII[e] siècle (2).

Les oublis inévitables qui corrompent les traditions et la manière successive dont elles se forment ne permettent pas de considérer comme des dates les événements et les circonstances historiques qui n'ont qu'une importance accessoire. Ainsi, par exemple, une critique réfléchie ne déclaréra point la Geste des Lorrains postérieure au X[e] siècle, parce que la Lorraine n'a reçu son nom que du petit-fils de Charlemagne ; elle n'en placera point l'origine sous les Capétiens, parce que Paris était soumis auparavant à un comte particulier, qui ne paraît nulle part dans le poëme (3). Il y a dans le même passage jusqu'à trois générations de Couci :

> Robert de Boves, Anjorant de Couci,
> Thomas de Marle et le prou Savari (4)

(1) *Mort de Garin*, v. 2785.

(2) De trois pois d'erbe fresche an non de Trinitez
S'estoit commenïez, n'i fu prestes mandez ;
Lors s'estant a la terre contre Orïant li bers.
T. II, p. 236, v. 10.

(3) On trouve à la vérité un Garnier ou Gautier de Paris ; mais il n'y semble posséder aucun pouvoir particulier ; Pepin y a son palais et y exerce tous les droits de la royauté.

(4) *Romans de Garin*, t. I, p. 163.

et, s'il est impossible d'y retrouver des barons du XII[e] siècle (1), on doit, à moins d'un hasard bien incroyable, supposer que, par une flatterie qui s'est renouvelée depuis bien des fois, le poëte a fait figurer sous le même nom, dans des événements antérieurs de plusieurs centaines d'années, les fabuleux ancêtres de ses contemporains. Nous accorderons même volontiers que certains détails ne sauraient être antérieurs au XII[e] siècle; l'influence religieuse des croisades se fait sentir dans les veillées d'armes que les nouveaux chevaliers font à Notre-Dame (2). Le bain qu'on leur fait prendre est évidemment une imitation du baptême, et il nous semble impossible de croire plus ancien l'usage de les revêtir d'habits précieux, et d'en créer un grand nombre à la fois pour célébrer avec éclat la prise d'armes des fils de grands seigneurs; ce sont là des exigences aristocratiques et des besoins d'élégance que les premières traditions ne devaient pas connaître. Quoi qu'en aient dit d'estimables érudits, qui ont beaucoup trop généralisé quelques faits particuliers, et accordé une importance démesurée à des circonstances qui ne se sont produites que dans les derniers temps de la chevalerie, jamais elle n'a été un ordre ni même une corporation. Les armes avaient remplacé chez les peuples germaniques la robe viri-

(1) Thomas mourut vers 1130; Enguerrand II, son successeur, vivait encore en 1147, et Robert de Boves, son second fils, mourut au siége d'Acres en 1191; du Chesne, *Histoire de la Maison de Coucy*, p. 197, 206 et 214.

(2) A Nostre-Dame li enfes Girbers vint;
Li chevalier novel voillent enqui.
Mort de Garin, v. 414.

Nous savons cependant par Ingulf que l'armement d'un chevalier était accompagné chez les Anglo-Saxons de cérémonies religieuses; mais il ajoute : Hanc consecrandi militis consuetudinem Normanni abominantes, non militem legitimum tenebant, sed socordem equitem et quiritem degenerem deputabant.

le des Romains; quand un jeune homme était devenu assez fort pour porter légèrement l'attirail du guerrier et se servir vaillamment de son épée, on lui en mettait une à la main, et il se trouvait par cela seul armé chevalier. Probablement on célébrait par des réjouissances de famille le jour où elle comptait un homme de plus; mais tout se bornait à quelque festin domestique, et à des luttes où le nouveau guerrier faisait montre de sa force (1). Le voyage que Girbert entreprend à travers un pays ennemi et de nombreux dangers uniquement pour se faire armer par Pépin, la pompe que l'on déploie et les fêtes qu'on donne à cette occasion, nous semblent donc l'invention moderne de quelque jongleur qui en voulait rehausser la renommée. Aucun événement important ne s'y rattache, aucune sorte de devoir ni de lien ne paraît en résulter; il y a même dans notre poëme un fait qui prouve clairement que dans le principe le don des armes avait, pour ainsi dire, un caractère économique. Quand Rigaut veut venger la mort de Bégon, ce n'est pas son adoubement qui lui est revenu en mémoire, mais *la chair et le pain* dont il a été nourri, tandis que son père s'écrie:

Certes, ce poise mi;
Deus afans ai dont il chevaliers fist,
Ains n'i parlài (parla) ne de var ne de gris (2).

(1) C'est ce qui a encore lieu dans la Geste des Lorrains:

Quant ont mangié, as chevax se sont miz,
Por béorder sont issu de Pariz.
Mort de Garin, v. 432.

(2) *Mort de Garin*, p. 243. Cette conjecture peut même s'appuyer sur plusieurs autres passages de la Geste des Lorrains; ainsi, quand Garin envoie Girbert se faire armer par Pepin, le poëte a soin de le remarquer, v. 528:

D'or et d'argent fait chargier trois roncins

et le roi dit, v. 376:

Nous regardons aussi comme des additions récentes les susceptibilités d'Aubri le Bourguignon, le défi qu'il adresse à quiconque doutera de sa parole (1), et la croyance à l'hérédité du courage, qui se manifeste d'une façon si vive au sujet de Hernaut :

Jeunes homs fu, si ol te cuer hardi,
N'est pas mervoilles, fils fu au palazin,
Au duc Begon do chastel de Belin (2).

Mais rien n'est plus incertain que la date des usages et même des institutions qui ne sont point basés sur le texte positif de quelque loi ; on est forcé de rapprocher leur origine de la première mention qui s'en trouve dans les historiens, et souvent ce n'est qu'après plusieurs siècles de durée que des développements successifs et un heureux concours de circonstances leur donnent assez d'importance pour être remarqués. L'absence de tout document antérieur a fait croire que l'indépendance accordée aux villes ne leur imposa aucune charge militaire avant le XII[e] siècle, et il en devait résulter une forte présomption contre l'antiquité d'un poëme qui en parle à différentes reprises. Mais dans le dernier remaniment, qui nous est seul parvenu, le poëte a fort bien pu employer un mot nouveau pour désigner ces levées en masse que des intérêts généraux ont amenées dans tous les temps, et *Commune* ne signifiait certainement dans le principe qu'une association libre, organisée dans un but commun, où

Je l'doi bien faire, car il est mes cosins :

c'était une charge de la parenté.

(1) Il n'a en France chevalier si hardi,
Né il méismes qui la parole a dit,
Sé il vialt dire que j'i aie mespris,
Qu'encontre lui ne soit mes escus pris.
Mort de Garin, v. 1644.

(2) *Mort de Garin*, p. 111, not. 7.

entraient tous les membres de la population qui pouvaient y concourir. C'est ainsi que, sous Louis VII, les paroisses, conduites par leurs curés, se formaient en communes pour combattre les brigands qui ravageaient le royaume (1), et que, avant d'abandonner Metz, qu'il lui est devenu impossible de défendre contre ses ennemis, Girbers réunit ses barons, ses princes et ses vavasseurs, et leur dit :

Seignor baron, envers moi entendeis....
Faites communes, vostre ville fermeis (2).

Mais il n'en faut pas moins reconnaître que, si l'on ne tient aucun compte de l'imperfection du style de tous nos vieux poëmes, il y a un passage, où les communes sont distinguées des vilains (3), qui suppose l'affranchissement des villes, et ne saurait être antérieur au XII[e] siècle de bien des années.

L'origine du blason a été pendant long-temps attribuée aux Croisades ; et, si cette opinion avait quelque fondement réel, on devrait assigner une date assez récente à ce passage :

(1) Ludovicus in primis ad comprimendam ejusmodi tyrannidem praedonum et seditiosorum, auxilium totam per Galliam deposcere coactus est episcoporum. Tunc ergo communitas in Francia popularis instituta est a praesulibus, ut presbyteri comitarentur regi ad obsidionem vel pugnam, cum vexillis et parochianis omnibus; Ordericus Vitalis, *Historiae ecclesiasticae* l. XI, p. 836.

(2) B. R., Fonds de Saint-Germain, 1244, fol. 215, verso, col. 1, v. 26 et 30. Suivant Dom Calmet, la commune de Metz ne fut établie qu'en 1179; *Histoire de Lorraine*, t. I, prél. p. CCLV, note b.

(3) Nostre empereres a fait sa gent mander.
La véissiez communes assenbler,
Et les villains venir et aüner
Romans de Garin, t. I, v. 1214.

On trouverait même encore là une preuve de l'antiquité des traditions ; car il y a dans le t. I, p. 72 :

Quant li communs a la parole oï

Girbers se sist sor un destrier de priz,
L'escu au col qui fu fais a Pariz ;
El mileu ot un lioncel petit :
Tel escu ot li Loherens Garins,
Il fu le pere, or le porte li fils (1).

Mais nous craignons que sur ce point aussi les antiquaires n'aient trop complaisamment pris pour des dates les faits que des études incomplètes avaient portés à leur connaissance. Tacite dit en parlant des armes des anciens Germains : « Quaedam loca diligentius illinunt terra ita pura ac splendente, ut picturam ac lineamenta colorum imitetur (2). » Dans des vers que le Skalda nous a conservés (3), Bragi, qui écrivait dans le IX[e] ou peut-être même le VIII[e] siècle, nous apprend que les écus étaient peints en Scandinavie. Abbo mentionne aussi plusieurs fois dans son poëme des boucliers peints (4), et Hagano s'écrie dans le Waltharius, dont les parties les plus récentes ne peuvent être postérieures au commencement du XI[e] siècle :

Cujus si facies latuit, tamen arma videbas
Nota satis (5).

L'existence de peintures sur les armes n'est donc nullement in-

Trestuit se tiénent au Loherenc Garin ;

et on lit dans l'*Historia episcoporum autissiodorensium*, chap. 57, que Louis VIII reputabat civitates omnes suas esse, in quibus communiae essent.

(1) *Mort de Garin*, p. 22. On lit dans une partie encore inédite :

Li rois regarde, ces (l. s'es) a reconnéus,
A lor escus les ai aparcéus.
B. R., Fonds de Saint-Germain, fol. 217, verso, col. 2, v. 10.

(2) *Germania*, par. 16.
(3) P. 145 et 162, éd. de Rask.
(4) *Bella parisiacae urbis*, l. I, v. 119 et 266.
(5) V. 1270 ; voyez aussi v. 356 et 798.

compatible avec une antiquité reculée; mais, si l'on concluait des vers que nous citions tout à l'heure que ces peintures étaient héréditaires, ce serait un fait beaucoup plus significatif. D'abord ce passage n'est pas dans tous les manuscrits, nous ne l'avons pas même admis dans notre texte, et il n'en résulte point que le fils dût nécessairement porter les mêmes armes que son père; c'est une simple coïncidence qu'il indique sans la rattacher à un usage général, et la fantaisie ou le hasard devaient l'amener si souvent, qu'il faudrait des témoignages bien positifs pour croire à une autre cause. Le lion, que l'on regarde comme le plus fort et le plus généreux des animaux, était naturellement choisi de préférence à tous les autres signes; c'était en même temps un emblème, et l'inhabileté des peintres ne leur permettait pas de varier beaucoup leurs dessins. Une preuve curieuse s'en trouve dans le Dictionnaire de Jean de Garlande : « Scutarii prosunt civitatibus totius Galliae qui vendunt militibus scuta tecta tela, corio et oricalco, leonibus et foliis liliorum depicta (1). » Voilà pourquoi dans nos vieux poëmes tant de guerriers qui n'ont aucun lien de famille portent des lions sur leurs écus : Berart et Caanins en ont un dans la Chanson des Saisnes (2), Dyalas y en a quatre (3), et on lit dans le Roman d'Amis et d'Amil :

Il vest l'aubert, lace l'elme réont,
Ceinte a l'espée au senestre giron,

(1) *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 588.

(2) Son blan escu li perce a lïon d'or portrait.
T. I, p. 169, v. 9.
Ses escuz fu d'azur a un vermoil lïon
T. I, p. 232, v. 1.

(3) Au col li ont pandu un escu de color
A quatre lïonceax d'or rampant par vigor.
T. II, p. 183, v. 4.

Monte en la selle dou destrier arragon,
A son col pant un escu a lyon (1).

Même aux époques les moins cultivées, la personnalité littéraire n'est pas entièrement éteinte. Sans doute un goût naturel pour la poésie, des besoins innés d'harmonie et les instincts d'une imagination brute, ne constituent pas du talent; mais l'intelligence particulière du jongleur qui réunit les différentes traditions n'en exerce pas moins une grande influence sur leur ensemble. On se hasarderait donc beaucoup en déterminant la date de nos vieux poëmes d'après leurs caractères purement littéraires. Reconnaissons-le pourtant, les événements les plus arbitraires en apparence ont leur logique et leur cause. Quand un ouvrage s'est conservé dans plusieurs manuscrits, la préférence qu'on lui a accordée résulte non seulement de l'idée qu'il exprime, mais aussi de la manière satisfaisante dont elle est rendue; et comme l'art de la composition se perfectionne lentement, en suivant une série non interrompue de développements, il n'est pas impossible d'assigner d'une manière approximative une époque à la mise en œuvre des traditions populaires. Dans la Geste des Lorrains tout dénote tant d'inexpérience et si peu de souci des mérites littéraires, qu'on ne saurait hésiter à la croire d'une très haute antiquité. L'expression, habituellement rude et grossière, va toujours droit à l'idée sans se préoccuper du plaisir de l'auditoire ni des exigences de l'imagination du poëte. Les faits les plus importants sont rapportés avec une simplicité qui n'admet aucun développement; les épithètes elles-

(1) B. R., nº 5722, fol. 9, verso. Les témoignages de l'histoire confirment ceux des romans. Dans le tombeau de Frédégonde, découvert à S.-Germain-des-Prés, sa couronne était terminée par des fleurs de lis, et l'on en trouve sur les sceaux des premiers Othons, sur ceux de Conrad III, de Frédéric I, de Jacques II, roi de Majorque, de saint Edouard, et d'une foule de familles d'Allemagne, de France, de Savoie et d'Italie.

mêmes sont presque toujours nécessitées par la mesure ou par la rime ; les idées semblables ramènent constamment les mêmes mots, et il en résulte une sécheresse et une monotonie que le moindre talent eût facilement évitée : il ne fallait qu'en sentir la nécessité et vouloir la satisfaire. Ces répétitions ne portent pas seulement sur des expressions isolées ; elles s'étendent à des formules et quelquefois à des vers entiers (1). Les messages sont répétés avec la fidélité la plus ennuyeusement littérale, et les offres de Fromont pour se racheter de la vengeance que la mort de Bégon lui avait fait encourir sont énumérées jusqu'à cinq fois et sans la moindre variante. Le respect de la tradition domine partout le poëte et annihile si complétement son imagination, que, malgré sa partialité pour les Lorrains, il ne cache rien de ce qui leur est défavorable. Ils dressent en pleine paix un guet-apens au marquis de Blanchefort et l'assassinent sans pitié. Quand, au milieu d'un combat qui se livre pour lui seul, Garin se pâme à l'écart au lieu de venger ses amis, Hernaut le réprimande aigrement :

> . . . . . Vaxax, que fais-tu-ci ?
> En l'estor est l'enfes Girbers, tes fils,
> Et ti neveu, Hernaudes et Gerins (2).

Lorsque Girbers est renversé de son cheval, le poëme dit simplement :

> Abatus fu Girbers, li fils Garin :
> Entre ses gens i fu a terre mis (3).

Nul art ne se laisse remarquer dans la disposition des événements ; ils s'enchevêtrent au hasard les uns sur les autres ou

(1) Des fuerres traient les brans d'acier forbis.
Mort de Garin, v. 771 et 781.

(2) *Mort de Garin*, v. 3322.

(3) *Id.*, v. 3552.

sont brusquement interrompus sans qu'aucune transition n'y prépare l'auditoire. Jamais un fait merveilleux ne cherche à émouvoir ou à surprendre; on veut seulement, par un système constant d'exagérations toujours incroyables et souvent impossibles, donner une haute idée de la richesse et de la puissance de tous les héros. Aucun sentiment n'est trop individuel pour pouvoir appartenir à la poésie populaire; les personnages eux-mêmes ne vivent que d'une vie générale, et, pour ainsi dire, sans personnalité. Nous ne ferions d'exception que pour un passage qui se trouve dans une conversation entre le Bourguignon et l'Impératrice:

Laissiez ester, dit li dus Auberis;
L'an ne puet mie recovrer son ami,
Et de la chose qui ne puet avenir,
Se doit-an bien do tot en tot taisir.
— Biax niés, dist-ele, verité avez dit;
Mais li miens cuers no puet metre en obli (1).

Ces vers, placés dans la bouche d'une femme, sont d'autant plus remarquables, que les guerriers répètent habituellement quand le souvenir de la mort d'un ami vient les assaillir :

Duel (l. Diax) sor dolor ne joie sor joïr,
Ja nus frans homs ne le doit maintenir (2).

Une seule fois l'intention de faire de la poésie est évidente. Le poëte a recours à une comparaison pour rendre sa pensée plus frappante; mais il l'emprunte à un ordre d'idées et l'exprime avec une concision qui indiquent des habitudes littéraires bien peu développées. C'est après le meurtre de Garin, lorsque, écrasé

(1) *Mort de Garin*, v. 1629.
(2) *Id.*, v. 1192; voyez aussi *Romans de Garin*, t. I, p. 45, 262, etc.

sous le nombre, il est tombé au milieu de ses ennemis; le poëte ajoute à son récit :

> Autresi gist Garins entr'ax ocis
> Com fait li chasnes entre les bois petis (1).

La versificatiou est si grossière, qu'il fallait une modulation fortement accentuée pour en rendre le rhythme sensible. Comme dans les vieilles chansons de geste, les vers ont dix syllabes, qu'une césure après la quatrième sépare en deux hémistiches inégaux, et ne sont liés ensemble que par une simple assonance qui continue pendant plusieurs centaines de vers ou change après un quatrain, suivant le caprice du poëte. Ainsi que dans nos rimes féminines, les syllabes muettes qui suivent la césure ne comptent point; elles s'y reproduisent trop souvent pour n'avoir pas été regardées comme complétement indifférentes; quelquefois même il n'en est tenu aucun compte dans l'intérieur du vers (2). Tout au reste était subordonné aux nécessités du rhythme; on supprimait des aspirations (3) ou des trémas (4); on ajoutait des accents (5) ou les particules purement explétives

(1) *Mort de Garin*, v. 4753.

(2) Dont seroit seus mes peres en son païz.
Mort de Garin, v. 2554, et v. 2552 :
Le remanant prise il molt petit.

(3) Et li haubers n'i valt un parisi
Mort de Garin, v. 1898, et 1907 :
Onques l'aubers ne li valut noiant.

(4) Ainz ne le saus, ne ne le consenti.
Mort de Garin, v. 823, et 834 :
Que ne l' saüssent aval parmi Pariz

(5) Le regne essillent, s'ont le païz gasté
Et les grans proies prises par le regné.
Mort de Garin, v. 1541.

en et *y* (1). Les lettres elles-mêmes se pliaient aux fantaisies du poëte; il dit indifféremment *Aubris* et *Auberis* (2), *desor* et *desore* (3); il modifie les noms propres (4), change les flexions des verbes (5), et, pour donner au vers sa longueur habituelle, se permet d'ajouter jusqu'à deux syllabes à certains pronoms (6). Il y a même un vers :

Robert de Boves lor abat eramment
Et Godefroi, Guinier et Guinement (7).

où l'auteur semble s'être souvenu des anciennes formes de la

(1) Droit a Dijon en-vint Rigaus li bers.
Mort de Garin, v. 1535.

(2) Et avoc ax li Borgoins Auberis;
Mort de Garin, v. 3539, et v. 3556 :

Vos, et Hernaus, et li Borgoins Aubris.

On trouve également *Liéteris*, v. 3, et *Liétri*, v. 44; *Haims* et *Haimes*; *arriers* et *arrières*; *postéis* et *poësléis*.

(3) Qui desor Sainne ont ja lor ostex pris.
Mort de Garin, v. 4532, et v. 4537 :

Desore Saiune ot maint vermau penon.

(4) Il ont Rigaut baisié et acolé,
Et Rigaudins a de pitié ploré.
Mort de Garin, v. 1486.

On trouve aussi *Hernaus*, *Hernaudes* et *Hernaudin*.

(5) Com il s'en-issent molt i ot grant huitin;
Mort de Garin, v. 1855, et v. 1883 :

Fors s'en-issuent li grant et li petit.

Nous citerons encore *puisse*, v. 4403, et v. 4455, *poïssiez*; *ajorni*, v. 4504, etc.

(6) Grant joie éust en icestui païz.
Mort de Garin, v. 556.

(7) *Mort de Garin*, v. 1913.

versification teutonique ; au moins est-il difficile de se refuser à y voir des intentions d'allitération.

Lorsque, devenu plus délicat et plus intelligent, le public veut enfin trouver dans les œuvres littéraires plus de talent et plus d'art, il reste long-temps encore dans la partie la moins éclairée du pays une insouciance de la forme qui dispense les poëtes populaires d'apporter aucun soin dans la composition de leurs ouvrages. La grossièreté d'un poëme ne serait donc pas une preuve sans réplique de son antiquité ; il faudrait encore que l'on sût à quel auditoire il était destiné, et plusieurs passages positifs ne permettent pas de douter que le Garin ne s'adressât à un public d'élite. Le soin avec lequel l'itinéraire des différents personnages est suivi de ville en ville suppose des connaissances géographiques qu'une ignorante populace n'aurait pas appréciées ; la quantité de barons mentionnés sans raison historique et sans but littéraire indique des préoccupations aristocratiques, et, lorsque le poëte parle à ses auditeurs, il leur donne toujours le titre de *Seigneurs :*

De cest lignaje, Seignor, que je vos di,
Li cuens Raous de Cambrai en-issi,
Qui guerroia les quatre Herbert fils ;
Cil que Berniers ocist et l'enor prist.
Icil Raous, Seignor, que je vos di,
De la seror fu le roi Loëiz (1).

Ce n'est qu'à la fin que l'on retrouve les formes employées dans les compositions adressées au public de carrefours :

Aleis-vos en, li romans est fenis,
De Loherans ne poeis plus oïr,
S'on ne le vuet controver ne mentir (2),

(1) *Mort de Garin*, v. 3695 ; voyez aussi v. 2339, etc.
(2) B. R., Fonds de Saint-Germain, nº 1244.

et cette partie n'appartenait pas certainement au même jongleur. Rien ne rappelle d'ailleurs les humbles sollicitations des chantres de bas étage, et l'on peut croire que c'est là un de ces emprunts si fréquents dans la poésie populaire, où des formules banales se reproduisent invariablement, même dans les ouvrages les plus dissemblables (1).

Un fait remarquable semble cependant bien contraire à l'antiquité et à la popularité de la Geste des Lorrains : c'est l'absence presque absolue de toute mention dans les vieux poëtes. On comprend que les troubadours n'aient pas été fort empressés à conserver le souvenir d'un poëme qui abaissait le Midi devant le reste de la France ; on s'explique comment le nom de *Garin*, qui ne désignait même pas sans doute le père de Girbert, ne se trouve qu'une seule fois dans leurs vers (2) ; mais le silence des trouvères est presque aussi complet. Dans Berte au Gran-Pié Adenez parle de Garin :

(1) Cette conjecture est d'autant plus probable, que la fin n'est pas la même dans tous les manuscrits ; ainsi, par exemple, celle du ms. d'Isenghien est entièrement différente :

Ci faut l'estoire du Loherenc Garin
Et de Fromond qui ot Dieu relanqui,
Et de Guillaume, orgueillox de Monclin,
Du peril de l'orgueillox Fromondin
Par son outrage auroit esté ocis.
Du roi Girbert vous ferons fin ici,
Et tantes terres qui a l'espée conquît;
I n'en a plus, si comme l'estoire dit.
Mone, *Anzeiger,* 1835, col. 344.

Dans le ms. B. R., Fonds de La Vallière, nº 60, la fin est aussi toute autre ; après une longue énumération de tous les guerriers qui ont figuré dans le poëme viennent ces deux vers :

Proies por iaus, Dex lor face mercis !
Dites amen, que dame Dex l'otrit.

(2) Dans *Cabra juglar* de Giraud de Cabreira, publié par Raynouard, *Choix des poésies des troubadours*, t. II, p. 295.

Sa feme fut estraite, sanz menconge conter,
De Gerbert, de Garin, de Malvoisin le ber;
A Fromont orent guerre qu'avez oï conter,
Dont il convint de cor mainte ame deserrer,
Maint chastel, mainte tour a terre craventer;
S'en convint a Pepin mainte paine endurer (1).

Le roman du Chevalier au Cisne cite aussi les grandes guerres de Girbert :

Onques li rois Gerbers c'on tint pour forsenné,
Ne guerroia tant Diu en trestout son aé
Com je ferai encor s'ai ce cop acuité (2).

Dans le Fabliau des deus bordeors ribaus un jongleur se vante de savoir la Geste des Lorrains (3), et nous lisons dans un poëme presque aussi flamand que français :

Siggeur, or escoutés, que Dex vos sot amis,
Van rui (Christ ?) de sinte glore qui en de croc fou mis !
Asses l'aves oït van Gerbert, van Gerin,
Van Willeme d'Orenge qui vait de cief haiclin,
Van conte de Bouloigne, van conte Hoillequin
Et van Fromont de Lens, van son fil Fromondin;
Van Karlemaine d'Ais, van sen pere Paipin;
Mais jo dira biaus mos qui bien dot estre em prin (4).

Mais, si l'on en excepte la Chevalerie Ogier de Dannemarche, qui nomme Fromont deux fois (5), aucun vieux roman karlin-

(1) Str. III, v. 26; voyez aussi *Addenda*, p. 191.

(2) B. R., Suppl. fr. n° 105, fol. 26, recto.

(3) Ge sai bien chanter a devise
du roi Pepin de Saint-Denise;
Des Loherans tote l'estoire,
sai-ge par sens et par memoire.

Roquefort, *État de la poésie françoise pendant le XIIe siècle*, p. 304.

(4) B. R., Suppl. fr. n° 184, fol. 213, recto, col. 2, v. 31.

(5) Le viel Fromont, de Bordele Gaifier,

gien n'en fait la plus légère mention. Au moins ne pouvons-nous reconnaître l'ennemi des Lorrains dans le Fromont de Bordeaux qui figure dans le Roman d'Amis et d'Amil et dans celui de Jourdan de Blaives; si ce n'est une injure, *cuivert renoié*, qui s'employait trop souvent par métaphore pour la prendre à la lettre sans aucune raison, rien dans la vie ni dans le caractère de ce Fromont ne se rapporte à l'histoire du Garin. D'abord c'était un nom fort commun (1), et le Fromont de la Geste des Lorrains est toujours appelé *le vieux*, sans doute pour le distinguer de quelque autre Fromont qui était aussi devenu populaire. On lui donne souvent le titre de son fief de Lens, et dans les deux romans que nous mentionnions tout à l'heure il n'est jamais nommé que *Fromont de Bordeaux*. Au lieu de se montrer constamment brave et généreux, il est lâche et perfide jusqu'à tuer un pauvre enfant innocent :

Li fel l'enteut, onques ne respondi,
Ainz trait l'espée, par vigor le feri,
Le chief li tranche, a la terre chaït.
Lors en pasmerent iluéques plus de mil ;
Au redrescier virent le ciel ouvrir
Et les sains angres et aler et venir,

Gui de Gasconzne et Droon de Poitier.
V. 131 et 339.

Il faut même remarquer que, comme aucun des trois autres barons ne figure dans la *Geste des Lorrains*, il ne serait pas impossible que ce viel Fromont y fût aussi étranger.

(1) Il y en a un dans le *Roman de Raoul de Cambrai*, p. 98, v. 13 :

Et fier(t) Fromont sor son escu devant,
Desoz la boucle, et va tout porfendant.

et plusieurs ont été cités par Lebeuf, *Mémoires concernant l'histoire d'Auxerre*, t. II, preuves, p. 28, 216 et 252, et par M. Mone, *Anzeiger*, 1837, col 483.

Qui l'arme emportent dou danmoisel gentil,
Et Dex la mist en son saint paradis (1).

Ce n'est plus dans le camp des Sarrasins qu'il périt sous les coups d'un traître dont Fromondin venait de tuer le fils, mais sur une place publique, où la plus juste sentence le frappe de la mort des assassins :

L'anfes Jordains, celui méismes jor,
A commandé as princes tout entor,
Que jugier facent Fromont le traïtor
Et le sien cors maitent a tel dolor
Com il a desservie.
Au jugement furent tuit assemblé,
Et prince, et comte, et demainne, et chasé;
Assez i ont, et dit, et devisé,
Tant qu'a la fin se sont tuit acordé
Qu'on escorchast le traïtor prové.
Et il si font, n'i ont plus demoré;
A un roncin ont Fromont atelé;
Si le traînent contreval la cité (2).

Dans son désir d'établir l'importance littéraire du Garin, M. Mone a cité le témoignage d'un de ces vieux livres qui ont fait pendant long-temps l'amusement du peuple. « Il est a savoir que ceste histoire icy a esté extraicte de l'une des trois gestes du royaulme de France : et ne furent que troys gestes au dit pays qui ont eu honneur et renommée; de quoy le premier a esté

(1) B. R., ms. 5722, fol. 4, verso, col. 2, v. 25. Ailleurs, fol. 1, verso, col. 2, v. 19, il tue un de ses ennemis pendant son sommeil :

Au lit Girart vient Fromons, se l' requiert,
Ainz ne l'osa li cuivers esveillier,
L'espée tint, se li copa le chief,
Dejouste lui Hermenjart sa moillier.

(2) B. R., ms. 5722, fol. 22, verso, col. 2, v. 31.

Doolin de Mayence ; l'autre Guerin, qui eut si grande renommée ; la tierce si a esté de Pepin, qui fut roy tres puissant, duquel est yssu le roy Charlemaigne, qui fist tant de vaillance (1). » Mais nous craignons que l'ingénieux antiquaire ne se soit laissé tromper par une ressemblance de nom, et qu'il n'ait pris Garin de Mongleve ou de Monglanne pour Garin le Loheren : car, dans un passage presque identique d'une version de Jourdan de Blaives postérieure à celle que nous venons de citer, il n'est certainement pas question du Lorrain :

Sygneur, or faites pais pour Dieu de magestés
Le glorïeux Jhesus qui fu en crois penés,
Et vous arés canchon de haulte auctorités,
De l'une des trois gestes ; saciez en verités,
On n'en nomme que trois ou reguars (*sic*) loiautés.
. . . .
Karlemaine li bers,
Fut le cief des trois gestes dont vous parler orés.
. . . .
Et les deus autres gestes droi cy lommer (*sic*) m'orés :
L'une fu de Garin de Mongleves fiévés,
Et l'autre de Doon de Maienche doutés (2).

Et nous retrouvons la mention de ces trois gestes dans les premiers vers du Roman de Garin de Mongleve :

A Saint-Denis en la mestre abaïe,
Trovon escrit, de ce ne doute mie,
Dedanz un livre de grant encesorie,
N'ot que trois gestes en France la garnie.
N'ainc que ja nus de ce ne me desdie ;
Des rois de France est la plus seignorie,
Et l'autre aprés, ben est droiz que j'en die,

(1) *Milles et Amis*, ch. 63.

(2) Dans M. de Reiffenberg, *Chronique rimée de Mouskes*, t. II, p. CCLVII.

Fu de Doon a la barbe florie,
Cil de Maience qui mult ot baronnie.
. . . .
La tierce geste qui mult fist a prisier,
Fu de Garin de Monglenne au vis fier.
De son lingnaje puis ge bien tesmongnier
Qué il n'i ot un coart ne lannier,
Ne traïtor, ne vilain losangier;
Einz furent sage et hardi cheval(i)er
Et combatant et nobile guerrier (1).

Cette ignorance des traditions du Garin n'était cependant rien moins que absolue, puisqu'il y a des personnages secondaires qui remplissent un rôle important dans les autres romans. Salomon de Bretagne figure dans tout le cycle karlingien ; Hernaïs d'Orléans est un des principaux personnages du Couronnement du roi Loeys (2) ; Auberi le Bourguignon a donné son nom à un de nos plus vieux poëmes de chevalerie, et il est fort difficile de croire que ces trois barons aient été empruntés à d'autres traditions, puisque leurs liens de parenté avec les Lorrains sont établis dans une généalogie très précise. Hervi, le père de Garin et de Bégon, avait sept filles (3) :

Heluïs fu l'ainsnée, s'en vint Aubris (4);

(1) Dans M. Fr. Michel, *Rapports au Ministre de l'Instruction publique*, p. 255.

(2) Il en est fait mention aussi dans le *Roman de Jourdan de Blaives*.

(3) Ms. de Bruxelles, v. 391, dans Mone, *Deutsche Heldensage*, p. 199. Le passage correspondant se trouve dans l'édition de M. Paris, t. I, p. 50.

(4) On lit dans la version de M. Paris :

L'ainée a nom ot la bele Heloys
Qui tint Peviers et la riche tour fist.
Ses fils ot nom li bons dus Hernaïs,
Li preus, li sages, li chevaliers hardis ;
Si ot un frere qui aus letres fu mis,

De l'autre aprés li Alemans Oiris;
De la tierce Gerars qui Liéges tint,
Il et Gautiers, icil qui Troies tint (1)
De la quarte (quatrisme?) Hues de Cambresis;
De la ciunquisme Ernaus qui Orliens tint (2);
Et de la siste Hues dou Mans issi,
Il et Garniers, icil qui Droës tint (3);
De la setisme Jofrois li Angevins.
De cel paraige, Signor, dont je vos di,
Fu Salemons cil qui Bretaigne tint,
Hoïaus de Nantes et ses freres Landris (4).

Huédes ot nom, moult fu preus et gentis,
Evesques fu d'Orliens et del païs.

Ce qui concorde beaucoup mieux avec le ms. de Navarre, qui appelle la mère d'Aubri *Herenborc la gentil*, fol. 83, verso, col. 3, et peut-être avec l'histoire, car on lit dans les *Preuves de la généalogie des Comtes de Champagne*, p. 776 : Helwise ou Heloyse, mère d'Odolric (Eudes le Fort), évesque d'Orléans et d'Isembard, seigneur de Peiviers et de Nogent l'Isembard. Nous devons cependant reconnaître que les traditions karlingiennes donnaient une toute autre parenté à Auberi; il y est fils de Basin de Gênes, frère d'Eudes de Langres, neveu d'Ermengart, mère de Jourdan de Blaives, et, selon le *Charroi de Nismes*, fillastre d'Hermesant de Tori.

(1) Peut-être faut-il lire *qui Hainaut tint*, quoique, dans le texte de M. Paris, Gautier d'Hainaut soit frère de Huon de Cambresis.

(2) *Hernaïs* dans la version de M. Paris; mais c'est le même nom, que l'on changeait suivant les exigences de la mesure et de la rime.

(3) Peut être faut-il lire *qui Troies tint;* dans le ms. publié par M. Paris, Garnier est seigneur de Braine.

(4) Pour mieux faire comprendre les intérêts des différents personnages, nous ajouterons un exposé de la famille de Fromont d'après le ms. de La Vallière, B. R., n° 60, fol. 1, verso, col. 2 :

Icil Hardrés fu quens poëstéis,
Quinze contés avoit a maintenir;
Si ot maint fil qué il engenuïz
Des gentius femes qué il a mollier prist;

Notre poëme ne fait d'ailleurs non plus aucune allusion aux romans karlingiens, et cette circonstance est d'autant plus remarquable, qu'il parle à plusieurs reprises de Raoul de Cambrai (1) et de Gerard de Roussillon (2). Ce n'est donc pas à une ignorance qui prouverait jusqu'à certain point contre l'antiquité ou la popularité de Garin que l'on doit attribuer le silence des autres poëmes ; mais à une sorte d'antipathie entre les différentes traditions. Les jongleurs sentaient sans doute qu'elles appartenaient à deux idées distinctes, nous dirons même enne-

Fille le roi d'Engleterre Henri ;
Si lor donna ses contés a tenir.
Li ainsnes fu Froimons li poëstis,
Ki peres fu au conte Froimondin ;
Haim(s) de Bourdele, et Boucars, et Hardris ;
Li quens Guillaume, li sires de Monclin ;
L'autre Guillaume, li sire as Poitevins,
Et de Verdun li rices Lanselins ;
Fromont le conte ki le tor d'Ordre tint,
Ki peres fu a Ysore le gris.

Ces vers avaient été déjà publiés en partie dans le *Catalogue de la bibliothèque de La Vallière*, P. I, t. II, p. 207.

(8) Voyez ci-dessus, p. LXVI.

(9) Des icele ore que dans Girars feni,
De Rossillon qui tant par-fu hardis,
Envers Martel tante meslée fist,
Ne fu mais si li regnes apovris.
Mort de Garin, v. 2930.

Le ms. de Bruxelles dit au commencement de la première branche :

Li dus Gerars ot gasté le païs,
Por roi Martel dont vos avés oït ;
Plus de quinze ans se guerroierent si,
Que maint preudome en convint a morir.
Mors fu Gerars, Dius li face merci !
Qui mainte eglise a son tans establi.
Mone, *Untersuchungen*, p. 197.

Voyez aussi le *Romans de Garin*, t. 1, p. 53.

mies : la Geste des Lorrains glorifiait le droit des Karlingiens, elle reconnaissait la légitimité de leur royauté, et les autres romans détestaient le pouvoir royal et se plaisaient à l'amoindrir pour relever l'indépendance des Barons.

Une autre circonstance semble aussi d'abord assigner un âge assez moderne et une publicité assez restreinte à la Geste des Lorrains : c'est qu'il ne s'y trouve aucune de ces répétitions que nous avons déjà signalées comme une preuve de la diffusion des traditions et de l'éloignement de leur origine. Mais cette unité du récit n'a rien en elle-même qui soit nécessairement contraire à son antiquité : il se pourrait que les traditions n'eussent été écrites qu'après avoir déjà perdu une partie de leur popularité, ou que la version d'un jongleur plus habile que ses confrères eût acquis assez de renommée pour avoir fait oublier les autres ; et ces deux circonstances se sont certainement produites. Les nouveaux idiomes étaient trop grossiers avant le XIIe siècle, et les goûts littéraires n'étaient pas assez développés pour que la pensée de recueillir des poëmes en langue vulgaire soit venue à un scribe capable de l'exécuter, et le travail de Jean de Flagi jouissait d'une incontestable célébrité, puisque, à la fin de la troisième chanson, la plus importante de la Geste, celle qui contient le meurtre des Lorrains et la vengeance de leur mort, on lit en dehors du texte dans plusieurs manuscrits : Cy faut li chans de Jehant de Flagi (1). Dans la suite, il est vrai, les répétitions ne sont pas aussi marquées que dans les autres romans karlingiens ; les faits étaient trop anciens et trop étrangers aux passions du temps pour conserver auprès des masses la popularité qui s'attachait au souvenir de Charlemagne et aux

(1) B. R., Fonds de Saint-Germain, n° 1244, fol. 235, verso, col. 2, v. 9. Le même renseignement se trouve dans les mss. du Roi, 7533, 7608 et 7628[2].



premières croisades; mais on n'en retrouve pas moins des preuves certaines de la multiplicité des traditions. Il y a dans la description de Gironville jusqu'à quatre tirades consécutives qui reproduisent sur d'autres rimes des détails presque identiques (1). Il est d'ailleurs un fait qui établit avec la dernière évidence la grande popularité du Garin : c'est la quantité des manuscrits qui remontent à peu près au même temps (2), et diffèrent beaucoup trop par les variantes du récit et les formes de leurs dialectes pour qu'il soit possible de les croire copiés les uns sur les autres. Aux onze manuscrits que M. Paris a décrits dans la savante préface de son premier volume (3) nous en ajouterons neuf, que l'on pourrait sans doute augmenter encore : celui qui est conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles sous le n° 281, et dont M. Mone a publié l'analyse et de nombreux fragments dans son Untersuchungen zur Geschichte der teutschen Heldensage; le manuscrit de la Bibliothèque de Berne, n° 113, que Sinner a fait connaître par ses Extraits de quelques poésies du XIIe, XIIIe et XIVe siècle (4) ; le manuscrit d'un monastère d'Autriche, dont on a retrouvé sur des feuilles de garde deux fragments que M. Mone a publiés dans son Anzeiger de 1838 (5); celui qui appartenait à l'Abbaye de Saint-

(1) Gironvile est en un vaucel fermée.
Gironvile est fermée en un vaucel.
Gironvile est fermée en un regor.
Gironvile est en un regort de mer.
B. R., n° 7542^8.3^.

(2) Tous ceux dont nous avons pu juger l'âge sont de la fin du XIIe, ou du XIIIe siècle.

(3) Nous ne comptons pas le ms. Fonds de La Vallière., n° 60, ancien n° 2728, qui ne contient que la suite du *Garin le Loherain*.

(4) P. 23-26.

(5) Col. 408-411. M. Mone ne nomme pas le monastère; le premier fragment contient les vers 4027-4116, et le second les vers 4303-4499.

Valery-sur-Somme, et qui est passé dans les mains de M. d'Herbigny : si l'on en juge par les morceaux qui ont paru en 1835 dans les Archives historiques du Nord, et en 1845 dans le Journal des Savants de Normandie, ce n'est pas le texte de Jean de Flagi; le manuscrit du cabinet de M. Roquefort, dont les quatre premiers vers, les seuls que nous connaissions, semblent appartenir à une autre version (1) ; le manuscrit d'Isenghien, qui, d'après les derniers vers publiés par M. Mone dans l'Anzeiger de 1835 (2), serait aussi différent. Nous ne comptons pas le manuscrit de la Bibliothèque d'Épinal, n° 165, puisque c'est une copie, prise en 1757, d'un manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, que M. Paris a probablement retrouvé à la Bibliothèque royale; mais, selon la Bibliothèque protypographique de M. Barrois, il y avait sous Charles V, dans la tour du Louvre, un volume décrit en ces termes : Des Wandres qui vinrent en France, du Loherens Garin, du Begue de Belin, rymé en petit volume (3) ; et rien n'autorise à croire que ce volume soit encore dans nos dépôts publics. Deux exemplaires qui faisaient partie de la Librairie de Bourgogne paraissent avoir disparu aussi de la Bibliothèque de Bruxelles ; au moins le catalogue rédigé par M. Marchal ne contient-il aucun article qui réponde aux termes de l'ancien inventaire.

(1) Vielle chançon voir plest vos oïr
De bone estoire vos dirai sanz mentir,
Si com li Vendre par merveilleus air
Vindrent em France Cretiens envaïr.
Glossaire de la langue romane, t. II, p. 777.

(2) Col. 344.

(3) C'est le même qui dans l'*Inventaire ou catalogue des livres de l'ancienne bibliothèque du Louvre*, par van Praët, est inscrit sous le n° 411.

N° 1661 : Le livre des gestes des Lorrains, comenchant ou second feuillet :

> Fossez fonderent si come la chançon dit,

et finissant ou derrenier :

> Et de Begon qui el bois fu ocis.

N° 1863 : Le livre de Lorrain Garin, comenchant ou troisieme feuillet :

> L'or et l'argent et le coppes d'or fin

et finissant ou derrenier :

> Qui tante terre a son espée (1).

Quoique tous les manuscrits que nous ayons pu examiner s'appuient évidemment sur les mêmes traditions, la plus légère attention distingue tout d'abord quatre versions différentes. La plus moderne se trouve dans le manuscrit de Bruxelles, qui ne saurait être antérieur aux dernières années du XIII[e] siècle : la forme matérielle de l'écriture confirmerait donc au besoin la date qui résulte de ses caractères littéraires. Les événements se suivent dans le même ordre, ils sont amenés par des circonstances identiques et accomplis par les mêmes personnages ; mais la narration est généralement plus développée, et de nouveaux détails trahissent des interpolations d'une origine plus récente : telles sont des explications dont l'ancienne tradition ne sentait point la nécessité, et la mention du roi Artus (2). Le ré-

(1) Ce sont probablement les manuscrits mentionnés par l'inexact Saunderus dans sa *Bibliothecae belgicae manuscriptae* P. II, p. 6, n° 225 : Laurens Garin, et p. 13, n° 760 : Lothar Enguerin, en rithme.

(2) La soie grasse nos vaura mult petit,
Com as Bretons qui desireut tous dis,
Le roi Artu qui du siécle est parti.
V. 3728.

cit des batailles et les épisodes les plus populaires ont seuls conservé leur simplicité primitive ; toutes les parties où l'imagination du poëte pouvait se jouer en pleine liberté ont pris une étendue qui indique des tendances littéraires déjà bien exercées. Ainsi, par exemple, au lieu des deux vers qui dans la plupart des manuscrits forment tout le prologue de la partie que nous publions, il y en a jusqu'à seize dans celui de Bruxelles :

Huimais conmence no chancons a venir,
Grans et pleniére, qui bien fait a oïr.
Cil jongléour, qui vont par le païs,
N'en sevent riens, certains esui (en sui ?) et fins,
L'estoire en-ont corrouté des biaus dis
Et lor mencoigne et ajousté et mis :
Mais or porrés le (l. la) droite estoire oïr,
Si con ele est a Coloigne en escrit;
Dedens le role... saint Benéit
En un tresor de la grant glise est mis ;
La le (l. la) fist metre li bons vassaus Gerins,
Li gentius dus ancois qu'il feue sist ;
Si con la guerre conmenca par estrif,
Qui dure encore, nonques (n'onques ?) pius ne prist fin,
Et d'oir en oir le (l. la) covient rafreschir ;
Apres les peres le (l. la) reprisent li fil (1).

La versification n'a plus non plus la même rudesse ni la même simplicité insouciante ; on n'y retrouve plus autant de ces répétitions banales ni de ces expressions parasites ou purement explétives, qui montrent que la poésie n'était d'abord qu'un chant grossier dont le rhythme était la seule préoccupation du poëte.

Quoique du XIIe siècle, le texte de la Bibliothèque royale, n° 9654^3^ ^a^, est certainement moins ancien que les autres, et c'est le seul qui ait été revu et corrigé avec des intentions véritable-

(1) Dans Mone, *Untersuchungen*, p. 193.

ment littéraires. Presque toutes les anomalies de la langue et la plupart des répétitions inutiles y ont disparu ; le rhythme a pris de la consistance et la prononciation de la régularité ; l'orthographe n'y est plus arbitrairement soumise aux nécessités de la mesure ; il y a même après la quatrième syllabe un point qui marque l'hémistiche et indique un repos. Plus brève dans la première branche que les autres textes, cette version devient ensuite plus étendue et plus complète ; des circonstances nouvelles ou plus détaillées comblent des lacunes ou expliquent des faits dont la cause était restée trop obscure. Mais, dans cette élaboration toute individuelle, le récit a nécessairement beaucoup perdu de sa naïveté primitive; souvent même l'intention de donner aux personnages des habitudes d'élégance ou de richesse est évidente : ainsi, par exemple, le bâton de commandement que Garin tient à la main n'est plus une simple branche de pin, mais un travail d'orfévrerie (1). Enfin ce n'est plus de la poésie populaire, et l'arrangeur était trop complétement dénué de talent pour en faire une œuvre littéraire (2).

La leçon de l'ancien manuscrit du collége de Navarre, qui se trouve maintenant à la Bibliothèque de l'Arsenal, Belles-Lettres françaises, n° 181, n'est plus seulement une version nouvelle ou une amplification ; c'est un autre poëme, entièrement différent. L'écriture semble appartenir à la dernière partie

(1) En sa main tint un baston d'argent fin.
Mort de Garin, v. 204.

(2) L'orthographe de ce ms. est malheureusement fort différente de celle qui a prévalu, et sa langue a des formes artésiennes très prononcées ; voici les quatre premiers vers :

Boine caucon viéle veuliés oïr
De grant lignaige, de fort geste de pris,
Si com li Wandre gasterent le paiis,
Et prissent Rains, et assissent Paris.

du XIII[e] siècle, et il est difficile de ne pas croire la langue à peu près contemporaine du manuscrit. La forme n'a plus un caractère aussi populaire ; le récit se continue jusqu'à la fin sans être brusquement interrompu par ces coupures qui commencent invariablement de la même manière, et semblent indiquer des morceaux indépendants les uns des autres que les jongleurs déclamaient isolément à la foule assemblée. Les renseignements ne sont plus aussi détaillés que dans les autres manuscrits; l'itinéraire des différents personnages n'est plus exactement relevé comme dans un livre de poste : ils voyagent, pour ainsi dire, à vol d'oiseau. Ceux qui jouent un rôle important ne sont pas même toujours nommés (1), et cependant les événements s'enchaînent avec plus de suite ; ils sont plus complets et plus logiques ; les moindres circonstances se rattachent à une cause explicite et aboutissent à un résultat. Toutes les considérations générales autorisent donc à regarder cette version comme moins ancienne, et il est plus d'un morceau qui les confirme pleinement par des détails dont l'origine récente nous paraît incontestable : telle est, par exemple, cette histoire de l'Abbaye de Saint-Amant :

De Saint-Amant en Pevre sont nori,
D'une abbaïe que rois Dagoberz fist,
Qui saint Amant trouva et desfoï
En la chaiére du bon cors saint assis.
En talant ot qué il le desfoïst
Por les reliques prester par le païs,
Fere abaïes et montiers benéis.
Fors de la bouche un des dens li toli;
Li sauz (l. sanz) en saut quant li dens en issi.
Vit le li rois, moult grant pitié l'en prist,
Lessa le coi, onques puis ne l' desfist.

(1) Ils le sont dans la version de Jean de Flagi, v. 724 725.

Fiertre a fet fere, s'a le cors saint enz mis.
Li sains ne vout qué ors i fust assiz,
Mais grant platines de fin argent massiz.
Celle abaïe li rois Dagobers fist,
Grant part de Flandres en son alués li mist,
Et si mist moignes; bien ce porent garir,
Qui ancor gardent la fiertre en ce païs (1).

Nous citerons encore l'adoubement de Girbert; il ne faut que le comparer avec le récit de Jean de Flagi pour reconnaître la différence des dates :

Et l'empereres li caint le branc forbi;
Enz el poumel out un dent saint Fremin.
Nostre empereres estoit preus et gentis,
Hauce la paume, enz el coul le feri:
« Tenez proesse, et hardement, et pris;
Jai mauvestiez ne vos puist asouplir. »
. . . .
N'out jugléor en trestout le païs,
Qui n'ait assez et argent et or fin.
La nuit villerent a l'autel saint Denis
Jusc'au demain que li jors esclarci.
Messe leur chante uns evesque gentilz
Grans est l'offrande des chevaliers de pris (2).

L'auteur est évidemment un ecclésiastique qui saisit toutes les occasions de montrer sa robe et de faire de la propagande. Dès qu'une messe est chantée, il ne manque pas de s'écrier suivant les circonstances :

Belle est l'offrande des chevaliers de pris.

ou

Belle est l'offrande que fete ont li meschin.

(1) Fol. 81, recto, col. 2.
(2) Fol. 84, verso, col. 1.

Il ne craint pas même de dire en parlant du chef des Lorrains :

Il va encontre quant l'abe descendi,
Si s'abessa li dus, l'estrier li tint,
Que la gent Dieu doient ades servir (1).

et cependant cet abbé était le neveu de Garin. Fromont offre de se justifier de la mort de Begon par un jugement de Dieu :

Puis li jùerai dis foïes ou vint,
A son covent li en ferai joïs,
Voudra en yave ou en un feu espris,
Que la ne fui ou Begues fu occis,
Ne mot n'en sou, ne ne le consenti (2).

Enfin la proche parenté de Garin avec Blancheflor n'est plus une imposture imaginée par un archevêque, et soutenue par le parjure de deux moines ; c'est un neveu de Garin qui le dit à Fromont :

Soiez prodons et chevaliers gentilz,
Si tenez bien et vos fez et vos dis ;
Moult est prodons li Loherains Garins,
De grant parage et enforciez d'amis ;
Dont n'est sa niéce la franche emperéiz,
De Moriaigne la fille au roi Thiéri (3) ?

Mais aucun esprit systématique ne se laisse apercevoir dans ces changements (4), et l'auteur s'appuie expressément sur la tradition :

Je ne di mie ne n'iert par moi oï,

(1) Fol. 81, recto, col. 2.
(2) Fol. 81, recto, col. 1.
(3) Fol. 81, verso, col. 1.
(4) On trouve même ce vers si contraire à l'esprit général du poëme :

Nos abbes estes, si nos devez servir.
Fol. 81, recto, col. 3.

C'onques a Mez assalissent Garin,
N'a la cité osassent il vertir;
Mais tot a plain, si com l'estoire dit,
C'ainz ne passa ne mois ne quinze dis,
Qué il ne fassent el païs noviax cris (1).

Il dit même après le récit de la mort de Garin :

Ceste chancons que j'ai devant chantée,
Moult en fu granz la noise et la criée (2).

Rien n'autorise à voir là une de ces fictions si souvent employées pendant le moyen-âge pour inspirer plus de confiance en sa véracité ; on peut même en trouver une sorte de confirmation dans ces formules mnémotechnisées qui reviennent constamment dans les mêmes circonstances. Tous les personnages qui sont en proie à un violent chagrin :

Tordent leur poinz, esgratinent lor vis (3),

et les descriptions de batailles ramènent incessamment ces cinq vers :

Diex ! comme i fièrent li troi germain cosin,
Li preus Hernaus et li vasaus Gerins,
L'enfes Girberz, li preus et li hardis !
Mais toz les passe li Loherens Garins,
Li preus, li sages, li chevaliers eslis.

Il y a d'ailleurs dans la version de Jehan de Flagi de véritables lacunes qui tenaient sans doute à la corruption de la tradition, et ces lacunes n'existent point dans le manuscrit de l'Arsenal. Ainsi, par exemple, rien n'indique dans notre texte pourquoi, après le meurtre de Begou, Béatrix et ses enfants abandonnent

(1) Fol. 86, verso, col. 3.
(2) Fol. 88, verso, col. 3.
(3) Fol. 90, recto, col. 3, et *passim*.

Belin et se retirent en Lorraine, et on lit dans l'autre version :

« Biax sires Begues, » dist la belle Biautris,
« Qui norira vos petis orphenins ?
. . . .
Leur volonté ne porai acomplir,
Ainz s'en-iront en autre cort servir,
Car en la moie ne la (l. les) porai tenir :
Le cuer du ventre me partira par mi. »
— « Teziés vos, Dame, » ce li a dit Garins,
« Je norirai les orphenins petis
Et les ferai chevaliers a mon fil.
Lessiez ester, et la noise, et le cri;
Por vo biauté et por vos riche lin,
Et por l'anor qué avez a tenir,
Vos repenra uns chevaliers de pris,
Dont vous aurez vo joie et vo delit.
Mais quant lere asazez et garnis,
Et plus tenra et chastiax et fors cist,
Tant serai plus corecié et marris ;
Le duel n'en puet fors de mon cuer partir (1). »

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce discours de Garin des sentiments d'une véritable antiquité, que le poëte du XIII[e] siècle a recueillis dans des traditions dont Jehan de Flagi n'a

(1) Fol. 82, recto, col. 2 et 3. L'adoubement de Girbert par Pepin et l'éducation des fils de Begon à la cour impériale y sont aussi expliqués d'une manière satisfaisante :

Lors ne se targe li Loherens Garins ;
Il prent congié au riche roi Pepin
Et l'empereres l'en-a a reson mis :
Or m'entendez, Frans Loherens gentils,
Vos me lerois et Hernaut et Gerin,
Se (l. Si) norirai les petis orphenins
Tant qu'il seront, et grant, et enbarni.
S'adouberai Girbert le palazins.

Fol. 84, recto, col. 3.

pas eu connaissance. La comparaison des deux textes fournit donc un moyen de remonter aux traditions primitives, et de les débarrasser des additions qui les ont corrompues.

La partie que nous publions est plus courte au moins des deux tiers dans le manuscrit de l'Arsenal; il n'y a rien de la guerre de Rigaut, de la mort du comte de Cambrai, ni de l'engagement de la ville de Metz au roi Anséis. Parmi les circonstances qui sont racontées d'une autre manière, quelques unes sont trop indifférentes pour que l'on puisse leur assigner une date relative (1); mais il en est qu'à leur caractère propre et à leurs rapports avec le reste de la tradition on reconnaît aisément pour être moins anciennes dans le travail de Jehan de Flagi. Pour rendre le meurtre du marquis Guillaume moins odieux, il lui donne un sauf-conduit de Pepin, tandis que dans l'autre version c'est en pleine trêve que les Lorrains vont l'attendre dans un bois et l'assassinent sans pitié. Thiébaut du Plaisséis, le meurtrier de Begon, n'y périt plus sous les coups de son fils par une sorte de jugement de Dieu qui innocente encore les Lorrains; le rôle de Hernaut se borne à un acte de cruauté inutile (2), que, sans doute par erreur, Jehan de Flagi attribue à Garin (3), que sa position et son caractère devaient y rendre étranger.

Après la mort du marquis de Blanchefort, Fromondin obtient

(1) Ainsi, par exemple, dans le ms. de l'Arsenal, Huédon de Saint Quentin prend une part active au combat où Garin périt, et l'autre version le fait tuer auparavant par Rigaut.

(2) *A pié descent li petis Hernaudins;*
Il tint l'espée dont li brans fu forbis,
Il print le cuer, quatre quartiers en fis;
Puis remonterent seur les destriers de pris.
Fol. 85, verso, col. 3.

(3) *Mort de Garin*, v. 2364.

de son père la direction de la guerre, et il n'en est plus question nulle part : c'est une circonstance sans cause plausible qui n'amène aucun résultat. Dans le manuscrit de l'Arsenal, au contraire, Fromondin exerce réellement le commandement en chef ; c'est lui qui dresse l'embuscade où Garin est tué, et, lorsque pour l'y attirer il feint de prendre la fuite, le Lorrain lui crie :

> Es-tu ce dons l'orgueilleus Fromondins ?
> De ceste guerre as seur toi le fez pris (1).

Tout s'explique de la manière la plus naturelle ; dans la première tradition que ce manuscrit nous a seul conservée il y avait deux Fromondin : l'un était fils du marquis Guillaume (2), et l'autre de Fromont le postéif (3), et c'est le premier qui, après la mort de son père, demande à son oncle de lui remettre la conduite de la guerre, parce qu'il est plus intéressé que personne à la vengeance (4).

Une tradition populaire suivie par Champier faisait de Lancelin un évêque de Verdun, que sa parenté avec Fromont rendait ennemi des Lorrains. Mais, selon Dom Calmet et de Wassebourg, c'était un comte de Verdun, qui s'opposa de tout son pouvoir à l'élection de Magdalveus au siége épiscopal de sa ville ;

(1) *Mort de Garin*, p. 227.

(2) Sor le pont iert l'orguillex Fromondins,
Cil qui iert filz Guillaume le marchiz.
Fol. 86, recto, col. 2.

(3) Encontre va l'orguilleus Fromondins,
Cil qui iert filz Fromont le postéis.
Fol. 90, recto, col. 1.

(4) Peut-être cette condescendance tenait-elle aussi à ce que Fromondin était fils du frère aîné dont la mort le rendait en quelque sorte chef de la famille.

et, lorsque l'influence de Garin eut en 735 vaincu toutes ses résistances, « ledict Auselinus en fut si irrité et print si grande hayne et inimitié, que depuis jamais ne l'ayma (1) ». Cette seconde tradition, qui est évidemment la plus ancienne, Jehan de Flagi ne la connaissait pas ; le manuscrit de l'Arsenal est le seul qui ne croie pas Lancelin un évêque, il l'appelle toujours *cuens* et lui donne une femme :

> Encontre vient la comtesse gentis,
> Dame Florence, la fame Lancelin,
> Eschevelée, vestue d'un samin (2).

Dans la version de Jehan de Flagi la mort de Garin n'est pas non plus conforme à l'ancienne tradition ; tout y est combiné avec une véritable habileté littéraire pour le rendre plus intéressant. Il se repent en bon chrétien de s'être laissé entraîner par ses désirs de vengeance, s'efforce de réparer tous les maux de la guerre qui ne sont pas irréparables, et prend la croix pour achever, en combattant les Sarrasins, l'expiation de ses péchés. C'est en pleine paix, dans une conférence amicale où il est venu sans armes et presque seul, qu'à la suite d'une querelle insignifiante il est traîtreusement assassiné. Mais il ne succombe qu'après avoir tué un nombre prodigieux d'ennemis, et s'être réfugié dans un lieu saint où il consacre son bouclier à Dieu ; alors seulement il est blessé par un évêque, et un de ses vassaux dont il avait tenu le fils sur les fonts du baptême. Une délicatesse remarquable a même empêché de le faire mourir sous le fer de ses ennemis, il aurait trop l'air d'un vaincu ; c'est un de ses serviteurs qui, le croyant mort et martyr, lui donne le coup mortel, en voulant au moins emporter un de ses bras comme une relique. Toutes ces circonstauces ne sont pas cer-

(1) *Antiquitez de la Gaule Belgicque*, t. I, fol. CXXX, verso.
(2) Fol. 90, verso, col. 3.

tainement inventées par Jehan de Flagi; Dom Calmet (1) et de Wassebourg (2) placent aussi ce meurtre dans une chapelle peu éloignée de Metz, et l'on retrouve plusieurs de ces détails dans la version du manuscrit de l'Arsenal. Ainsi que dans l'autre relation, Garin n'y est accompagné que de quelques hommes, pour la plupart désarmés; et, quand il craint d'être écrasé par la supériorité du nombre, il se résigne philosophiquement à sa destinée, oblige son fils et ses neveux de l'abandonner au milieu du danger, et périt seul, en rappelant également au poëte la comparaison que nous avons déjà signalée. Mais il y a aussi dans ce récit des intentions littéraires évidentes qui ne permettent pas de croire à un respect absolu de la tradition (3); pour assurer la fuite de Girbert aux dépens de sa propre vie, Garin le force à prendre son cheval, et, sans doute en souvenance de la fatalité antique, il n'est tué qu'après avoir été, comme un héros de l'Iliade, frappé d'un aveuglement qui le livre presque sans défense à ses ennemis (4).

Des corruptions différentes selon le temps et les lieux avaient donc altéré la tradition primitive, et tout criterium manque à

(1) *Histoire de Lorraine*, t. I, p. 543.

(2) *Antiquitez de la Gaule Belgicque*, t. I, fol. CXXX, recto.

(3) Ce n'est pas le seul endroit; avant d'apprendre à Fromondin la mort du marquis Guillaume, son père, le poëte lui fait dire :

Bien a un an et plus que ne le vi,
Car j'ai servi Fromont le postéis;
Sé (l. Cé) est mes oncles, si ne li doi fallir :
A ceste pasque m'en vorai departir,
Si m'en-irai en cel nostre païs,
Droit a mon pere qui souëf me nori.

(4) Le cler soloil le fiert enmi le vis,
Si que Garins devint si esbloïs,
Qué il ne pot environ lui véir
Ne recónnoistre ses mortex anemis.
Garin le Loherain, p. 239, v. 7.

la critique pour reconnaître quelle version s'est le mieux conservée; l'imagination du peuple est trop crédule et voit trop complaisamment des faits dans des idées purement métaphoriques pour qu'il soit possible de juger d'après la vraisemblance et la logique des événements. D'ailleurs, on ne peut chercher dans de semblables poëmes que les opinions générales d'une époque sur les hommes et sur les choses, et la forme la plus populaire est toujours la plus exacte; la plus vieille, celle qui remonte aux temps les moins littéraires, doit être la version où le talent et la poésie individuelle auront le mieux respecté la croyance populaire. A ces deux titres, le travail de Jehan de Flagi méritait la préférence; sur les douze manuscrits que nous avons pu examiner il en est onze qui le reproduisent avec plus ou moins de fidélité : un seul, et beaucoup plus moderne que les autres, a suivi une tradition différente (1). Tout en reconnaissant que sur beaucoup de points ce manuscrit paraît avoir conservé des souvenirs plus anciens, il nous était donc impossible d'hésiter dans notre choix; mais nous avons cru devoir ajouter en appendice sa relation de la mort de Garin, qui contient des différences capitales.

Si parmi les neuf manuscrits qui nous ont conservé la version

(1) Il nous semble même différent de tous les manuscrits dont nous ne connaissons que les premiers vers; voici le commencement:

Or entendez por Dieu qui ne menti,
S'orez chanson qué on doit bien oïr,
Si com les Wandes vinrent en cest païs,
Crestïenté orent forment laidi,
Les homes mors et destruit le païs,
Destruissent Rainz, si l'ont ars et bruï,
Et sains Nicaises de Rainz i fu ocis,
Et avec lui de chevaliers set mil,
Qui por Jhesu furent toz vrai martir :
Onques nus hons ver lor cox ne gari.

Fol. 44, recto, col. 2, v. 1.

de Jehan de Flagi il y en avait un qui fût de beaucoup plus ancien que les autres, il devrait être plus fidèle à la tradition primitive, et nous l'aurions reproduit textuellement en corrigeant en note les mauvaises leçons et en indiquant les variantes les plus importantes; mais on ne peut pas même reconnaître le plus vieux avec quelque certitude (1). Quoique l'écriture d'une époque ait des caractères généraux qui se retrouvent dans tous les manuscrits contemporains, ils sont nécessairement trop subordonnés à l'âge, à la patrie et aux goûts particuliers de chaque écrivain, pour ne pas rendre plus que suspectes des différences de date qui ne porteraient que sur quelques années. Aucune copie ne se recommandait non plus à notre choix par des indices d'antiquité moins matériels. A la vérité il en est quatre où manquent quelques vers étrangers au récit et évidemment postérieurs aux autres; mais les inductions qu'on se hasarderait à en tirer seraient bientôt démenties par des apparences tout à fait contraires. La pureté du texte, la régularité de la langue, l'incorrection du rhythme, et un système d'orthographe simple et se rapprochant des usages qui ont fini par prévaloir, devenaient les seuls motifs légitimes de préférence, et dès lors les quatre manuscrits dont nous venons de parler devaient être écartés. L'orthographe du n° 7533 a une forme

(1) Selon l'*Histoire littéraire de France*, t. XVIII, p. 747, le plus ancien manuscrit de la Bibliothèque royale serait le n° 7533, puis le n° 7608, et celui de La Vallière, n° 2708. C'est beaucoup d'erreurs pour un seul passage : le n° 7533 est du XII[e] siècle, comme tous les autres mss. du Garin ; il ne faut en excepter que le n° 7608, qui est certainement le plus récent, et ne nous paraît pas antérieur à la seconde moitié du XIII[e] siècle. Quant au ms. de La Vallière, qui n'a jamais porté à la Bibliothèque royale que le n° 60, il est du commencement du XIII[e] siècle et par conséquent antérieur au n° 7608, et de plus il ne contient pas le Garin, mais la fin du roman de Girbert.

dialectale très fortement marquée ; toutes les finales en A prennent un I (*jai*, *il serai*), et cette tendance aux sons grêles se montre aussi dans l'intérieur d'une foule de mots (*blainchir*, *gainchir*) ; la nasalisation des voyelles est fréquente (*anmi*, *aprins*) et de nombreuses réduplications de consonnes (*barbacainnes*, *pallais*, *vallor*) semblent cependant prouver que la prononciation n'avait pas la lenteur du patois normand. Il y a des bizarreries qu'on ne peut rapporter à aucun système (*cuder*, au lieu de *cuider*, etc.) ; à chaque instant le C et le S sont confondus, et notre E accentué est constamment suivi d'un I. Le scribe ne semble pas d'ailleurs avoir un grand respect de son texte ; après le vers 3154 :

> A nom Deu, Sire, li Loherens vient ci,

il ne s'inquiète pas que ce soit un partisan de Fromont qui parle, et ajoute :

> Garins li dus, li chevaliers gentis.

Lorsque le duc Aubri a conseillé à Garin de faire hommage de Metz au roi de Cologne, il ajoute malgré la répugnance que la tradition populaire avait certainement sentie pour cet engagement du sol à un étranger :

> Fut puis Garins alevés en grant pris.

Un système d'orthographe semblable, mais suivi avec moins de régularité, empêchait aussi de choisir le manuscrit de Saint-Germain, n° 1244, qui a cependant des caractères d'antiquité incontestables. La relation y a plus de simplicité que dans les autres versions ; les nombres, que pour frapper l'imagination elles exagèrent habituellement, sont ramenés à des chiffres plus vraisemblables, et les deux vers dont il semble résulter que les armoiries étaient héréditaires ne s'y trouvent pas. Quoi qu'il en soit, le scribe avait des préoccupations littéraires auxquelles il

a sacrifié la fidélité de son texte ; il a modifié les vers dont le rhythme lui paraissait défectueux ; *Liétri* et *Aubri* n'y comptent jamais que pour deux syllabes, et les expressions qu'il n'entendait pas sont corrigées, quelquefois même avec une grande inintelligence. Ainsi, par exemple, le poëte avait dit que Garin traitait ses prisonniers comme des bêtes de somme, qu'il leur mettait des licous :

Les vilains font en chevoitre tenir (1) ;

c'était une façon de montrer sa supériorité, que l'on connaît par une foule d'autres témoignages. Une vieille tradition rapporte même que Guillaume-le-Conquérant avait fait promener la reine Mathilde dans les rues de Caen, une selle sur le dos ; mais le copiste ne comprenait plus ce passage, et, à la place de *chevestre*, il a mis *senestre*, qui ne forme aucun sens.

Si le manuscrit 7628² eût été écrit partout avec le même soin et la même intelligence que dans les premières feuilles, nous en aurions fait la base de cette édition ; mais, quoique l'écriture reste la même, des négligences ou des fautes de mémoire ne tardent pas à en corrompre profondément le texte. La partie que nous publions devient surtout d'une incorrection rebutante ; non seulement les noms sont défigurés et les mots les plus usuels quelquefois méconnaissables, mais un grand nombre de vers sont transposés au mépris de toute espèce de sens, et le rhythme est souvent d'une irrégularité grossière.

L'écriture du manuscrit 7991⁵ a des caractères tout particuliers d'antiquité, et le texte en est moins embarrassé de circonstances trop inutiles à la suite des événements et à l'idée-mère de la tradition pour ne point sembler des additions récentes. Il y a même une sorte de prologue à l'épisode de Rigaut qui ne se

(1) *Mort de Garin*, v. 4117.

trouve dans aucun autre manuscrit, et doit se rattacher à d'anciens souvenirs. C'était sans doute d'abord un poëme complet et distinct que Jehan de Flagi a fondu avec les autres branches (1), et l'on peut conclure d'une expression remarquable qu'il remonte jusqu'au temps de quelque lutte entre le nord et le midi de la France, où le peuple voyait encore une suite de la grande guerre avec les Lorrains :

Grans fui la guerre que jai ne panra fin ;
Tez est a nestre qui an mora sovin,
Com vos porez an la chanson oïr.
Or an-commance l'ystoire a venir
Apres la mort duc Begon de Belin.

Le rhythme est, comme on le voit, bien défectueux, et le texte lui-même ne peut malheureusement inspirer de confiance ; des lacunes assez fréquentes interrompent l'enchaînement des faits, et l'absence de vers, indispensables pour le sens, tronque encore les parties les plus entières. L'orthographe de ce manuscrit est d'ailleurs trop bizarre et trop irrégulière pour que nous pussions le prendre pour fondement de notre travail (2) ; mais nous y

(1) Cette supposition peut seule expliquer son caractère tout épisodique et son absence du manuscrit de l'Arsenal.

(2) Nous citerons comme exemple le commencement de la partie que nous publions :

Huimais commence la chanson a venir
Graut et pleniére et bien fait a oïr.

An piés se liéve li boin abes Liétris
Qui la parole et le plait ot oï :
« Que fera-je, Bia sire, niés Garin ?
Que manderez Fromont le postéis ?
Pranderez vos né acorde ne fin ? »
— « Oïl, Biau sire, par le cors saint Denis,
Ce seu me fait que par vos m'a ofri ;
Ou se senon, ja jor n'en sera pris.
N'i vigne ja, si n'en cude acomplir,

avons recouru souvent, et lui avons emprunté de très nombreuses leçons.

Beaucoup plus correct que le manuscrit $7533^{3.3.}$ (1), plus ancien que le n° 7608 (2), mieux renseigné que tous les autres (3) et revu avec un soin tout particulier (4), le n° $7542^{3.3.}$ nous a donc paru mériter la préférence ; mais nous y avons introduit les améliorations que rendait possibles un aussi grand nombre

Que dou covant qui me mande par ti,
N'en perderoie valant un angevin.
Fol. 10, recto.

(1) C'est le manuscrit dont du Cange s'est servi, et l'on peut voir dans les nombreuses citations du *Glossarium mediae et infimae latinitatis* combien il est incorrect.

(2) Non seulement l'écriture est plus moderne, mais une foule de vers sont évidemment moins antiques ; ainsi (v. 2453-2454) au lieu de :

Je sai de voir, la réine avoit dit,
Que vos avez felon euer de mastin,

il y a dans le ms. n° 7608 :

Dit la réine : Je vos ai bien oï ;
Je sai de voir, cuer avez de frarin.

Le vers 2301 a conservé des souvenirs de l'ancien esclavage :

De quarante homes li crestrai son païs,

et le ms. 7608 l'a remplacé par celui-ci :

De cinc cens livres li croistrai son fié ci.

M. Paris a publié en tête de son premier volume un *fac-simile* du ms. n° $7542^{3.3.}$, qui permet à tous les paléographes d'en reconnaître la haute antiquité.

(3) Ainsi, par exemple, au lieu d'*un chevalier gentil*, notre ms. dit v. 3395 :

Gerins abat Tiercelin de Teri.

(4) Les lettres oubliées sont ajoutées au dessus des lignes, et l'on a mis des points sous celles qui avaient été écrites par erreur.

de textes. A toutes les leçons que des inexactitudes de copiste ou des infidélités de mémoire avaient corrompues nous avons substitué les variantes qui nous ont paru plus satisfaisantes, et soigneusement indiqué les manuscrits où nous les avions prises (1). Quant aux vers inutiles au récit dont l'absence dans plusieurs manuscrits nous rendait l'antiquité suspecte, nous les avons rejetés en notes, et, pour donner une idée plus complète de notre texte principal et des corrections de pure forme que nous nous sommes permises, ils ont été reproduits avec une fidélité matérielle. L'orthographe n'en a pas moins conservé une grande irrégularité ; rien n'eût été plus contraire à la vérité des faits que d'introduire dans un idiôme aussi mal dégrossi que l'était le français pendant le XII[e] siècle un système officiel d'orthographe, qui eût donné une valeur constante aux lettres et un caractère d'uniformité à la langue. Les nombreux emprunts que nous faisions à onze manuscrits, écrits chacun dans un dialecte particulier et à une époque différente, rendaient cependant une reproduction judaïque impossible; il en serait résulté un amalgame de formes antipathiques les unes aux autres, qui aurait composé un idiôme non seulement fantastique, mais impossible. Il fallait nécessairement distinguer les bizarreries de la prononciation et les irrégularités dialectales qui corrompaient déjà une langue à peine ébauchée, des inadvertances du copiste

(1) Nous en exceptons les noms propres, qui sont trop souvent altérés pour que ce manuscrit n'ait pas immédiatement recueilli une tradition vivante ; nous avons pris dans les autres la forme que leur accord rendait la plus vraisemblable. Il y a aussi quelques corrections indispensables que nous avons faites sur notre copie sans citer le texte qui nous servait d'autorité ; pour l'indiquer, il aurait fallu une nouvelle collation des douze manuscrits, et cette indication était d'autant moins nécessaire, que ces omissions n'ont eu lieu que pour des leçons certaines qui s'appuient sur la plus grande partie des manuscrits.

et des équivalents qu'il préférait selon le caprice du moment. Dans un manuscrit aussi soigné que le nôtre les corrections ne pouvaient donc être bien nombreuses, quoique, pour ne point multiplier inutilement les difficultés que présentent toujours les formes d'orthographe contraires aux habitudes, nous les ayons étendues autant que le respect du texte nous l'a permis. Ainsi nous avons ajouté après le Q un U, qui n'a de valeur que pour les yeux, et donné constamment un R au verbe *prendre*, malgré l'autorité de plusieurs manuscrits qui n'en mettent presque jamais au radical. Dans un temps où la forme des mots n'était pas sanctionnée par un long usage, l'orthographe ne pouvait être déterminée que par la prononciation, et les meilleurs scribes se servaient indifféremment des signes qui exprimaient le même son. Telles sont dans notre manuscrit la voyelle E et la diphthongue AI, et les nasales AM, AN, EM et EN, OM et ON. Malgré des préférences très marquées qui ne s'accordent pas toujours avec les règles actuelles, elles y sont encore souvent confondues et employées avec assez d'arbitraire pour rendre, à quelques lignes seulement de distance, l'orthographe irrégulière; nous les avons distinguées en nous conformant partout aux usages qui ont fini par prévaloir. Notre manuscrit admet indifféremment à la fin des mots le s et le z, et beaucoup d'autres prouvent par une confusion semblable qu'effectivement ces deux signes n'avaient pas encore une valeur bien distincte; nous avons donc pu, sans dénaturer en rien l'orthographe, soumettre leur emploi à des règles fixes, qui ajoutent souvent à la clarté du texte. A la seconde personne du pluriel nous nous sommes toujours servi du z, comme dans le système actuel, et nous avons écrit avec un s tous les mots où la finale avait une valeur grammaticale; lorsque, au contraire, elle fait partie du radical et se conserve dans toutes les flexions, c'est le z que nous avons constamment préféré. Quant aux formes étrangères aux règles de la grammai-

re, nous avons copié fidèlement notre manuscrit toutes les fois que sa manière de les écrire n'était pas assez insolite pour ne pouvoir être attribuée qu'à une inadvertance, et, dans le doute, nous avons mieux aimé reproduire des incorrections que d'imposer violemment une régularité systématique à un idiôme qui était encore dans le premier désordre de sa formation.

Notre texte est écrit avec trop d'intelligence pour que la règle sur l'emploi du s final n'y soit pas rigoureusement observée (1); si elle ne s'étend pas au vocatif, qu'on trouve presque indifféremment écrit avec et sans s (2), c'est qu'elle n'y était plus nécessaire au sens. Ce s ne pouvait pas être muet ; il avait certainement une valeur pratique que l'oreille reconnaissait aussitôt (3) : voilà pourquoi sans doute les noms qui étaient féminins ou qui avaient une terminaison féminine n'y étaient pas soumis (4) ; leurs sons faibles seraient devenus trop fortement

(1) Il n'y a d'exception que pour *Ber* et *Cuer*, peut-être parce que le s eût empêché le son rude du R, et encore trouve t-on souvent *Baron* aux cas indirects. Quelquefois la consonne finale est remplacée par le s ou une lettre équivalente, *Fis*, *Chevax*, *Tex*, et il y a des flexions si marquées, que le mot est à peine reconnaissable : ainsi le nominatif de *Duel* est *Diax*, celui de *Deu*, *Diex*, et celui de *Gloton*, *Glos*.

(2) Dans quelques manuscrits l'orthographe semble même, à cet égard, subordonnée à des considérations euphoniques ; on lit dans le *Dolopathos* :

Dient : Biau Sire, biax amis.
B. R., *Ms. de Sorbonne*, n. 381, p. 320, col. 1, v. 34.

(3) Comme les langues sont faites par le peuple, qui cherche à les approprier le plus possible à son usage, les formes grammaticales se prononcent avant de s'écrire. Peut-être même est-ce là l'origine de la règle qui défend de faire rimer un pluriel avec un singulier, quoiqu'elle ne pût pas exister dans les premiers temps de notre poésie, où le rhythme n'exigeait qu'un simple rapport de voyelles.

(4) Il en était de même en provençal, et nous savons par Raimon

accentués. Aussi, malgré leur liaison avec un féminin, les adjectifs conservaient-ils souvent la désinence masculine (1), et quelques substantifs masculins terminés en ES avaient-ils des flexions particulières qui marquaient encore plus clairement le rôle qu'ils jouaient dans la phrase (2). Quand il était joint au verbe *être*, le participe passé masculin s'écrivait toujours au singulier avec un s et n'en prenait jamais au pluriel ; avec le verbe *avoir*, la règle n'avait rien de fixe. Il semble cependant qu'en général le participe s'accordait avec le sujet quand il précédait le verbe, et lorsqu'il le suivait avec le régime ; mais nous n'en avons pas moins fidèlement reproduit toutes les irrégularités que le manuscrit offre à cet égard.

L'orthographe du n° 7542[3.3.] se rapproche tellement des usages actuels, qu'elle eût suffi pour lui mériter la préférence ; nous n'avons à signaler que deux exceptions, qui tiennent certainement à des différences de prononciation. Comme dans beaucoup d'autres manuscrits (3), la seconde personne du pluriel du futur

Vidal que le s final faisait allonger la dernière syllabe ; *Bibliothèque de l'École des Chartres*, t. I, p. 193.

(1) La lune raie, qui grant clarté rendi.
Mort de Garin, v. 3714.
En un grant val ou l'erbe vers resplent.
Mort de Garin, v. 3917.

Les pronoms possessifs *Nostre*, *Vostre*, ne suivent aucune règle fixe, et nous avons dû suivre toutes les irrégularités du ms. ; ainsi on trouvera v. 4243 :

Je sui vostre homs, de vostre fié saisis,

et v. 4247 :

Vostre neveu et vostres riches fils.

(2) *Empereres* devient *Emperéor*; *Begues*, *Begon*; *Hues*, *Huon*; *Dreues*, *Droon*.

(3) Nous citerons entre autres le ms. de Saint-Germain, n° 1244, le

est écrite par OIZ; il fallait que la rime fît fléchir les habitudes de la prononciation pour qu'elle prît l'orthographe qui a fini par prévaloir (1). La nasalisation était assez forte pour avoir fait remplacer *on* par *an* et *en* dans le pronom indéfini, l'adverbe *Volontiers* et les troisièmes personnes du pluriel terminées en *ions*; c'était seulement lorsque la rime exigeait un adoucissement dans la prononciation que l'on suivait la forme actuelle (2). Quoique les lettres inutiles à la prononciation ne fussent pas ajoutées avec une régularité bien systématique, quand de nombreux exemples nous y autorisaient, nous avons complété différents signes d'abréviation par des lettres muettes qui ont une valeur grammaticale : ainsi nous avons distingué la conjonction *Donc* du pronom *Dont* et du substantif *Don*, et constamment écrit la première personne du pluriel avec un S et la troisième avec un T. Il n'y a rien de régulier dans l'orthographe de la troisième personne du singulier du prétérit des verbes de la seconde et de la troisième conjugaison; elle prend et perd arbitrairement le S et le T. Au présent du subjonctif cette troisième personne semble avoir eu pour signe distinctif un T (3), quoique les exemples

Roman d'Aubri le Borgoignon, et le *Roman du Chevalier au lion*, publié par Me Guest dans les deux premières livraisons de son *Mabinogion*.

(1) Qui il ataint, malement est menés.
« Fil a putain », dist-il, « n'i garirez
La mort Begon cherement comparrez. »
Mort de Garin, v. 1292.

(2) Je n'i ai corpes, que de voir le sait-on.
Mort de Garin, v. 4540.

Dans quelques manuscrits on employait indifféremment les deux manières d'écrire; il y en a un exemple dans la *Chronique de Normandie*, publiée dans le *Recueil des historiens de la France*, t. XI, p. 320-343.

(3) Faites crier, et li charroi venir

soient trop rares pour lui attribuer un caractère vraiment grammatical. Si, à une époque où la prononciation était aussi complétement subordonnée aux exigences de la versification, il est impossible de rien conclure de quelques exceptions nécessitées par la mesure, on doit cependant reconnaître que le jongleur était obligé de ne point blesser les habitudes de l'oreille, et que tout ce qui se reproduit souvent sans être démenti par de nombreuses irrégularités avait au moins une valeur dialectale. Ainsi nous savons avec certitude que l'I formait une diphthongue avec la voyelle qui le suivait; il n'y avait d'exception que dans les cas de forte nasalisation, où, pour ne pas l'affaiblir, la prononciation en faisait deux syllabes (1). Loin de détruire cette règle, les exemples contraires en sont une confirmation éclatante; les autres manuscrits, qui avaient des intentions plus littéraires et se préoccupaient davantage de la régularité de la prononciation, les ont soigneusement corrigées (2). Comme dans la plus grande partie des documents de cette époque, au milieu des mots le x a la valeur de deux s (3); mais à la fin il remplace également

Qui nos amoint, et le pain, et le vin.
Mort de Garin, v. 2566.

(1) Comme *Vi-ande*, *Esci-ent*, *Fi-ancier*, etc.

(2) Ainsi, par exemple, notre ms. a, v. 2452 et 2461 :

Se l'aviez, et juré, et plevi,

tandis que les autres disent avec raison :

Se l'aviez ore, et juré, et plevi.

On trouve cependant *Vi-elle*, *Porri-ez*, *Cri-er*, *Fi-er;* mais dans tous ces exemples l'I devait être long.

(3) Le ms. 7533, dont le système orthographique est différent, écrit *Croixir;* le ms. de Saint-Germain, nº 1989, fol. 95, *Traixon*, et l'on sait que l'italien a remplacé le x par deux s, *Alessandro*, *Vissi*, etc. L'ancienne prononciation s'est conservée dans *Soixante*, *Dixaine*, *Six* suivi d'une voyelle, la seconde syllabe de *Xerxès*, etc.

LS et US : on trouve presque à la même page *Ax* et *Aus*, *Chevax* et *Chevals*, et cette double signification explique une apparente bizarrerie de la langue qui embarrassait tous les grammairiens. La liquide L était devenue une semi-voyelle, qui, lorsqu'elle était précédée d'un A, formait à la fin des mots une sorte de diphthongue ; et, par un léger changement de prononciation qu'amenait l'allongement de la terminaison, les noms en *al* se sont terminés au pluriel en *aux*, que, pour rappeler le radical, on écrit toujours avec un X.

On ne peut trouver dans les premiers bégaiements d'une langue, cette inflexibilité de règles et cette logique grammaticale qui constituent son plus haut point de perfection : mais il y a une régularité relative, et toute celle que comportait un âge aussi reculé existe dans notre manuscrit. L'article a deux formes à l'accusatif singulier masculin, *Le* et *Lo ;* comme dans le vieil-allemand, les différences grammaticales ne sont pas assez senties pour que les différents temps des verbes ne soient pas souvent confondus et mêlés ensemble. Les formes les plus simples et les plus usuelles, celles de la conversation, ne semblent pas avoir encore été bien nettement déterminées ; quels que soient les interlocuteurs, ils emploient tour à tour dans la même phrase la seconde personne du singulier et celle du pluriel. Mais ces irrégularités et ces confusions-là tenaient à l'état encore informe de la langue et se retrouvent dans tous les manuscrits contemporains ; nous remarquerons seulement quelques idiotismes particuliers qui ne sont pas sans importance pour l'histoire de la langue et l'âge de notre poëme. Les inversions n'étaient point partielles comme celles que nous permet un idiôme sans flexions, qui ne doit sa clarté qu'à un constant respect de l'ordre grammatical ; quand un mot était changé de place, on renversait la phrase tout entière : ainsi l'on ne disait pas : *S'en-va li dus*, mais *Va-s'en li dus.*

Le pronom démonstratif s'employait continuellement comme l'article défini, même concurremment avec lui :

> La véissiez ces riches tres venir,
> Et le charroi, et le pain, et le vin (1).

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce passage les deux pronoms *Hic* et *Ille*, qui conservèrent d'abord une signification semblable, et, sous l'influence d'un besoin de clarté chaque jour plus dominant, finirent par en prendre une entièrement différente. Une autre forme très remarquable est certainement empruntée à l'allemand, qui l'a conservée : c'est le verbe *Laisser*, mis devant un infinitif pour signifier *faire;* nous en citerons seulement un exemple :

> Garniers lait corre le bon cheval corrant,
> Et fiert Fochier de la terre as Normans (2).

On trouve aussi fréquemment le relatif *Qui* avec la signification de *chacun*, ou plutôt du pronom personnel indéfini *on ;* il est toujours alors suivi de l'explétif *Donc*, et le verbe se met au subjonctif :

> Qui donc véist la bele Biatriz
> Ses chevous traire, esgratiner son viz (3).

Un autre explétif accompagne assez souvent la conjonction *Ez-vos*, c'est *Ovint*, ou, comme écrit le manuscrit de Saint-Germain, n° 1244, *Ou vint ;* le sens est clair, *ubi venit*, puisque le pronom personnel est quelquefois intercalé entre l'adverbe et le verbe :

> Atant ez-vos un sergent, o il vint (4).

Si ce singulier pléonasme existe dans les autres romans karlin-

(1) *Mort de Garin*, v. 1041.
(2) *Mort de Garin*, v. 1904.
(3) *Mort de Garin*, v. 4791.
(4) *Mort de Garin*, v. 4757. Le ms. n° 7991[5] écrit *la ou vint*.

giens, il y est fort rare, et prouve évidemment que notre poëme n'a aucune prétention littéraire (1), et remonte à un temps où l'on ne se préoccupait que de remplir le vers et de suffire à la mesure d'une manière quelconque.

Pour ne point interrompre la suite des événements et réunir dans le même volume tout ce qui se rattachait immédiatement au meurtre de Begon, M. Paris avait, conformément au manuscrit de Navarre, laissé de côté la guerre épisodique de Rigaut dans le Bordelais ; les allusions qu'y fait la branche que nous publions nous ont déterminé à l'ajouter en appendice, ainsi qu'un court fragment qui relie notre travail à la publication de M. Paris. Ces deux morceaux ont été pris dans deux manuscrits incontestablement préférables à tous les autres, et, pour mieux faire comprendre la supériorité de celui qui a servi de base à cette édition, nous avons reproduit littéralement leur orthographe. Il nous aurait fallu un volume entier pour expliquer toutes les expressions qui n'appartiennent plus à la langue actuelle; et comme, dans l'impossibilité où l'on est de le remplacer par aucun autre, les grossières imperfections du Glossaire de Roquefort ne l'empêchent point d'être admis dans presque toutes les bibliothèques des amis de notre vieille littérature, nous nous sommes borné à donner la signification des mots qui y sont omis ou mal interprétés. Nous n'avons pas cru devoir étendre nos explications aux noms géographiques ; les plus importants se trouvent déjà dans les deux premiers volumes, et M. Paris a indiqué leur place avec une science

(1). Quelques manuscrits cherchaient même à le faire disparaître : ainsi

Ez-vous le vesque a dix clers revestis.
Romans de Garin, t. I, p. 209.

est écrit dans le ms. 7542[3.3.] :

Ez-vos l'evesque o dis clers, o il vaut.

et une autorité qui ne laissent rien à désirer (1) ; les autres ne sont souvent cités qu'une seule fois, et les différents manuscrits leur donnent des formes si diverses (2), qu'à défaut de tout élé-

(1) Nous citerons seulement deux interprétations sur lesquelles nous conservons quelques doutes. D'après l'opinion de beaucoup de savants, parmi lesquels nous compterons Guichenon, et le nom que porte encore Saint-Jean de Maurienne, M. Paris pense que la Moriane était la Savoie ; il faut alors l'étendre beaucoup, car on lit dans le *Romans de Garin*, t. I, p. 75 :

En Moriane se sunt à force mis.
. . . .
Assise ont Arles, la grant cité de pris.

A la fin du ms. Fonds de La Vallière, nº 60, il y a une autre indication qui convient encore bien moins à la Savoie :

Ci faut l'estoire dou Loherene Garin
Et de Begon, le chevalier hardi,
De Moriane l'emperéor Tiéri,
Et de Huon, celui de Cambresie.

Malgré l'analogie des noms nous avons peine aussi à voir l'Abbaye de Haute-Combe dans Val-Parfonde ; selon deux passages très positifs de notre poëme, c'était une ville :

A quatre lius sunt paien ostelé,
A Val-Parfonde, l'orguillouse cité.
Romans de Garin, t. I, p. 98 ; voy. aussi *Ibidem*, p. 96.

(2) Ainsi, par exemple, dans le vers 2909, il y a *Vaignorri* dans le ms. nº 7542³·³· ; *Chauvignon* dans le ms. de Saint-Germain nº 1244, et *Auvignon* dans le ms. nº 7533 : dans le vers 3130, *Saint-Mier*, nº 7542³·³· ; *Saint-Michiel*, nºˢ 7608 et 9654³·³·A ; *Saint-Dyel*, nºˢ 7991⁵ et Fonds de S.-Germain 1244 : dans le vers 3133, *Espinal*, nº 7542³·³· ; *Espinau*, nº 9654³·³·A ; *Puier* ou *Epuier*, Fonds de St.-Germain, nº 1244 ; *Piviers*, nº 7533 ; *Peniers* ou *Espeniers*, nº 7991⁵. Lors même que les variantes ne portaient que sur l'orthographe, elles étaient quelquefois si nombreuses, que M. de Wailly a compté jusqu'à trente-trois manières d'écrire le nom de Quedlinbourg ; *Éléments de paléographie*, t. I, p. 162. Souvent même

ment réellement historique, nous n'aurions pu discerner la meilleure leçon que par une faculté de divination trop suspecte d'erreur pour que nos conjectures pussent être utiles à personne (1).

on accompagnait les noms les plus connus d'indications géographiques impossibles ; ainsi tous les mss. disent, v. 601-602 :

Ainz ne fina si vint a Saint-Deniz,
Entre Montmartre et la cit de Pariz ;

le seul ms. nº 7991[5] dit :

Entre en Montmartre, en la cit de Pariz ;

mais évidemment cette leçon n'est pas admissible; non seulement Fromont n'était pas à Paris, mais il en était séparé par une hauteur, puisqu'on trouve, v. 628 :

D'ax se depart, d'un tertre se covri ;
Aiuz ne fina tant qu'il vint a Pariz.

(1) Nous essaierons seulement, à l'aide des renseignements fournis par notre poëme et par la tradition, de déterminer l'emplacement du Château de Monclin, dont le seigneur y joue un des rôles les plus importants. Il est d'abord certain que le fief de Monclin était en Lorraine, puisqu'on trouve, v. 3156 :

Ce dit Garins : « Il ont lor foi menti,
Que dans Guillaumes tient sa terre de mi.

Il ne pouvait être fort éloigné de Verdun, puisque Girbers en part avec trois mille chevaliers, et que, suivant le v. 3878 :

Ainz que li jors ne li aube esclarcist,
Sont-il venu au Chastel de Monclin.

Nous pensons donc qu'il était sur la montagne de Montsec, dans le département de la Meuse, qui portait autrefois le nom de *Mont clin*, mont escarpé ; voyez l'ouvrage de M. Denis intitulé *L'illustration restituée à la montagne de Montsec*. D'après le ms. nº 7608, *Monclin* eût été dans la Champagne ou l'Ile-de-France, car on y lit, v. 2910 :

Marne trespassent, a Romancort en-vint.
Hesbergié sont el val desoz Monclin

Mais il faut certainement lire, comme dans les autres ms., *de Sorbelin*.

Cette préface serait bien incomplète si nous la terminions sans reconnaître avec toute la gratitude possible les grandes obligations de ce livre à M. Paris. Sans ses bienveillants encouragements, nous ne nous serions point permis de continuer une publication qu'il avait si doctement commencée; c'était là une bien périlleuse entreprise, pour laquelle il nous a fallu beaucoup compter sur son assistance; et toutes nos espérances ont encore été dépassées. Non seulement il nous a remis les matériaux qu'il avait déjà recueillis, et communiqué l'exemplaire qu'il a chargé presque à chaque page des plus précieuses annotations; mais, dans toutes les difficultés où nous avons eu recours à lui, comme au plus sûr moyen d'éclaircir nos doutes, nous avons toujours trouvé une érudition aussi étendue et aussi inépuisable que son obligeance.

Pour ne point charger le bas des pages de chiffres que l'œil n'eût pas assez facilement distingués, nous avons désigné les différents manuscrits par des lettres capitales.

A	indique	le ms.	B. R.	n° 7533.
B	—	—	—	n° $7535^{2.2.}$.
C	—	—	—	n° 7608.
D	—	—	—	n° 7628^{2}.
E	—	—	—	n° 7991^{5}.
F	—	—	—	n° $9654^{3.3.}$.
G	—	—	Fonds de Saint-Germain,	n° 1244.
H	—	—	— —	n° 2041.
I	—	—	Arsenal, bel. let. fr. n° 180.	
K	—	—	Bibl. de Bourgogne.	
L	—	le fragment publié par M. Mone dans son *Anzeiger*, 1835.		



LA MORT

DE

GARIN LE LOHERAIN.

Huimais commence la chancons a venir,
Grans et pleniére, qui bien fait a oïr (1).
En piés se drece li abés Liéteris
Qui les paroles et les plais ot oïs (2),
Garin apele et docement li dist :
« Que fairai-jé, Biau chier oncles Garin (3) ?
Que manderoiz Fromont le postéif ?
Prenderoiz-vos (4) acordance ne fin ? »
— « Oïl, Biau sire, foi que doï saint Martin,
Se ce me fait qué il par vos offri (5),

(1) Don a la gerre ne doit-an pas faillir,
Que d'oir en oir la convient refreschir.

(2) G. (3) C. (4) E. (5) D.

O se ce non, ja jor n'en sera pris (1).
N'i viégne pas s'il ne cuide acomplir (2),
Que do convent qu'il ot en son escrit
Ne perderoie (3) vaillant un angevin. »
— « Bien le dirai », li abés respondi.
Il s'entorna, et (4) entre en son chemin;
Par ses jornées en son païz revint.
A Saint-Amant s'en-vint a un lundi,
En l'abaïe que devoit maintenir (5).
Dedanz l'encloistre s'est li abés (6) assis.
Li moine dient : « Fromons, que vos vost-il ? »
Il lor respont : « Il vos sera tost (7) dit.
Un halt baron ont si sergent ociz,
Mes oncles ere, freres au duc Garin;
Si est ses niés Hues do Cambresil;
En ceste terre a molt de ses amis;
S'il s'en corrocent, par verté le vos di (8),
La terre iert arse (9) et li païs laidis (10).
Rigaus en a ja ne sai quans ocis,
En Bordeloiz, si com moi est a viz.

(1) E. (2) G. (3) E. (4) E.

(5) Une abaie que Kallemartiax fist,
Com il Girart chaca et desconfist.

(6) F. (7) B. (8) E. (9) E.

(10) Et toz li regnes en sera a mal mis.

Priez por paiz, que Dex la (1) laist venir ! »
Li Loherens ne l' mist (2) pas en obli.
En Loheraine vost li dus revenir ;
Si en-remene (3) la bele Biatriz,
Ensemble o lui et Hernaut et Gerin (4) ;
Né onques puis la dame n'ot mari.

OR vos dirai (5) de Fromont, qué il fist.
La novele a escoté et oï,
Que l'abés est venus en son païz.
Fromons covoite sa parole a oïr (6),
Et les respons que li a dit Garins (7).
Il est montés sor un destrier de priz ;
Ainz ne fina jusqu'a Saint-Amant vint,
Dedanz la chambre le bon abé Liétri.
La o le voit, si l'a a raison mis :
« Et quex noveles ? » li cuens Fromons a dit.
Et dit li abes : « Jo vos aurai tost dit :
Grant dolor a par trestot le païz ;

(1) E. (2) C. (3) F.

(4) Que que nus die, ele ne lo preist,
Qui li donast tot l'avoir que Dex fist.

(5) G. (6) B. (7) E.

Mors est Tions, li chevaliers jentis (1). »
— « Sainte Marie ! » li cuens Fromons a dit,
« Comment le sorent si tost en ce païz ? »
Et dit li abes : « Rigaus estoit ici (2);
Il s'entorna tantost que le duc vit (3);
Ainz ne fina si vint o Plaisséiz;
Jent assembla, a la guerre se prist (4).
Devant Bordele ot riche poignéiz,
Chevaliers mors et bons serjens de priz (5);
Parmi les portes les firent enz flatir.
Que vos (6) diroie ? Guerre avoit o païz,
Quant jé i ving et mes oncles Garins;
Mais de ses jens en a les trives pris;
Ne forfairont, créanté l'ont et dit,
Tant que li plais de vos deus soit fenis (7). »
— « Que fairont-il (8)? » li cuens Fromons a dit;
« Prenront-en-il acordance ne fin ? »
— « Oïl voir (9), Sire, » dist l'abés Liéteris;
« Se vos ce faites qui o briéf est escrit,
Voir a la paiz ne poëz-vos faillir.
Molt s'umelie li Loherens Garins;
Ainz vilonie de sa boche n'issist (10),

(1) G. (2) D. (3) A. (4) F. (5) E. (6) G. (7) D et E. (8) D. (9) E. (10) B.

Onques oltrage certes de vos ne dist.

Forment li poise qué il ainsi avint (1). »
Et dit Fromons : « Il (2) iert tosjorz jentis
Et chevaliers corajeus (3) et hardis.
Ensemble fumes et gé et il norri,
Bien le connois des qu'il estoit petis ;
Si m'aït Dex, je fairai son plaisir
Do tot en tot, cui qu'en doie abelir (4). »
— « Vos avez droit, » dit L'abés Liéteris (5),
« Car an se doit bien a la paiz tenir. »
Ja en fust faite et acordance et fins,
Ne fust Guillaumes de Blanchefort la cit,
Li fex traïtres, qui estoit o païz (6) ;
Onques n'ama onor, ne paiz ne quist (7) :
Cil le maudie qui en la croiz fu mis (8)!
Ce fu icil qui l'acorde desfist
Et la grant guerre desor lui entreprist,
Et tos premiers son loier en ot-il:
Car il en fu detranchiés et ocis,
Desoz Torfo, delez Monleheri.
La fu ocis quant il fu consuïs (9) ;
La le gaita li Loherens Garins,

(1) B. (2) qu'il (3) C. (4) E.
(5) Se vos ce fetes qui o brief est escrit.
(6) A. (7) E.
(8) Plus orgoillox ne but onques de vin,
Ne ne manja de char ne de poucin.
(9) A.

Il et Girbers, et Hernaus et Gerins,
Enz el conduit l'emperéor Pepin :
Ne li valut vaillant un angevin,
Qu'il n'en féissent l'ame do corz partir.
Il est montés sor un destrier de priz ;
Ainz ne fina jusqu'a Saint-Amant vint,
Dedanz la chambre le bon abé Liétri.
Iloc trova Fromont le postéif (1) ;
Il li a dit par molt tres grant aïr (2) :
« Sire vaxax, que faites-vos ici ?
Les vos consals porriens-nos oïr ? »
— « Oïl, Biau sire, » li abés respondi,
« Bien est raisons vos soit conté et dit (3) ;
Vos et li autre le devez bien oïr (4),
Car (5) as sajes homes se doit-an bien tenir :
Hom(s) sanz mesure certes valt molt petit (6).
En la forest Fromont le postéif
Fu li dus (7) Begues detranchiés et ocis.
Fromons manda au Loheren Garin,
Et moi méismes envoia-il a li ;
Si li manda par briés et par escrit,
Que pris a cax qui le duc (8) ont ocis ;

(1) Le gentil comte qui en un banc se sist.
(2) A. (3) E. (4) C. (5) A.
(6) Or entendez, Sire, » li abes respondi.
(7) G. (8) C.

Dedanz sa chartre en fait les cors jesir;
S'es li rendra par la soe merci (1),
Et porra faire do tot a son plaisir (2). »
— « Oëz dable ! » Guillaumes respondi,
« Ainz ne fu fait, ne nus dire l'oï (3),
Que por mort (h)ome rendist-an son ami.
Qui ce fairoit ja seroit-il honis;
Si le diroient li grant et li petit :
Vez-la Fromont, de Lenz le postèif,
Le viel mauvais (4) qui ses (h)omes rendi
Por la péor de ce qu'il ot oï;
Garin dota, si n'es osa tenir (5).
Mais, par saint Pere que Jhesus benéi,
Je fairai cax de la chartre foïr
Qui ont le duc detranchié et ociz;
A Blanchefort les enmenrai o mi (6),
La les tenrai contre lor anemis. »

(1) E et G.

Au loement des chevaliers de pris.

(2) E et G.

Ardoir o pandre li convient a sofrir,
O a toz jorz giter hors do pais.

(3) G. (4) E.

(5) Vis riches hom ! ce diroit-an de ti.

(6) B.

Et dit Fromons : « Certes ce poise mi. »
Ez-vos le plait en autre senz basti ;
Premiers ot droit Fromons li postéis,
Et de son droit est en son tort saillis.
En la chancon orroiz se vos en di
Comment Fromons se mena et ganchi.
Del convenant (1) lor a do tot failli :
S'en-mut la guerre, qui ja ne prenra fin (2),
Dont tantes dames furent puis (3) sanz mari (4).


UIMAIS commence la chancons a venir (5).
En piés se drece li abés Liéteris.
Fromont apele que delez lui choisi :
« Par foi, » dist-il, « donc m'avez-vos menti (6) ?
Vos m'envoiastes (7) a Mez, au duc Garin ;
De toe part portai le briéf escrit,
Et de ma boche le recontai et dis.
Je pris le jor, et si fu bien assis ;

(1) G.
(2) Apres les peres la repranent li fil.
(3) G.
(4) Et maint chastel en fu ars et broi,
Et maint prodome de cest siegle parti.
(5) G. (6) G. (7) G.

N'i viax aler, si com moi est a viz ;
Et jé (1) en sui durement escharnis.
A mentéor me tenra mais Garins (2),
Si en serai en totes cors plus vis (3) :
Delivrez-m'en, Sire, vostre merci ! »
— « Molt volantiers, » li cuens Fromons a dit,
« Je m'en-irai (4) por sa parole oïr ;
Et se la paiz poïens faire iqui,
Mialz en vauroit la terre et li païs. »
Respont li abes : « Or avez-vos bien dit. »
Fromons semont et mande ses amis ;
Jusqu'a Verdun ne prirent (5) onques fin.
Ensemble o ax l'evesques (6) Lancelins,
Si fu Guillaumes, l'orgoillox de Monclin,
Qui home estoient lige le duc Garin,
Et (7) devers lui se déussent tenir ;
Mais ils li ont molt bien lor foi menti.
Li Loherens au jor les atendi :
Porchaciés s'est (8), si ot de ses amis ;
Les vavassors manda de son païz,
Et les borjois, et les sergens (9) de priz :
Dedanz la vile en ot bien trente mil.

(1) E.

(2) Et a fax moine, de ce que je li dis.

(3) C. (4) D. (5) E. (6) E. (7) E. (8) D. (9) F.

Il s'apoia as murs d'araine biz,
Et vit les rotes des Bordelois venir.
Vint en la chambre a bele Biatriz ;
Ele cosoit un molt riche chamsil (1),
Et quant la voit si l'a a raison mis (2) :
« Ma bele-suer, li cuens Fromons vient ci ;
Ne parlez ja, laissiez-moi covenir (3). »
— « Sire, » fait-ele, « ne m'orroiz ja tentir (4),
Moi et ma suer remanronmes ici (5);
Faites de moi (6) tot a vostre plaisir. »
Il en-apele et Hernaut et Gerin,
Ses deus nevox et dant Girbert (7) son fil :
« Entendez-moi, Enfant, » ce dit Garins,
« Et vos trestuit qui estes mi ami :
Vez-ci (8) Fromont, de Lenz le postéif,
Et son parage, et son merveillox lin ;
Paiz vienent querre, Dex lor doint asevir (10)!
Gardez, Seignor, que ne soiens sorpris,
Ne de parole, ne de plait entrepris ;
Prodoms se doit en son ostel taisir (11).
De po de chose se puet-an bien honir (12),

(1) A. (2) A. (3) G. (4) C. (5) G. (6) E. (7) G. (8) E. (9) G. (10) A. (11) G.

(12) Et d'autre chose se puet l'en metre en pris ;

A vilonie le porroit-an tenir (1),
Sé il estoient gabé né escharni. »
— Et cil responent : « Ja mot n'i aura dit. »
Atant ez-vos Fromont qui descendi,
Et son linajes (2), et ses riches amis.
Quant (3) il entrerent, tote la sale empli;
Et Loheren i firent que gentil :
Totes les tables et le daiz ont saisis (4),
Et Bordelois se sont entr'ax (5) assis.
En piés se liéve (6) li Loherens Garins;
Il ot vestue une chape de griz,
Et li dras fu d'escarlate sanguin,
La forréure estoit de blans hermins (7) ;
En sa main tint un baston de vert pin (8),
Fiert sor la table, tote la fait tentir;
Ce senefie que l'an paiz li féist.
« Or m'entendez, » ce dit li dus Garins,
« Je voil que l'oient li grant et li petit (9).

(1) A vilenie puet an trop tost venir:
A grant orgoil le porroit an tenir.

(2) E. (3) C. (4) E. (5) E. (6) E.

(7) G. Dans notre ms.

Caint un baudre a granz bandes d'or fin.

(8) C.

(9) Li chevalier qui sont assamble ci.

Vez-ci Fromont, de Lenz le postéif,
Qui me manda par briéf et par escrit
Que cax a pris qui mon frere (1) ont ocis;
Les cors en fait en sa chartre jesir,
Rendra les moi trestos a mon plaisir.
Se je les pens, lui l'estovra (2) sofrir;
Puis me jurra vint foiées ou diz
Qué il no sot (3) né il no consenti,
Ne la ne fu o li dus fu ocis.
Or et argent me donra plus, ce dit,
Que ne porroient porter quatre (4) roncin (5);
Diz mile messes faira chanter por li,
A sains abés, a moines benéis,
Por coi de l'ame mon frere ait Dex merci.
Se ce me fait, bien le voil (6) recoillir;
Et se ce non, moi l'estovra (7) sofrir;
Ce poise moi se l' me convient haïr (8). »
En piés se drece Fromons li postéis (9) :
« Dus debonaire, entendez envers mi.
Vos me mandastes par l'abé Liéteri (10)
Paiz et acorde deci a quinze dis;

(1) C. (2) B. (3) E. (4) G.

(5) Cors et espiez don il est bien garniz,
Et cent mantiax, et cent pelicons gris.

(6) E. (7) E. (8) G. (9) C. (10) C.

N'auroie garde ne je ne mi ami (1). »
Respont li dus : « Verité avez dit.
De traïson ne fui onques repris (2),
Ne ne serai, tant com je soie vis. »
Et dit Fromons : « La vostre grant merci !
Mais au briéf faire n'ot nus de mes amis,
Né il ne veulent otroier ne sofrir,
Que je cax rende qui le duc ont ocis.
Or et argent en pren a ton plaisir
Plus que ne pevent porter quatre (3) roncin ;
Tes hom(s) serai et trestuit (4) mi ami. »
— « Ne place Deu, » ce dit li dus Garins,
« Que jé en aie né argent né or fin,
Ne mains en preigne que tes briés (5) m'en ofri.
Alez-en tost, voidiez-moi cest païz ;
Honte me faites quant (6) estes devant mi.
Mais, par l'apostre que quiérent pererin,
Et par la foi que doi le roi Pepin,
Se vos i truis a demain par matin,
Do corz de vos fairai si grant traïn (7),
Parlé en iert jusqu'au jor do juïz (8).
Alez-vos en, Fex traïtres mentis (9) ;
Vos valez piz que Judas ne Caïns.

(1) C. (2) C. (3) G. (4) C. (5) E. (6) C. (7) E. (8) G. (9) A.

Dorenavant de mon corz vos defi,
Gardez-vos bien de trestos mes amis (1).
Tex vos a eres de m'amor departi (2),
Que je fairai de male mort morir. »
Ot le Fromons, forment s'en esbaï.
Par la cité en liéve li hustins (3),
Et Loheren sont as armes sailli,
Fromont éussent malement envaï,
Quant li frans dus forment le desfendi;
Atant s'entornent, si est baissiés li cris.
Fromons apele le Loheren Garin :
« He! Riches dus, por l'amor (4) Deu merci!
Prenez un jor, s'il vos vient a plaisir,
Tant que veigniens en la cort a Pariz,
Devant le roi, véant l'empereris.
Se nos parajes le pooit consentir,
De ceste (5) guerre fust acordance et fins. »
— « Et je l'otroi certes, » ce dit Garins.
A ces paroles ez-les-vos departis.
Fromons s'en vait a Lenz, en son païz.
Or entendez (6) de Guillaume qu'il fist :
La chartre brise et les huis en rompi (7),

(1) A, E et G. (2) E. (3) A. (4) E. (5) E. (6) C. (7) G.

Cax en gita que Fromons i ot mis (1).
Li Loherens ne l' mist (2) pas en obli ;
Il envoia por le Borgoing Aubri,
Manda Girart et l'Alemant Orri,
Gautier d'Hainaut, Huon do Cambresil,
Qui de la guerre se sont bien enhati.
Il jurent Deu, qui onques ne menti,
Qu'il vencheront Begon lor bon ami (3).
A Mez en vindrent droit a un samedi ;
Il descendirent et puis se sont vesti.
El palaiz montent tuit cil que je vos di;
Encontre salt Girbers quant il les vit ;
Il les embrace, et biau semblant lor fist (4).
Apres mangier sont des tables parti ;
En une chambre en-est alés Garins,
Cax apela qué il tint por amis,
Entr'ax parolent privéement enqui (5).
« Entendez-moi, Seignor, » ce dit Garins (6) ;
« Savez por coi je vos ai mandés ci ;
Mors est dus Begues, Dex li face merci (7) !
C'estoit li miaudres de trestos vos amis (8) ;

(1) A Blancafort les mena li marchis.

(2) C. (3) F. (4) A.

L'eve demandent, au mangier sont assis.

(5) G. (6) C. (7) A. (8) E.

Les jenz Fromont le nos ont fait morir (1)
Por un sangler qu'en la forest ocist (2).
Por acorder an est venus a mi;
Li jors failli, un autre en avons pris,
Tant que soiens en la cort a Pariz (3),
Devant le roi, véant l'empereris;
Est créanté, et li jors est assis.
Por ce vos voil acointier et garnir (4),
Car je ne sai qué il puet avenir;
Li miens corajes le me raconte et dit (5),
Que li lignajes Fromont le postéif
Ne porra mie (6) endurer ne sofrir,
De nostre guerre soit acordance et fins.
Adober voil l'enfant Girbert mon fil;
Si m'aidera ma guerre a maintenir. »
— « C'est biens a faire, » dist li Borgoins Aubris;
« Envoiez-le l'emperéor Pepin,
Il faira bien adober le meschin (7);
Ses parens est et ses germains cosins. »
— « Ja ne fairai (8), Biax niés, » ce dit Garins
« Fromons est fex et trestuit si ami (9);
Girbers est jens, onques plus bel ne vi,
Si doteroie qué il ne fust ocis. »

(1) C. (2) A. (3) C. (4) C. (5) E. (6) C. (7) D. (8) G.
(9) G.

— « N'en parlez mie, » dist l'Alemans Orris,
« Vos remanroiz por la (1) vile garnir,
Et nos irons tuit apres mon cosin;
Ensemble o nos de chevaliers set-vint (2)
A beles armes et a destriers de priz.
Se trov(e)iens la jent Fromont enqui (3),
Il ne seroient si osé (4) ne hardi
Qué il osassent nostre jent envaïr (5). »
Et dit li dus : « Biax niés, bien avez dit. »
D'or et d'argent fait chargier trois (6) roncins.
De Mez se partent a un lundi matin,
Jusqu'a Chalons ne prennent onques fin;
La nuit hesbergent chiés lor oncle Henri,
Qui de buen cuer loiaument les servi (7).
Il lor pria et docement lor dist :
« Biax niés Girbers, revenez-en par ci;
Begues li dus ja m'aimoit-il or si (8). »
Et cil respont : « Sire, vostre merci!
Nos revenrons, puisqu'il vos plaist ainsi (9). »
Il s'entornerent droitement au matin (10),

(1) E. (2) G. (3) C. (4) E. (5) G.

S'es troveiens en bois o en chemin,
Se n'aviens vers ax les trives pris,
Ne commencast vers ax li poigneiz.

(6) G. (7) E. (8) G. (9) E. (10) F.

Parmi Pontiz acoillent lor chemin (1);
Ainz ne finerent si vinrent a Senliz (2).
A oroisons ala li fils Garin;
Et puis d'iloc (3) sont venu a Pariz,
O li ostel par la vile sont priz,
Tuit li meillor que l'an i pot choisir (4).
Et la novele en-vint (5) au roi Pepin,
Et la réine au jent corz seignori,
Qué iqui vient li Alemans Orris,
Gautiers d'Hainaut, Hues do Cambresil,
Girars do Liege et li Borgoins Aubris.
O ax amenent Girbert, le fil Garin,
Qui chevaliers vialt estre le matin;
En lor compeigne de chevaliers set-vint (6).
Dist la rêine: « Bien puissent-il venir!
De ma partie (7) aura dras de samit,
Les beles armes (8) et les destriers de priz;
Ce (9) ge donrai a Girbert mon cosin;
Bien gart li rois qu'il faira endroit li! »
— « Je fairai bien, Dame, » ce dit Pepins.
Descendu sont li comte et revesti (10).

(1) E.

A Monmor vinrent, la nuit s'en sont parti;
Il acoillirent trestot droit lor chemin.

(2) E. (3) G. (4) C. (5) E. (6) E. (7) G. (8) G. (9) C. (10) F.

Cheval demande li Borgoins Auberis;
An li amene apresté et garni.
Monte(nt) Girars et l'Alemans Orris;
A la cort menent Girbert, le fil Garin;
Il descendirent el grant palaiz marbrin.
  Devant le roi vint li dus Auberis,
Par la main tint Girbert, le fil Garin;
O (1) voit le roi, si l'a a raison mis:
« Drois empereres, Dex vos puist benéir!
A vos m'envoie li Loherens Garins,
Et si vos mande com a son bon ami (2):
Donez les armes a Girbert le jentil (3),
Si haltement que li dus vos mercit;
Par grant chierté le vos envoie ci:
Car (4) bien trovast, chevalier en féist. »
Et dist li rois: « A bien puist-il venir (5)!
Je l' doi bien faire, car il est mes cosins. »
Il le baisa, entre ses bras le prist.
L'enfes Girbers (6) vint a l'empereriz:
« Dame, » dist-il, « Dex vos puist benéir!
Saluz vos mande li miens peres Garins. »
Et dit la dame: « Bien aiez-vos, Amis!
Et vostre mere, que fait-ele Aelis? »
— « Tote est haitiée, la dame Deu merci!

(1) G. (2) C. (3) E. (4) C. (5) E. (6) C.

Avoc lui est ma tante (1) Biatris;
Molt a grant duel, ne se puet esbaudir. »
— « Ele a grant droit, » ce dit l'empereris (2).
Li rois commande (3) le Borgoing Auberi :
« Faites beignier Girbert, le fil Garin (4);
Puis (5) li donrons et le vair et le griz ».
Li bain sont chalt; Girbers a l'ostel vint,
En la cuve entre, mais il i fu petit.
Es autres cuves damoisel quatre-vint (6),
Et l'empereres de tos chevaliers fist,
Por l'amor grant qué il ot a Garin (7);
Et la réine, fille le roi Thierri,
Lor envoia et le vair et le griz.
A chascun done si come a lui avint (8);
Girbert envoie un molt riche samit,
De panpelune et d'or estoit repris (9);
Quatre mars d'or costa li sebelins.
Li empereres, qui France a a tenir,
Lor envoia les bons chevax de priz,

(1) C.

(2) Li rois apele Girbert, le fil Garin,
Et la reine tint Hernaut et Gerin;
Ele lor bese les boches et les vis.

(3) E. (4) E. (5) F. (6) E. (7) F. (8) E. (9) G.
Liche (Riche ?) d'orfrois, la pane fu d'ermin.

Et les somiers, palefrois et roncins.
Li donzel montent, si ont les chevax (1) pris.
Grans fu la rote qui el palaiz en-vint.
Il descendirent des destriers arrabis;
Quatre-vint furent sanz Girbert le jentil (2).
Li rois se drece, entre ses bras le prist,
Si li baisa et la boche et le viz (3).
L'eve demandent, au mangier sont assis;
Quant ont mangié, et béu a l(o)isir (4),
En (5) la chapele l'emperéor Pepin
Oent les vespres avoc l'empereriz.
A Nostre-Dame li enfes Girbers vint;
Li chevalier novel voillent iqui:
Bien fu Girbers gardés de ses amis (6),
Qu'an ne poïst a son corz avenir.

(1) C.

(2) Il descendirent, entre lor braz l'ont pris,
L'enfant Girbert, le fil au duc Garin,

(3) E.

Caint li l'espee et chevalier en fist,
Et por (s)'amor trestoz les quatre-vint.

(4) Ostent les table, si sont en piez sailli.

(5) E. (6) E.

Bien le garda le soir danz Auberis,

La nuis s'en va, l'enjornée revint (1);
Girbers ot messe et do mostier issi,
Plus tost que pot a son ostel en-vint.
Grans fu la presse quant l'enfes descendi.
Li dus Aubris parmi la main le prist (2),
Dusqu'a la sale enmena son cosin.
Encontre va la franche empereris;
« Sire, » fait-ele, « bien puissiez-vos venir ! »
L'eve demandent escuier et meschin (3).
Li rois de France Girbert par la main prist (4),
Dejoste lui a la table l'assi (5) ;
A ce mangier furent molt (6) bien garni (7).
Devant le roi servi l'enfes Gerins,
Hernaus tailla devant l'empereriz.
Quant ont mangié, as chevax se sont miz (8),
Por béorder sont issu de Pariz.
Et la réine au jent corz seignori
S'en est issue o damoiselles diz (9).
Girbers se sist sor un destrier de priz,
L'escu au col qui fu fais a Pariz;
El mileu ot un lioncel petit (10).

(1) E. (2) C. (3) F. (4) E. (5) A. (6) F. (7) B. (8) E. (9) E. (10) G.

Tel escu ot li Loherens Garins,
Il fu le pere, or le porte li filz.

Forment l'esgarde la franche empereris,
Car il fu biax, cortois et bien apris,
Et a la dame molt tres durement sist.
Quant Girbers point et vers Francois ganchist,
L'escu au col et la lance el poing tint (1),
Bien est a viz qué il ainsi naquist (2).
Béordé ont sanz noise et sanz estri (3):
Li chaus engraigne, et li Borgoins Aubris
A voiz escrie : « Alons-nos en, Amis (4) ! »
As ostex viénent, si demandent le vin.
La véissiez maint damoisel venir,
Qui henas portent et d'argent et d'or fin.
Girbers semont l'emperéor Pepin
Et la réine au jent corz seignori,
Et tos les autres, qu'il (5) manjucent o li.
Et dit li rois : « Volantiers, Biax amis. »
A ce mangier furent molt (6) bien servi.
Li rois s'en va en ses chambres dormir ;
Girbers convoie la franche empereriz,
En sa compeigne chevaliers quatre-vint ;
N'i a celui sor cheval ne séist (7) ;
Qui tuit se painent de garder le meschin.

(1) C. (2) C. (3) E.

Onques n'i ot noise, tançon, n'estri.

(4) E. (5) C. (6) F. (7) E.

Girbers parole au riche roi Pepin :
« Sire, » fait-il, « j'en irai le matin. »
Et dit li rois : « Adeu, Sire cosin. »
Vint en la chambre o la réine gist (1) ;
Ele se drece, entre ses bras le prist,
Puis (2) li baisa et la boche et lo viz :
« Sire Girbers, mes cuers et mes amis,
Por Deu vos pri, pensez de vos cosins,
D'Hernaut le preu et de l'enfant Gerin (3) ;
Liés fust lor peres, sé il ores vesquist ! »
Et dit Girbers : « J'en irai le matin. »
Dit la réine : « Jhesus, qui ne menti,
Soit de vos garde, et li Sains-Esperis !
Je vos donrai un bon destrier de priz,
Et trois cens mars que d'argent que d'or fin (4) ;
Et cest anel vos donrai-gé aussi (5) ;
Quant le verroiz memberra-vos de mi.
Saluez moi vostre pere Garin. »
— « Volantiers, Dame, » li enfes respondi.
Atant le baise ; de la chambre parti.
La dame apele et Hernaut et Gerin (6) :
« Enfant, » dit-ele (7), « or pensez do servir. »

(1) C. (2) F.

(3) Begon resamblent des boches et des vis.

(4) B. (5) E. (6) C. (7) C.

— « Si ferons-nos, Dame, » ce dit Gerins.
Plorant remest la franche empereris.
  Hernaus s'entorne, entre lui et Gerin
A l'ostel vint Girbers, li fils Garin.
La nuit sejornent et s'en vont au matin (1).
Girbers enmene de chevaliers set-vint;
N'i a celui qui n'ait halberc vesti (2)
Por lui garder, car molt ot (d')anemis.
Par lor jornées, si com la chancons dit,
Jusqu'a Chalons ne prenent onques fin.
Il se hesbergent chiés l'evesque Henri;
Il fu lor oncles, et volantiers les vit.


UIMAIS dirons de Bernart do Naísil,
Et de Verdun l'evesque Lancelin,
Qui le convine de Girbert ont oï;
Qu'alés en-est a la cort a Pariz.
Il ont mandé et parens et amis,
Tant en assemblent qu'il furent quatre mil;
Tos les larris et les vax font tentir (3).
De totes pars font gaiter les chemins,

(1) Il s'entornerent et issent de Paris.
(2) E. (3) C.

Girbert menacent de la teste a tolir (1).
Se par la passe, mors est et desconfis (2).
Uns messagiers a Chaalons en-vint (3);
Voit le l'evesques, si l'a a raison mis (4);
Il li demande : « Qui es-tu, Biax amis ? »
— « Messagiers sui, si fui nés a Pariz.
Asemblé a l'evesques Lancelins (5)
Bien quatre mil de chevaliers de priz (6);
Trestuit menacent Girbert, lo fil Garin ;
Se par la passe, retenus est et pris. »
L'evesques l'ot, a po n'enrage vis.
En son doz vest un pelicon de griz ;
Vint en la sale (7) o li barnajes gist,
Trove Girbert et l'Alemant Orri
Et toz les autres et le Borgoing Aubri :
« Seignor baron, » dit-il, « entendez ci :
Jé ai noveles escoté et oï (8);
Assemblé a l'evesques Lancelins,
Mien escient, de chevaliers diz mil ;

(1) E.
(2) Mes qui Dex vialt salver et garantir,
Ja par nul home ne sera entrepris.
(3) La ou gisoit li evesques Henris;
(4) Entre en sa chambre et vint devant son lit;
(5) Ensamble o lui dans Bernars de Naisil.
(6) C. (7) E. (8) A.

Ensemble o lui danz Bernars do Naisil;
Girbert menacent de la teste a tolir (1). »
— « Maldahé ait, » dit l'Alemans Orris,
« Qui ja por ax guerpira son chemin ! »
Et dit Girbers : « Vos n'avez pas bien dit;
En trives est li miens peres Garins,
Fianca-les devant le roi Pepin;
Je ne doi mie (2) porchacier ne fornir
Par cci mon pere face sa (l. la) foi mentir;
Nostre parages en esteroit honis
Se dedanz trives faiseiens poignéiz (3). »
Et dit Aubris (4) : « Girbers a molt bien dit. »
Il lacent hialmes, les halbers ont vestis (5),
Hastivement font les destrie(r)s covrir.
De Chaalons movent a l'esclarir,
Jusqu'a Possese ne pristrent onques fin;
A Bar-le-Duc vinrent ainz le midi:
Iloc hesbergent et (6) ont lor ostez pris.
La nuit i jurent, puis (7) movent au matin;
Par devers destre guerpirent le Naisil,
Passerent (8) Muése tot droit a Commarci.

(1) C. (2) E.

(3) Car a mal fere puet an molt tost venir.

(4) E. (5) G. (6) G. (7) F. (8) E.

Vers Saint-Michiel adrecent lor chemin (1),
Deci a Gorze ne pristrent onques fin.
Iloc troverent le Loheren Garin.
Encontre vont li grant et li petit (2).
La véissiez tant damoisel venir,
Et ces puceles treschier et esbaudir,
Et chalemiax et vilëes tentir (3).
A molt grant joie fu Girbers recoillis;
Baissier le va la bele Biatris,
Et dist la dame : « Bien veigniez, Sire fils ! »
Qui donc véist la bien faite Aéliz (4),
Entre ses bras l'enfant Girbert tenir (5) !
« Biax niès, » fait-ele, « se Messires fust vis,
Grant joie éust en icestui païz. »
— « Laissiez ester, Dame, » Girbers a dit (6),
« Diax est néans d'(h)omme qui est ocis (7). »
Les napes metent par dedanz un jardin,
Quatre-vint (8) tables i poïst-l'an choisir.
Molt richement furent cel (9) jor servi :
« Biax fils, » ce dit li Loherens Garins (10)

(1) De sor Mecon passerent a Teri.

(2) Les rues podrent d'erbes et les chemins.

(3) C (4) E. et C.

(5) Deci a Mez ne pristrent onques fin.

(6) A. (7) A. (8) A. (9) G. (10) F.

« Que fist vers vos l'empereres Pepins (1) ? »
— « Molt bien, Biau sire, la soe grant merci,
Et grant enor me fist l'empereris,
Qui me dona et le vair et le griz,
Et trois cens mars entre argent et or fin,
Et un destrier, onques si bel ne vi. »
Et dist li dus : « La soe grant merci !
Dex me doint vie que li puisse merir ! »
— « A nom Deu, Oncles, » dist li dus Auberis,
« Li cuens Bernars, li sires do Naisil,
Et de Verdun l'evesques Lancelins,
Por nos ocirre gaiterent les chemins.
Par autre voie nos en estut venir (2),
Par le consoil Girbert qui est ici,
Qui ne voloit qu'eussiez vo foi menti (3). »
— « Il fist molt bien certes, » ce dit Garins ;
« Mar le gaiterent, foi que je doi Pepin. »
— « Alons sor ax, » dit l'Alemans Orris ;
« Tot maintenant en soit venjance pris (4). »
« Non fairons, Niés, » ce dit li dus Garins,
« Jusques au terme n'a que huit jors de ci (5),
Que je serai a la cort a Pariz,
Por la response escoter et oïr :
Vos remanroiz et sejorneroiz ci. »

(1) C. (2) G (3) G. (4) F. (5) A.

Et cil respont : « Tot a vostre plaisir ;
Or en-alez, Dex vos puist sostenir (1) ! »
Partot manda li Loherens Garins,
Ses jens assemble et si les fait venir :
Tant en assemble qu'il en ot quatre mil.
Li cuens Fromons resemont autresi.
Va-s'en Garins parler au roi Pepin ;
Granz sont les oz qué il mene aprez li.
Ainz ne finerent si vinrent a Pariz ;
Aval la vile furent li ostel priz.
Li dus Garins sus (2) o palaiz en-vint.
Encontre liéve (3) li rois quant il le vit (4),
Dejoste lui o faudesteu l'asist.
Fromons chevauche, li cuens poëstéis ;
Ainz ne fina si vint a Saint-Deniz,
Entre Montmartre et la cit de Pariz.
Avant ala Guillaumes, li Marchis.
Il en apele l'evesque Lancelin,
Lui et Forcon et le preu Jocelin
Et Galerant et son frere Gaudin,
Robert de Boves, Anjorrant de Coci (5),
Dreues d'Amiens, Perron qui Artois tint :

(1) E. (2) G. (3) E.

(4) Et voit Garin, par la main le saisist ;

(5) Et de Vandueil Clarambaut et Tierri,

« Conseilliez-moi, Franc chevalier gentil,
Nos venrons ja a la cort a Pariz,
Devant le roi, si iert (1) l'empereris.
Nos ne porrons endurer ne sofrir
Le grant orgoil au Loheren Garin,
Portez chascuns le branc d'acier forbi,
Que s'il i liéve ne noise, né estri,
Sempres l'achat Girbers, li fils Garin,
Il et Hernaus et ses freres Gerins;
Sé il estoient détranchié et ociz,
Le remanant priseriens molt (2) petit. »
Et cil responent : « Or avez-vos bien dit. »
Uns chevaliers qui la parole oï,
Cosins estoit le Borgoing Auberi;
Molt fu dolans quant ceste chose oï (3);
Son escuier apelé, si li dit :
« Trai de la presse mon destrier arrabi (4). »
Cil l'en a trait, li bers i est saillis,
Et fait semblant qu'essaier (5) le vossist :
D'ax se depart, d'un tertre se covri;
Ainz ne fina tant qu'il vint a Pariz.
Au grant palaiz li valles descendi;

(1) E. (2) E.
(3) Que chascun est dolanz de son ami.
(4) E. (5) E.

Son destrier laisse, assez fu qui le prist;
El palaiz monte les degres ma(r)berins,
A une part trait lo duc Auberi,
Privéement en l'oroille li dit,
Si coiement que nus ne l'entendit (1) :
« Sire, » fait-il, « li cuens Fromons vient ci,
Molt enforciés de parens et d'amis,
Qui tuit menacent le Loheren Garin,
Girbert, Hernaut et son frere Gerin;
Par devant (2) vos les verroiz ja morir,
Ne les porroiz tanser ne garantir. »
Li dus l'entent, s'est venus a Garin :
« Sire, » fait-il, « li cuens Fromons vient ci,
Et si parent et tuit si riche ami
Forment menacent l'enfant Girbert, ton fil,
Lui et Hernaut et son frere Gerin. »
« Et, » dit li dus, « ne l' fairont mie issi;
Mort ont mon frere, merci viénent querir (3). »
Auberis l'ot, si se depart d'iqui;
Isnelement a son ostel s'en-vint,
La ou estoient si chevalier gentil.
« Armez-vos tost, » dist li dus Auberis;
« En ce palaiz venez tuit (4) avoc mi,
Et s'aportez les brans d'acier forbis;

(1) E. (2) E. (3) E. (4) G.

Sé il i liéve, ne noise né estri,
Si aideroiz (1) Girbert, le fil Garin,
Lui et Hernaut et son frere Gerin;
O se ce non, si remanez ici. »
Et cil responent : « Por néant l'avez dit;
Ne vos faudrons por les membres tolir. »
Dit li Borgoins : « La vostre grant merci !
Au grant besoin connoist-an son ami. »
El palaiz monte tos les degres marbrins,
Et Borgoignon i firent que gentil,
Totes les tables et les bans ont saisis.
Atant ez-vos Fromont lo comte, o vint;
Grant bruit i ot quant li cuens descendi,
El palaiz monte o li barnajes sist.
Devant en-vint (2) Fromons li postéis,
Le roi salue, com ja porroiz oïr :
« Cil Dex de gloire qui en la croiz fu mis,
Si salt et gart l'emperéor Pepin,
Et sa mesniée, les (3) chevaliers jentis;
Et a tel ore nos doint hui ci venir (4),
De nostre guerre soit acordance et fins ! »
Et dit li rois : « Fromont, bien avez dit (5);
Alez-vos-en a ees tables séir. »
Et dit Fromons : « Sire, a (6) vostre plaisir. »

(1) G. (2) E. (3) E. (4) C. (5) C. (6) E.

En piés se drece li Loherens Garins;
Ester s'en-va devant le roi Pepin:
« Drois empereres, » dit-il, « entendez ci (1)!
Vez-ci Fromont de Lenz, le postéif,
Soe merci, et bonz grez en ait-il!
De mon chier frere Begon qu'il fist ovrir
Et des (2) entrailles qué il fist enfoïr,
Sel m'envoia par l'abé Liétgri;
Savoir me fist par briéf et par escrit,
Que pris a cax qui mon frere (3) ont ociz;
Dedanz sa chart(r)e en fait les cors jesir (4).
S'es me rendra trestos a mon plaisir,
Por faire tant com sera mon devis (5),
Ardoir o pendre, o detraire a roncins,
O a tozjorz giter hors do païz;
Que que j'en face lui convient d'en sofrir (6).
Puis me jurra vint foiées o diz (7),
Qué il no sot né il ne l' consenti (8),
Ne la ne fu o li dus fu ocis.
Par droit faisant (9), vialt mes homs devenir,
Et ses parages et si meillor ami;
Or et argent me donra tant, (10) ce dit,
Plus ne porroient porter quatre roncins (11);

(1) G. (2) E. (3) C. (4) C. (5) F. (6) C. (7) E. (8) E. (9) C. (10) E. (11) E.

Diz mile messes faira chanter enfin
A sains abés, a moines benéis,
Por que de l'ame mon frere ait Dex merci.
S'il ce me fait, pres sui do recoillir,
O se ce non, moi l'estovra (1) sofrir;
Ce poise moi, se l' me (2) convient haïr. »
Ce dit li rois : « Assez en avez dit;
Mais la parole Fromont voil prime oïr,
Comment ala et comment se ganchi (3). »
Et dit Fromons : « Li dus a tot voir dit,
De nule rien ne vos a-il menti (4);
Mais o briéf faire n'ot nul de mes amis,
Né il ne veulent otroier (5) ne sofrir,
Que je cax rende qui le comte (6) ont ociz :
Or et argent en preigne a (7) son plaisir (8). »
Et dit Garins : « Par Deu qui ne menti,
Moins n'en aurai que vostre briés m'ofri (9).
Drois empereres, por amor Deu, merci;
Je sui vostre homs, de vostre fié saisis,
Or si me faites trestot mon droit tenir (10)
En tel manière que ne soie honis (11). »
— « Molt volantiers, certes, » ce dit Pepins. »

(1) E. (2) E. (3) E. (4) E. (5) E. (6) E. (7) C.
(8) Plus que ne pevent porter quinze roncins.
(9) E. (10) C. (11) E.
Ne que de moi ne perdez le servir.

Il en-apele Berengier et Sanguin,
De Nivernois le bon comte Amauri :
« Faites-moi tost cest jugement oïr. »
Mal soit de cel qui mot li respondist (1) !
D'ambedeus pars les redoterent si,
Que n'i oserent ne parler ne tentir (2).
Li rois le voit, a po n'enraje vis ;
Il joint les piés, sor la table sailli :
« Je jugerai, » ce dit li rois Pepins,
« Par tel convent com vos (3) porroiz oïr ;
Que s'il i a escuier ne meschin,
Ne chevalier tant soit de riche lin (4),
Sé a mon dit met nesun contredit,
J'en combatrai orendroit, sanz respit,
Trestos armés sor un cheval de priz. »
Chascuns se taist que mot ni ot tenti (5) :
« Or entendez, » fait-il, « trestuit a mi,
Puisque Fromons ses convent li géist
Et, véant nos, l'a connéu ici,
Il n'i a plus, foi que doi saint Denis,
Mais rendre cax (6) qui le comte (7) ont ociz,
Et nos devons prier au duc merci,
Qu'en face tant que soient bon ami. »
Guillaumes l'ot, de maltalent rogist ;

(1) C. (2) E. (3) E. (4) C. (5) G. (6) C. (7) E.

En halt parole si que tuit l'ont oï :
« Reposez-vos, Empereres gentis,
Ne fu mais fait, ne dire ne l'oï,
Que por mort (h)ome rendist-an son ami.
Qui (1) ce feroit (2) ja seroit-il honis ;
Si le diroient li grant et li petit :
Vez-la celui (3) qui son ami (4) rendi
Por la menace au Loheren Garin ;
Fils a putain ! ce diroit-an de li.
Mais, par celui qui de l'eve fist vin,
Je (5) ferai cax de la chartre foïr,
Qui ont le comte (6) detranchié et ociz.
Ses homs deviégne Fromons li postéis,
Et je méismes qui la parole di,
Car (7) a cax rendre ne puet-il avenir. »
— « Ce poise moi, » ce dit li dus Garins,
« Quant, devant moi, tenez cax a amis,
Qui ont mon frere detranchié et ociz ;
Jhesus de gloire m'en laist avoir justiz (8) !
Et, s'il lui (9) plaist, encor si sera-il. »
En piés se drece Guillaumes, li Marchis ;
De La Valdone li chadaines Landris,
De Toartois li viscuens Emeris,

(1) C. (2) E. (3) E. (4) C. (5) G. (6) E. (7) A. (8) F. (9) G.

Des fuerres traient les brans d'acier forbis (1);
« Sainte Marie! » ce dit li dus Garins (2),
« Qué or ne sui armés et fervestis?
Ancui (3) aüsse mestier a mes amis. »
Vers lui se trait li Borgoins Auberis :
« Dus debonaires, je l' vos avoie dit;
Ne creiez pas (4) ne lor fais ne lor dis;
De traïson sont il adez (5) garni. »
Borgoigne! escrie la jent de son païz,
Adonc i saillent chevalier trente-siz (6);
Des fuerres traient les brans d'acier forbis.
Deus en avoit li Borgoins Auberis,
L'un en dona au Loheren Garin,
Et l'autre done a Girbert, le meschin (7).
Uns chevaliers la soe li tendi,
Et li Borgoins molt volantiers la prist.
Donc trait l'espée Girbers, li fils Garin,
Et vait ferir Bochart, le fil Basin;
La teste en fait voler devant Pepin.
Garins fiert l'autre (8) qui fu nés de Hedin;
Parmi le cope comme un pan de chainsil (9).

(1) Toz li pales reluist et esclarcist.

(2) Reine dame, mere Deu genetriz,

(3) E. (4) E. (5) E. (6) G. (7) G. (8) C. (9) G.

Qui donc véist et Hernaut et Gerin
Apres lor oncle en la presse venir (1) !
Avec ax portent les riches pex chesnins (2) ;
De ruistes cos commencent a ferir.
Enz (3) au palaiz commence li huitins.
Parmi la presse vint li Borgoins Aubris,
Girars do Liége et l'Alemans Orris,
Gautiers d'Hainaut, Hues do Cambresil.
Qui lors véist la presse departir !
Ileuc abatent Anjorran de Coci ;
Ne fust li dus ja l'éussent ociz.
« Sainte Marie ! » ce dit li rois Pepins,
Ou sont mi home, qui me laissent honir ?
Ai-ge céanz ne parent né ami (4),
Qui cest orgoil m'aidassent a matir ? »
Quant Francois voient li rois s'en entremist ;
Corent as armes ; les adous ont saisis (5) ;
Des (6) Bordelois abatent (7) trente-siz.
Ez-vos Fromont parmi la presse, o vint (8) ;
Tos esmaiés, péor ot de morir.
Li empereres par les goles le prist,
Qu'il ot vestues do pelicon hermin ;
A lui les sache, que totes les fendi.
« Fils a putain, » ce dit li rois Pepins,

(1) A. (2) F. (3) E. (4) E. (5) C. (6) C. (7) F. (8) E.

«Com fustes tex si fiers ne si hardis,
Qué a ma cort osastes s'avenir (1)
Espée traite, ne nul home ferir (2)?
Mais, par la foi que je doi saint Deniz,
Tant vos metrai en ma chartre jesir,
Que tos li cors de vos sera porris.»
— « Quant (3) vos plaira, Sire,» Fromons a dit;
« Ainz ne le saus (4), ne ne le consenti;
Droit en fairai tot a vostre plaisir (5).»
— « Par saint sepu(l)cre,» ce dit li rois Pepins,
« Griés vos sera ma droiture a sofrir (6).»
Li rois en jure le baron (7) saint Martin :
«Ni a baron, si os ne si hardi (8),
Se mais le voi asproier ne ferir (9),
Ne l' preigne anuit et pende le matin.»
Parmi la sale fait les brans recoillir (10);
Puis fait les huis verroillier et tenir,
Que nus n'i entre ne ne s'en puist (11) issir,
Que ne l' saûssent aval parmi Pariz.
Li jieus n'est pas (12) legiers a departir,
Car des deus pars (13) furent plus de sept mil.

(1) E. (2) E. (3) E. (4) E. (5) G. (6) F. (7) A. (8) E. (9) E.

(10) Et devant lui sur le mabre gesir.

(11) G. (12) A. (13) C.

« Que feroiz-vos de moi ? » Fromons a dit.
— « Si faites paiz au Loheren Garin,
O prenez trives par coi termes soit mis (1). »
Et dit Fromons : « Sé il estoit sor mi,
Trives prenroie jusqu'au jor do joïz. »
Francois s'en gabent, et assez en ont ri (2
Dit la réine : « Il n'ira mie ainsi ;
Je doin les trives, de par lo duc Garin,
Jusqu'a set ans passés et acomplis. »
— « Grant merci, Dame ! » li cuens Fromons a dit ;
Mais ne set pas por coi (3) ele lo fist.
Endementiers que li termes fu pris,
Si fu fermés li chastiax de Belin,
Et La Valdone, et Montesclavorins,
Et Gironvile qui sor la roche sist (4) ;
Dont fu dolans Fromons li postéis :
Car cil chastiax li est enmi le piz ;
Quant il l'esgarde a po n'enraje vis.
La dame tint et Hernaut et Gerin (5) ;
Escuier furent le riche roi Pepin,
Tant qué il porent lor garnemens vestir.
D'ambedeus pars ont les trives plevi,
Fors que dans Hues et Gautiers l'orfelins ;
Cil ne les vorent ne doner ne tenir,

(1) E. (2) E. (3) C. (4) E. (5) E.

Ainz jurent Deu qui en la croiz fu mis,
S'il ne lor rendent (1) Begon et sain et vif,
Si com au jor qué es bois fu ocis,
Que ja nul jor (2) ne seront lor ami.
Ce dit li rois : « J'ai mervoilles oï!
C'est une chose qui ne puet avenir. »
Et (3) dit Gautiers : « Si m'en convient sofrir;
Tres bien se (4) gart Fromons li postéis!
Se je l' puis faire, il l'en convient morir. »
Fromons l'entent, si est en piés saillis:
« Drois empereres, » dit il, « enten a mi (5),
Quant je n'ai garde de l'Alemant Orri,
Ne do Borgoin, del Loheren Garin,
Ne de Girbert, d'Hernaut, ne de Gerin,
Le remanant en-pris-je molt petit.
Jé et Gautiers somes molt pres voisin,
La soe guerre puis-je molt bien forni(r). »
Desfië sont devant le roi Pepin.
  Molt richement ist Gautiers de Pariz,
En sa compeigne de chevaliers set-vint (6).
Desque li dus chevaliers ot conquis,
Enz en la terre Fromont le postéif
S'en-est entrés por ardoir le païz (7).
Grans fu li diax et dolereus li cris;

(1) E. (2) E. (3) C. (4) C. (5) E. (6) E. (7) G.

La povre jent s'en prenent a foïr,
En autres terres por lor cors garantir (1).
Duel ot Fromons quant vit sa jent foïr (2),
Sa terre ardoir et ses chastiax laidir.

Huimais devons a Rigaut revenir.
En Bordeloiz a fait sa jent tenir,
Et si guerroie ses mortex anemis,
Tant durement que n'osent (3) fors issir.
Devant Bordiax fu grans li poignéis;
A cax dedanz font sovent noviax cris;
Mais de la terre le convient a issir.
Hervis, ses peres, ne l'i vost plus (4) sofrir,
Qu'il (5) a les trives fiancié et plevi.
Rigaut manda, si l'a a raison mis:
— « Donez les trives, » dist li peres, « Biax fils;
Ainsi l'ont fait tuit li vostre cosin (6),
Fors que dans Hues et Gautiers l'orfelins;
Icil guerroient Fromont le postéif:
Pas ne s'en mesle li Loherens Garins,
Aincois nos mande (7) que nos fermons Belin,

(1) Car en celui ne pevent il garir.
(2) E. (3) E. (4) C. (5) E. (6) G. (7) E.

Et La Valdone et Montesclavorin (1).
Je vos desfens, dist li peres, Biax fils,
Que ne forfaites nos mortex anemis
Jusqu'a ce jor que la réine (2) a pris. »
Et dit Rigaus : « Por néant l'avez dit,
Tant com je vive n'auront trives de mi. »
Et dit li peres : « Donc voidiez mon païz. »
— « Non fairai, certes, » li enfes Rigaus dit.
Ja se meslassent li peres et li fils,
Quant Audegons, la bone dame, i vint;
A voiz escrie : « Qu'est-ce, Rigaus, Biax fils,
Viax-tu ton pere (3) correcier ne laidir?
Alez-vos en, dit la mere, Biax fils,
Droit a Huon, a Gautier l'orfelin;
Vos savez bien qu'il sont vostre cosin,
Si lor aidiez la guerre a maintenir.
Menez o vos de chevaliers set-vint;
Faites trosser palefrois et roncins,
Dont j'ai assez, la dame Deu merci.
Alez-vos en par Hernaut vostre ami,
Il est mes freres, si (4) ne vos puet faillir. »
Et cil respont : « Tot a (5) vostre plaisir. »
Il font trosser palefrois et roncins,

(1) A Gironvile m'en ire le matin.
(2) E. (3) E. (4) E. (5) E.

D'or et d'argent dont furent bien garni (1).
Va-s'en Rigaus, li preus et li gentis,
En sa compeigne de chevaliers set-vint;
Par ses jornées droit a Orliens s'en-vint (2).
Iloc hesberge chiés bele Heloïs;
Ce fu s' aiole, si ne li pot faillir.
La nuit i jut et son ostel i prist.
Il a mandé por le duc Hernéis;
Li mes le trove tot droit a Baugenci;
Ensemble o lui fu Jeufrois l'Angevins (3);
Il lor a dit : « Rigaus, li fils Hervi,
Est a Orliens o atent ses amis. »
Herneïs l'ot, si s'est el cheval mis (4).
Jusqu'a Orliens ne prist-il onques fin,
Vit son neveu, molt grant joie li fist :
«Li miens chiers niés, bien puissiez-vos venir (5) !»
Et cil respont : « La vostre grant merci !
Je vois (6) en Flandres a Gautier l'orfelin,
Contre Fromont, le traïtor failli;
Or verrai-gé qui sera mes amis. »
Dit Herneïs : «Je vos ai bien oï;
Jé et Jeufrois, et Garniers de Pariz,

(1) E. (2) F. (3) E.
Bues do Mans et Garniers de Paris.
(4) C. (5) E. (6) E.

Vos chargerons chevaliers quatre-vint (1);
Ja n'i metroiz vaillant un angevin. »
Et dit Rigaus (2) : « La vostre grant merci. »
Les chevaliers fait Herneïs venir,
Rigaut les livre por faire son plaisir (3).
Va-s'en Rigaus sitost com le jor vit (4);
Par ses jornées droit a Estampes vint,
Et d'enqui droit s'en ala a Pariz:
Cele nuit jut chiés son oste Henri.
En la cité estoit li rois Pepins,
Et la réine au jent corz seignori.
Ainz que Rigaus ses esperons tossist,
Ala véoir la réine et Pepin (5).
Encontre corent li grant et li petit,
Et la réine entre ses bras le prist (6):
« Molt a grant piéce, Sire, que ne vos vi (7),
Des icele ore que Begues fu ocis. »
Et dit Rigaus : « Verité avez dit.
Je m'en-vois, Dame, tot droit en Cambresil,
Aidier Huon qui en poine s'est mis. »
Et dit la dame : « Bien faites, Biax cosins;
Chargerai vos chevaliers quatre-vint,

(1) E. (2) C. (3) C. (4) E.

(5) Jusqu'a la sale ne prist il onques fin

(6) E. (7) E.

Or et argent por lor cors garantir,
Que ne l' saura l'empereres Pepins. »
Et dit Rigaus : « La vostre grant merci. »
De la réine a Rigaus congié pris.
Dist la réine : « Non fairoiz, Biax amis,
Ainz mangeroiz avoc le roi Pepin. »
Et dit Rigaus : « Por néant l'avez dit ;
Ne guerpiroie mes chevaliers gentis
Por nule rien qui poïst avenir. »
Et dit la dame : « Vos fairoiz vo plaisir. »
Ele en-apele Berart et Hardoïn,
Ses chamberlains de sa terre norris :
« Faites trosser palefrois et roncins
D'or et d'argent et de vair et de griz ;
Faites Rigaut trestot a son plaisir. »
Et il responent : « Volantiers, non enviz. »
Il s'en-tornerent quant la dame l'ot dit,
Ensemble o ax chevaliers quatre-vint.
Va-s'en Rigaus si tost (1) com le jor vit :
Bele est la rote quant il ist de Pariz.
Li rois le voit, si s'en est garde pris ;
La dame apele qui dejoste li sist (2) :
« Dame, » fait-il, « o s'en-va Rigaudins ?
Ou a-il tant de chevaliers porquis ?

(1) E. (2) A.

Bien sont trois cent, si com moi est a viz. »
— « Sire, » fait-ele, « aidier va ses amis,
Gautier d'Hainaut, Huon do Cambresil (1). »
Icele nuit jut Rigaus a Senliz;
Bel ostel tint, assez i despendi,
Jusqu'au demain qué il vit esclarci(r).
Li bers chevalche qui volantiers le fist;
Parmi Coudun (2), en Vermandois se mist (3);
Or sont entré desus lor anemis.
A pié descendent des destriers arrabis,
Lacent les hialmes, les halbers ont vestis (4);
Tot en conroi ce sont chevaliers mis (5);
Ne gardent l'ore qu'il soient assailli.
Tant chevalcha que jusqu'a Cambrai vint;
Aval la vile furent li ostel priz.
N'i estoit mie Hues do Cambresil;
A Valenciénes est alés des lundi (6),
Ses os assemble et les aûne enqui (7).
Li Avalois viénent tuit a un cri;
Bien sont ensemble plus de quarante mil.

(1) « Ce ne vos doit ne grever ne nuisir. »
— « Non, fet-il, Dame, par le cors saint Denis. »

(2) F.

(3) Desoz Perone passe droit a Clari.

(4) E. (5) E. (6) E. (7) F.

Quant de Rigaut a la novele oï (1)
Qu'est a Cambrai, et sejornoit iqui,
Grant joie en fait, molt s'en est esbaudis.
Son (2) messagier en-apela Henri :
« A-il grant gent ? » — « Si m'aït Dex, oïl (3) ;
Bien sont trois cent chevalier fervesti. »
Hues l'oï, molt s'en est esjoïs.
Il est montés, de ses jens est partis ;
Si commanda (4), et il fu bien oï,
Qué a Cambrai fusent ainz le midi (5)

Hues s'en torne, qui bien fu connéus,
Jusqu'a Cambrai ne s'est arestéus (6) ;
Rigaut trova qui estoit descendus :
« Cosins (7), » dit-il, « bien soiez vos venus ! »

Ce dit Rigaus, li fils au duc Hervi (8) :
« En ceste terre, contre nos anemis
Vos vieng aidier conrées et garnis ;
Sachiez de voir que je hai le marchis,
Car ses lignajes au mien (9) n'est pas amis ;
Mort ont Begon, qui soëf me norri (10),

(1) E. (2) E. (3) E. (4) C. (5) F. (6) C. (7) C. (8) E. (9) G.

(10) Qui m'adoba et chevalier me fist.

Car vos hastez, por Deu! Sire cosins,
Qué en lor terres entresien(s) le matin. »
— « Sire, » dit Hues, « je fas ma jent venir;
Li Avalois et cil d'otre le Rin
Seront ici, ce sachiez, le matin. »
La véissiez ces riches tres venir,
Et le charroi, et le pain, et le vin,
Dont li prodomes se devoient garir (1).
A l'enjornée oïssiez cors tentir,
Grailes soner et boisines bondir (2),
Et le charroi et les chers acoillir (3).
En l'avangarde s'en-va li fils Hervi,
Atot trois cens chevaliers fervestis:
Passent Lescluse, a destre se sont mis (4),
La nuit hesbergent el val de Sorebin.
Au matinet, quant il dut esclarcir,
Se sont (5) armé li chevalier gentil,
En lor forfait sont enbatu et miz;
Ardent ces viles, si ont la proie priz,
Gastant s'en vont et forrant le païz (6):
Deci a Lenz ne pristrent onques fin.
La dedanz fu Guillaumes de Monclin (7),
Si fu Antiaumes, et Fochars, et Sanguins;
Si ot Fromons jusqu'a diz de ses fils;

(1) E. (2) C. (3) G. (4) A. (5) E. (6) C. (7) E.

Il s'en-issirent quant il oent les cris ;
Virent les feus et les flames saillir,
Les païsans par la terre foïr,
De chevaliers la champeigne covrir.
« Sainte Marie ! » li cuens Fromons a dit,
« Ne sai quel gent me gastent mon païz. »
Ce dit Guillaumes, l'orgoillox de Monclin :
« Sire, c'est Hues (1), li cuens do Cambresil.
A la banière que voi devant venir,
Connois Rigaut, le fil au viel Hervi. »
Et dit Fromons : « Mervoiles puis oïr ;
Quex vif déable (2) l'ont amené ici (3) ? »
Et dit Guillaumes, l'orgoillox de Monclin :
« Li bers Hervis en-a chacié son fil,
Qu'il (4) ne voloit mie sa foi mentir. »
　Li cuens Fromons fait ses jens fors issir,
Si les conduit li vaxax (5) Fromondins ;
Il, et Fochars, et li vallés Sanguins,
Et Berengiers, et li preus Gacelins ;
Et si en-ist (6) Guillaumes de Monclin,
Bien afichiés sor un (7) destrier de priz (8).
Droit a la porte commenca li estris ;

(1) E. (2) F. (3) E. (4) C. (5) E. (6) E. (7) E.
(8) Bien semble prince por sa terre tenir.

La gent Fromont (1) nos ont arriéres mis (2),
Dont point Rigaus, et Berengiers, et Guis.
Le premier cop que Rigaus i feri
Le fil Fromont lor abati Henri,
Si que l'eschine li pecoia parmi;
Li cors s'estent et l'ame s'en parti.
Ce dit Rigaus : « Mains avons d'anemis (3). »
Molt hautement crie *Le Plaisséis !*
Bien i parut puis que Rigaus i vint :
Trois fils Fromont a la barre abati;
Hues le cart, qui crie *Cambresil !*

Par devant Lenz, lez la barre (4), a l'entrée,
La véissiez tante targe copée (5) ;
Tante baniére au vent desvelopée (6),
Qui le jor fu malement defolée (7).
Fromons s'en-ist defors a la meslée,
Ses enfans trove gisant (8) gole baée (9).

(1) E.

(2) Sor la bataille Rigaut, le fil Hervi ;

(3) E. (4) C. (5) E.

(6) La jent Huon chevalchent la ferree.
Tante bataille veissiez ordenee,

(7) E. (8) E.

(9) Morz et senglanz aval parmi la pree.

« Dex ! » dist Fromons, « com male destinée !
este gent a (1) la moie grevée ! »
— « Des or commence, » dit Berars de La Prée.
Ainz n'acointa(s)tes si estote meslée;
Mainte ame en iert ancui (2) de corz sevrée,
Et mainte dame de seignor avevée (3).
Et Fromons broche le vair (4) a crope lée (5),
Qui plus tost cort qu'espreviers a volée (6);
Et fiert Simon en la targe listée :
Prodons estoit (7), c'est verités provée;
L'escu li perce, s'a la broine fausée,
El corz li met do fer (8) une tesée,
Si que l'enseigne en fu ensanglantée.
Bordiax! escrie, met la main a l'espée (9),
Ferant les moine plus d'une arbalestée;
La soe jent est ileuc recovrée.

Par devant Lenz fu grans li poignéis.
Dex ! com le fait Fromons li postéis,
Qui la venjance veut prenre (10) de ses fils!
Et bien le fait (11), et Forqueres, et Guis;
Mais tos les passe Guillaumes de Monclin,

(1) E. (2) E. (3) C.

Qui son aage en iert deseritee.

(4) C. (5) E. (6) C. (7) E. (8) E. (9) E. (10) E. (11) E.

Les suens grans cos ne porroit nus sofrir.
Entre deus rans vint poignant Fromondins,
De Montagu nos abati (1) Henri (2).
Rigaus le voit, pas ne li abeli;
Il laisse corre le destrier arrabi,
Brandist la hante do roit espié bruni (3),
Jambes levées do destrier l'abati.
Son maltalent chiérement (4) li vendist (5),
Ne fust Thiébaus, et Galerans, et Gui(s),
Robers de Boves, Anjorrans de Coci;
A la rescosse sont la venu tuit cil (6):
Fromons méismes, au coraje hardi,
Vit son enfant de cele part jesir (7).
An li amene un destrier arrabi,
Fromondins monte (8), ne remest pas enqui:
Donc recommencent (9) et li brait et li cri (10).
D'Avalois furent trestuit li champ covri (11),
Et les batailles chevalchent a estri.
Le jor i ot maint roit espié croissi,
Et maint vaxal de cest siégle parti.

(1) E.
(2) Ne l'abat mie, mes sa lance i perdi.
(3) Fiert Fromondin ne l' tint pas por ami.
(4) C. (5) E. (6) F. (7) E. (8) C. (9) E.
(10) Don maintes dames remestrent sanz mari.
(11) E.

Se longement remaint Fromons enqui (1),
Il i perdra ; ce sai-je bien de fi.
Fromons s'entorne, que ne pot plus sofrir (2) ;
Derriers se met Guillaumes de Monclin,
Dreues d'Amiens, Anjorrans de Coci :
La véissiez maint ruiste cop ferir.
Dex ! com le fait Guillaumes de Monclin,
Au fier corage et au talent hardi !
S'il fust léax, molt fust chevaliers fins,
A lui se tienent (3), et parent, et ami (4).
Rigaus l'enchauce, li fils au viel Hervi,
A voiz escrie, a loi de franc meschin :
« Par Deu, Guillaume, l'orgoilleus de Monclin,
Mar acointa(s)tes la mort au palazin :
Vostres lignajes en aura tel traïn,
Deserité en seront en la fin (5). »
Ot le Guillaumes, par ire respondi (6) :
« Va ! Gars lecheres, fils au vilain Hervi,
Je ne te pris vaillant un angevin. »
Adonc point Huédes qui tenoit Saint-Quentin,
Et fiert Rigaut sor l'escu biauvoisin ;
Li bers se tint, que pas ne l'abati,
Aincois le fiert com chevaliers jentis,

(1) E. (2) E. (3) C. (4) E. (5) C. (6) E.

Si (1) que la maille do blanc halberc tresliz
Ne li valut la monte d'un samiz,
Un trox de lance (2) li mist parmi le piz ;
Mort le trebuche do destrier arrabi (3).
Adonc commence la noise et li hustins (4) ;
Parmi les barres et parmi les postis
Les metent enz, fuians tos desconfis (5).
En mi (6) le borc, la gent Rigaut ganchi,
En quatre leus (7) fu grans li feréis ;
Le marchié ont, et retenu, et pris.
Avalois robent le borc, ce m'est a viz ;
Assez i prenent et coutes et cousins (8),
Il les enchaucent (9), au chastel les ont mis ;
Si les atangnent (10) sor le pont tornéiz,
Que par un po que li bailles n'est pris (11).
« Dex ! » dit Fromons, « com puis enrager vis !
Ou ći (12) déable ont-il tant de jent pris,
Qui si me folent et robent mon païz ? »
Trives demande Fromons li postéis,
Tant qué il ait ses enfans enfoïs ;
Il li donerent, mais ce fu molt (13) enviz.
La recommence la noise et li hustins (14).

(1) E. (2) E. (3) C. (4) E. (5) E. (6) E. (7) A. (8) E. (9) C. (10) A. (11) C. (12) A. (13) F. (14) E.

Enterré sont el mostier Saint-Sernin (1);
Desor Huëdon qui fu de Saint-Quentin,
Recommenca, et li diax, et li cris;
Tuit le regretent, et parent, et ami (2):
« Tant mar i fustes! » li cuens Fromons a dit,
« De ceste guerre estes (3) por moi ocis. »
— « Or n'i a plus, » li cuens Guillaumes dit,
« Duel sor dolor ne joie sor joïr (4);
Ja nus frans homs ne le doit maintenir.
Or nos gart Dex tos nos autres amis,
Et aït les ames de cax qui (5) sont ocis!
Iceste chose (6) ne remanra ainsi (7),
Téx est a naistre qu'en convenra morir. »
Il font lor bailes et lor crestiax (8) garnir.
De quatre jors que cuens Hues i sist
Po fu des ores n'i aüst poignéiz (9).
Sovent s'en-ist Guillaumes de Monclin,
Mais plus i pert assez que ni conquist.
Au tref Rigaut assemblent li marchis;
Entr'ax parolent, et si ont consau pris
En quel maniére il se porront chevir.
« Faisons-le bien, » l'enfes Rigaus a dit,
« Fors est la vile, ja par nos n'iére pris;

(1) E. (2) E. (3) C. (4) C. (5) A. (6) E. (7) G. (8) F. (9) E.

Enbatu somes o cuer de lor païz.
Mais chevalchons a force et a estri,
Et destruions lor terre et lor païz (1). »
— « Maldahé ait, » li cuens Hues a dit,
Parmi le col, qui ne l' faira ainsi. »
Il font trosser palefrois et roncins (2).
En l'avangarde Gautiers li orfelins
S'en-est alés, o bien chevaliers mil;
Rigaus remaint, l'ariéregarde fist.
Le feu escrient, en (3) la vile l'ont mis;
La flame hauce (4), donc enforce li cris,
Li vens se torne (5), et la flame ganchi
Vers le chastel, la dedanz se méist;
Mais cil dedanz sont molt preu et hardi,
Le chastel ont a force garanti.
« Las! » dit Fromons, « com m'a Hues traï (6)!
Mort a mes (h)omes, et ma terre laidi.
Dex me doint vie, qui onques ne menti,
Que je me puisse encor vengier de li!
Si fairai voir; je le sai bien de fi (7). »
Li os chevalche a force et a estri.
En Vermandois sont torné (8) et ganchi,

(1) C.

(2) Sor les charretes et les pains et les vinz.

(3) E. (4) E. (5) A. (6) E. (7) E. (8) G.

Ardent, et proient, et gastent le païz (1).
Li cuens Guillaumes, qui ot le cuer hardi,
Si les porsuit, et il, et Amauris (2);
De l'asembler ne fu pas consals pris.
Tant les porsuient c'uns chevaliers ganchi,
De Corboil fu, des jens l'empereriz (3);
Et vait ferir Anjorran de Coci.
Anjorranz lui malement le bailli (4);
Tant durement do cheval l'abati,
Que la chanole li pecoia parmi;
L'ame s'en-vait, Dex li face merci!
Rigaus le voit, pas ne li abeli;
Il asemblast (5) quant Anjorrans ganchi,
Lo destrier prent, atant s'en-est partis.
Lo chevalier emporterent d'enqui (6);
En plorant l'ont enterré si ami.
Dedanz Perone, le chastel seignori,
Entra Guillaumes, véant ses anemis;
Il le trova malement (7) desgarni:
Sé il ne fust, sachiez qué il fust pris.

(1) G. (2) A.

(3) Molt fist que fos, de folie li vint;
Ferir le vet Anjorranz de Coci;
Se il fust sajes, ne s'en entremeist.

(4) G. (5) E. (6) C. (7) G.

Devant la porte ot un grant poignéiz,
Assez i ot de chevaliers ocis (1) ;
El borc defors se sont par force mis (2).
La véissiez tante proie acoillir,
Tant (3) bués, et asnes, et jumens, et berbis,
Et tant vilains parmi la gole pris !
Ardent, et proient, et robent le païz.
En quinze leus, ou en trente, o en vint,
Voit-an fumées et flamoiches issir (4).
Li cuens Guillaumes, li sires de Monclin (5),
Et Anjorrans, li sires de Coci,
Ainz que fust jors, entrent en Saint-Quentin ;
Ceus de léanz trovent molt esbaïs
Por lor seignor qui a Lenz fu ocis ;
N'est pas mervoille s'il en (6) furent mari.
Les oz s'estravent es pres soz Saint-Quentin ;
En l'avangarde Rigaus, li fils Hervi.
Donc s'en-issi Guillaumes de Monclin,
Devant les autres l'orgoillox Fromondins,
En la mesniée Rigaut se sont flati ;

(1) G. (2) E. (3) E.

(4) Ainz que fust tierce vindrent a Saint-Quentin.

(5) Dreues d'Amiens, Tomas qui Fere tint,
Et de Vandueil Clarambauz et Tierris.

(6) E.

Mais (1) il i furent richement recoilli.
La ot brisié maint (2) roit espié bruni,
Maint fort halberc derot et dessarci,
Et maint vaxal contre terre flati,
Dont li coart furent molt esbaï.
Et Rigaus sist el destrier arrabi (3),
Des esperons le commence a ferir,
En la grant presse (4) durement l'enbati,
Et fiert Guillaume, le seignor de Monclin;
Molt roidement do cheval l'abati.
A lui poignerent (5) ensemble si ami.
Forques escrie *Lens!* quant il ce choisi (6).
Li cüens Guillaumes ne fu mie entrepris,
De plaine terre sus le destrier sailli.
Ja l' comparront (7) si mortel anemi.

Li cuens Guillaumes est el destrier montés,
De pleine terre, qu'as estris n'en sot grez;
Puis trait l'espée dont li pons fu dorés;

(1) E. (2) E.

(3) Qui ot covert, et col, et crope, et piz.

(4) E. (5) E.

(6) Fauques *Vausore!* et Anjorranz *Coci!*
Dreues *Amiens!* qui molt tres bien le fist.

(7) F.

Destre et senestre en-a grans cos gités ;
Molt en abat et molt en a grevés,
Quant Hues vient qui de Cambrai est nés,
Et Avalois dont il i ot planté (1) ;
Cambrai ! escrie, ne s'est pas arestés,
Forment les frape, et molt en a navrés (2).
Tot autresi (3) va Hues l'alosés,
Com fait li lox qu'est es berbis entrés ;
Qui il ataint, malement est menés.
« Fil a putain, » dist-il, « n'i garirez (4),
La mort Begon cherement comparrez. »
Desor le pont a Girart encontré
De Mondisdier, qui prodoms (5) fu assez ;
Grant cop li done do branc d'acier (6) letré,
Trois cos li done qui molt l'ont (7) estoné,
Si que li hiaumes fu tos harigotés.
Envers Huon se sont entraversé
Plus de quatorze d'un (8) riche parenté ;
Desoz Huon ont son cheval tué (9) ;
Enz el chastel l'en-aüssent (10) mené,
Ne fust (11) Rigaus, fils Hervi l'aduré,
Qui tient Frobierge, la bele au pong doré (12).
Mainte visiére (13) en a le jor copé (14),

(1) A. (2) A. (3) E. (4) A. (5) C. (6) E. (7) A. (8) E. (9) G. (10) C. (11) C. (12) E. (13) F.

(14) Maint cercle d'or encontreval verse.

Et maint destrier mort et esboëlé.
Huon rescoust (1), il en-aient malgré.
Sor un cheval a son cosin monté,
Et Avalois sont ileuc assemblé;
Luisent cil hialme et cil escu doré.
Li cuens Guillaumes en-a les suens menés,
Car Lohéren les ont (2) forment grevés;
El chastel entrent, trespassent les fossés;
Léanz s'atornent (3) et bien se sont hordé.
   Li ost se loge; font les feus alumer (4).
La ot maint buéf escorchié et tué;
Li queu se hastent de l' mangier atorner (5).
Troiz jorz i sistrent, au cart s'en sont torné.
Bien ont la terre et le païz gasté,
Et mainte vache et maint buéf ont mené,
Dont li povre home furent desbareté.
   Jusqu'a Cambrai n'i ot regne tiré;
Hues depart, sa jent en-sont alé.
Rigaus s'en-vait a Loon, la cité;
En sa compeigne ot trois cens adobés,
N'en faut c'uns seus qui en-fu mors gités:
Henris les guie, de Montagu li bers.

(1) C. (2) E. (3) E. (4) E. (5) C.

Va-s'en Rigaus, li fils au viel Hervi,
Et la novele vint droit (1) a Saint-Quentin,
Que Hues fait ses grans jens departir :
Car (2) il n'oserent aler envers Coci,
Por les passajes qu'estoient bien garni (3);
Et por ce font les grans os departir.
Li jent Huon en-vont en lor païz;
El chastel metent, et le pain, et le vin,
Et chevaliers, et sergens por garnir (4).
Et Fauconnés, qui la novele oï,
Rigaus retorne, li fils au viel Hervi,
Por son chastel qué il ne li tolist,
La nuit s'entorne quant il dut enserir (5).
Jusqu'a Vausore ne prist-il (6) onques fin;
Ses vavasors manda de son païz,
Et ses sergens por le pas retenir;
Rigaut atent, qui par la (7) dut venir.

(1) C. (2) C.

(3) Forz est la terre; ne porroient issir,
Que il ne fussent detranchie et ocis;
Por itant firent les granz jenz departir
Et Hues fet sa grant marche garnir.

(4) G. (5) A.
En sa compeigne chevaliers quatre-vint;
Il chevalcherent au cler et au seri.

(6) G. (7) C.

Bien le conduit de Montagu Henris,
En sa compeigne ot trois cens fervestis,
A beles armes et a chevax de priz.
Chevignon passent qu'el chiéf d'un tertre sist,
Jusqu'a Soissons ne pristrent onques fin.
La hesbergerent, si ont lor ostel (1) pris :
Cités est bone l'emperéor Pepin.
Et les noveles vinrent au fil Hervi,
Que Fauconnés a son agait basti;
N'i a passaje qué il n'ait tot porpriz.
Et dit Rigaus : « Tot ce pris-je petit ;
Tex i puet faire chalonge et contredit,
Que je fairai de male mort morir.
Se ses lignajes l'avoit ore plevi,
S'iroie-jé droit a Chastel-Thierri. »
La nuit s'en-part (2) et li aube esclarci,
Et l'aloëte chante quant le jor vit.
Li bers Rigaus se liéve par matin,
Ses chapelains estoit ja revestis ;
Messe li chante, li bers Rigaus l'oï ;
Plus tost qu'il pot est do mostier issi.
As ostex ont les blans halbers vestis,
Et li chevax furent prest et garni.
Li baron montent (3) ; que demorassent-ils (4) ?

(1) E. (2) E. (3) E.

(4) De la vile issent ainz que passast midis.

Jusqu'a (1) Vausore ne pristrent onques fin.
Li bers Rigaus fait ses jens establir;
En l'avangarde a envoié Henri
De Montagu, et son frere Thierri.
Rigaus remaint, qui ot le cuer hardi;
Ses cors méismes (2) l'ar(r)iéregarde fist.
Vausore eschivent parmi un val antif (3);
Jusqu'au rivaje ne pristrent onques fin,
Dont li pasajes lor fu bien contredis.
Le jor i ot maint prodome esbaubi,
Mainte hante fraite et maint escu croissi (4).
Henris as(s)emble, qui sor ax s'enbati;
Et il i fu haltement recoilli(s).
De desoz lui fu ses chevaus ocis (5).
Jusqu'a Rigaut en-est un mes ganchis.
Uns escuiers qui fu nés de Pariz,
De la mesniée la riche empereriz,
Vint a Rigaut, fiérement li a dit:
« Chevalchiez, Sire, por le cors saint Deniz (6),
Assemblés est vostre cosins Henris (7);
Quant je m'en-ving, ses chevaus iert ocis;

(1) E. (2) E. (3) E.

Le chastel lessent qi sor la roche sist,

(4) Et tant vaxal contre terre flati.

(5) E. (6) E. (7) E.

Sor lui avoit un (1) grant paletéiz,
Se le perdez, vos n'avez (2) rien conquis. »
Rigaus l'entent, a po n'enrage vis;
A sa voiz halte a escrier se prist :
« Or i parra qui chevaliers iert ci ! »
Isnelement ont lor escus saisis (3).
Va-s'en Rigaus, Dex le puist benéir (4) !
S'a cop l'atendent si mortieu anemi,
Il comparront, ce ne puet pas faillir (5).
Un chevalier vait en l'escu ferir (6),
L'(h)ante li fait passer parmi le piz;
L'autre refiert si que mort l'abati (7) ;
Puis traist l'espée dont li brans fu forbis (8),
Si lor cort sore, com lox fait a berbis.
Destre et senestre, com chevaliers gentis,
Cope visajes, et bras, et poins, et pis;
Ensanglantés est li destrie(r)s braidis
Do sanc des autres, et le col, et le (9) piz;
Chastel! escrie, por les suens esbaudir ;
Henri rescoust (10) qui ert a terre mis.
Au remonter fu grans li feréis ;
Siz chevaliers i perdi Rigaudins
De la maisniée la franche empereriz,

(1) A. (2) F. (3) C. (4) E. (5) A. (6) E. (7) E. (8) G. (9) F. (10) C.

Dont il fu molt correcié et mari (1).
Le paz a quite Rigaus, li fils Hervi;
Ainz qu'il fust outre durement i perdi (2),
Et cil de la furent tuit desconfit.
La véissiez par chams (3) chevax gesir,
Et chevaliers et sanglans et ocis !
Li païsant qui furent do païz,
Molt se mervoillent forment do poignéiz.
Rigaus s'entorne, ses jens en conroi tint;
Ne finera, se Dex le vialt garir (4),
Tresqué il viègne droit a Chastel-Thierri,
Chiés (5) Jocelin, un suen germain cosin,
Qui le chastel devoit quite tenir.
La nuit i vint, et son ostel i prist.
Ainz (6) Jocelins nul solaz ne li fist (7);
Cil de la vile l'en tiénent por honi;
Rigaut presentent, et son pain, et son vin.
Il passa Marne tantost com le jor vit (8),
Et (9) ne fina tant qu'il vint a Pariz.
La nuit i jut chiés son oste Henri.
En la vile ert l'empereres Pepins (10),

(1) E. (2) C. (3) F. (4) E. (5) C. (6) F.
(7) Ainz s'en ala qant il le vit venir.
(8) Passe et repasse le regne d'Euri.
(9) E.
(10) Et la reine au jent cors seignori.

Ainz que Rigaus ses esperons tossist,
Ala véoir l'emperéor Pepin;
Et la réine au jent corz seignori (1).
Encontre corent li grant et li petit,
Et la réine a l'encontre li vint;
A voiz escrie: « Bien veigniez, Biax cosins! »
Et dit Rigaus: « Dame, vostre merci! »
Ce dit li rois: « D'ont venez vos, Amis?
De vos noveles vodroie molt oïr:
Comment avez vo besoigne forni (2)?
Or m'en-contez (3), foi que devez Garin. »
Ce dit Rigaus: « Tot a vostre plaisir:
Vos savez bien, l'autrier passai par ci,
A bien trois cens de chevaliers de priz,
Aidier Huon qui est do Cambresil (4)
Contre Fromont, qui est mes anemis.
Parmi lor terre et parmi lor païz
Alames-nos malgré en aient-il,
Et par lor terre furent li grant feu miz;
Assez i ont (5) plus perdu que conquiz. »
« Quex jens i ot? » dist li rois, « Biax amis. »
— « A nom Deu, Sire, Fromons et Fromondins;
Si fu Guillaumes, l'orgoilleus de Monclin;
Herbers de Roie, Huédes (6) de Saint-Quentin;

(1) E. (2) G. (3) E. (4) E. (5) E. (6) E.

Mais li cuens Huédes n'est ore mie vis. »
Dit la réine : « Por Deu ! et qui l'ocist ? »
Et dit Rigaus : « Dame, il fu assez qui
De tant de jent qu'on assembla enqui (1);
Ainz de mes ials tel poignéiz ne vi,
Ne tel bataille, ne si doleros cri.
Jé et dans Hues, li cuens do Cambresil,
Des fils Fromont i (2) avons quatre ocis (3). »
— « Voir, » dit la dame, « ce me (4) doit abelir,
Pléust a Deu (5), qui en la croiz fu mis,
Li remanans fust ore tot ainsi (6) ! »
Et dit li rois : « Dame, mal avez dit ;
Trop par-seroit affaibli mon païz (7);
Encore pevent bien estre vostre ami. »
Dit Rigaus : « Dame, Fauconnés do Naisil
Au reparier durement m'asailli (8);
Mais, merci Deu ! li cuivers i perdi (9). »
Ot le la dame, de rire s'esbofi.

Dit Rigaus : « Sire, je ne l' vos quier celer (10),

(1) C. (2) E.

(3) De ses neveuz ne se ou cinc ou siz.

(4) E. (5) E. (6) F. (7) A. (8) E. (9) E.

(10) Tel chevalchiee ne vi en mon se.

Le regne avons essillié et gasté;
Maintes maisons i avons cravanté
Et maint mostier contre terre gité.
Car (1), par celui qui en croiz fu penés,
Ne lor (2) faut guerre en trestot mon aé. »
De ce li sot la réine bon gré.
La bone dame a fait Gerin mander,
Et Hernaudin, que tient (3) en grant cherté;
Il ont Rigaut baisié et acolé,
Et Rigaudins a de pitié ploré.
« Enfant, » fait-il, « foi que doi Deu porter (4),
Forment me tarde que soiez adobé,
Prendre vos armes, et, es chevax monté,
Vos anemis traviller et pener (5). »
« Quant Deu plaira! » ce dit Gerins li ber(s),
« Et mon seignor que je voi la ester. »
A son ostel s'en-va Rigaus souper;
Il, et Gerins, et Hernaus, li senés (6).
Ses gages fait la réine aquiter (7);
Son bon cheval a fait Rigaut doner.
Au congié prenre (8) le corut acoler,
Au departir (9) commenca a plorer (10),

(1) E. (2) E. (3) F. (4) F. (5) E. (6) E. (7) A. (8) E. (9) E.

(10) Gerin baisa et Hernaudin son per.

Par ses jornées vint a Orliens li ber(s),
Chiés Heloïs qui molt a le vis cler;
S'aiole estoit, si le dut molt amer;
La nuit sejorne deci a l'enjorner (1),
Vait-s'en Rigaus li jentis et li bers (2).
Il ne fu mie encor none passé (3),
Quant Rigaus a Auberi encontré,
Le Borgoignon qui tant fist a loer.
Arriéres fait son cosin retorner
Chiés Heloïs qui tant le pot amer;
Hernéiz trovent, et Jeufroi font mander,
Huon del Mans n'i vodrent oblier;
Mandent Garnier, le riche bacheler,
Qui doit la terre jusqu'a Troies garder.
Jusqu'a Orliens n'ont soin de demorer;
Un parlement font enqui atorner (4)
Dont il convint (5) mainte maison verser,
Et maint vaxal de cest siégle passer.
Rigaus lor conte comment il a erré (6),
Le grant barnaje que Hues fait (fist?) mander (7),
Comment il fist tote sa jent crier (8),
Et la grant terre Fromont ala gaster,
Ses fils ocirre (9) qui ne porent durer;

(1) Manquent. (2) E. (3) E. (4) C. (5) A. (6) A. (7) A. (8) A. (9) A.

Quatre en sont mort, ociz et afolé (1).
Dist Auberis : « An nos devroit tuer,
Quant onques trives en vosimes doner. »
— « Faites-le bien, » ce dit Rigaus li ber(s),
« Je ne voil mie vostre foi encombrer,
Car me laissiez en vostre terre aler;
Et vos jens faites, et dire, et commander (2),
Qu'il facent cé que vodrai deviser (3). »
Dist Auberis : « Or le laissiez ester,
Et je fairai mes chevaliers mander
Por vos servir et vostre corz garder (4). »
Et il si firent com il l'ot commandé (5).
Droit a Dijon en-vint Rigaus li ber(s) (6);
Iluéques fait li Borgons assembler (7);
Bien sont trois cent, si com j'oï conter,
Qui tuit i vinrent, ne l'osent refuser (8).
Par lor jornées commencent a errer;
Jusqu'a Boorges n'i-vorent arester (9);
Le regne essillent, s'ont le païz gasté,
Et les grans proies prises par le regné (10).

(1) E. (2) B. (3) B.

(4) Ses messagiers fist arrieres torner;
Si lor fet dire molt bien et commander,
Que Rigaut servent et por s'enor garder.

(5) A. (6) A. (7) A. (8) E. (9) A. (10) A, E et G.

Grans fu la guerre, ne vos en quier mentir;
Soz ciel n'a home qui la poïst sofrir,
Fors que Fromons de Lenz, li postéis.
Riches hom(s) est (1) et enforciés d'amis (2);
Grant planté puet de chevaliers tenir,
Doner chevax, et argent, et or fin.

Rigaus chevalche, li preus et li guerriers;
Jusqu'a Boorges n'a soin del atargier.
Parmi la terre corurent li forrier :
La véissiez mainte (3) proie chacier (4) !
Liéve la noise quant vint au commencier.
Dedanz Boorges sont li cri enforcié;
As armes corent sergent et chevalier,
Vestent halbers, lacent hialmes d'acier (5).
Fors s'en-issirent por le pas desrainier,

(1) E.

(2) Et si parent ne li pevent faillir.

(3) E.

(4) Tant buef, tant asne, tante meson brisier.

(5) La veissiez mainte chauce lacier,
Et anseler maint auferrant destrier,
Halbers vestir, caindre les brans d'acier,
Contre soloil ces hialmes claroier.

Et li conroi prirent (1) a aprochier.
La véissiez mainte lance brisier,
Et escus fraindre, et chevax trabuchier,
Et les coars durement esmaier !
Rigaus chevalche o le corage fier,
Entalentés do duc Begon vengier ;
Par maltalent a brochié le destrier,
Fiert Forqueré qui fu freres Garnier;
L'escu li perce, l'auberc fait desmailler (2) ;
Mort le trabuche, conforz n'i a mestier :
Chastel, escrie, *or avant*, *Chevalier* (3) !
Parmi les portes les remenent arriers (4) ;
Molt en-i prenent sergens et chevaliers ;
Rigaut les livrent, le nobile guerrier.
Il jure Deu qui tot a a jugier,
Ors ne argens ne lor valt un denier;
Tot por Begon o le viaire fier,
Que Thiébaus fist, com leres meurtriers,
En la forest ocirre a un archier (5) ;
Son guerredon li cuide bien paier (6).
Molt en a fait morir et trabuchier (7);
Se Thiébaut prent, je ne l' vos quier noier,

(1) A. (2) I.

Tot estendu l'abat jus del destrier.

(2) E. (4) A. (5) I. (6) G. (7) G.

Confessions li aura grant mestier,
Qu'il le faira soz l'espée plungier.
A Saint-Estene (1) va Rigaus hesbergier;
Assez i ot a boivre et a mangier,
Fuerre et avoine as auferrans corsiers.
Or lairons ci de Rigaut le guerrier (2).
Huimais devons arriéres reperier
Au roi Pepin qui France a a baïllier.

Huimais diron(s), se vos plaist, de Pepin.
A Mont-Loon fu li rois, la fort cit (3),
Et la réine au jent corz seignori.
Atant ez-vos Anjorran de Coci,
Et dant Aliaume, Forcon et Jocelin,
En lor compeigne maint chevalier hardi;
Li cuens Fromons les i avoit tramis.
Li rois se drece quant les barons choisi (4):
« Bien veigniez vos, Anjorrans de Coci! »
Cil respont: « Sire, la vostre grant merci.
A grant besoin, Bons rois, sui venus ci,

(1) E.
(2) Qu'a Saint-Ostrille fist sa jent reparier.
(3) E. (4) I.

Et m'i envoie Fromons li postéis,
Vostres hals princes, vostre(s) loiax amis.
A vos se claime do Borgoing Auberi,
D'Hernaut d'Orlienz, de Jeufroi l'Angevin,
Et de Garnier au poil blanc et flori,
Qui tient de Dreues la terre et le païz;
Je vos vieng dire que (1) lor foi ont menti. »
— « Por Deu! de coi? » ce dit l'empereris.
« Je sai de voir que vos avez failli (2);
Ne croi qu'aiez (3) chevalier si hardi
Qui de ce gage s'osast amenevir (4),
Por coi il soit en cort de roi oï. »
Dist Anjorrans: « Je ne l' di pas ainsi (5),
Mais li Borgoins a durement mespris;
Si, com je sai et tesmoignier l'oï,
A grant folie le li puet-l'an tenir.
Quant a Rigaut sa terre porofri (6),
Grant felonie et laidure nos fist. »
Dist la réine: « Il n'ira mie ainsi;
Mon seignor prie qué il mant Auberi,
Et si porra ses paroles oïr. »
Dist li rois: « Dame, certes bien avez dit (7). »
Li rois le mande et li Borgoins i-vint.

(1) E. (2) G. (3) A. (4) I. (5) G. (6) E. (7) E.
Je q'an diroie, ne feroie autre escrit.

Mais n'i-vint mie de jent aescheri (1) ;
En sa compeigne ot de chevaliers mil.
Grans fu la rote quant li bers descendi (2),
El palaiz monte les degrés marberins.
Li rois de France a l'encontre li vint,
Et la réine au jent corz seignori
Entre ses bras le Borgoingnon a priz (3).
« Biax niés, » dist-ele, « bien puissiez-vos venir !
Or voi la cort l'emperéor emplir.
Dex ! cor n'i est dus Begues de Belin,
Li riches princes qui a tort fu ocis (4)? »
— « Laissiez-ester, » dit li dus Auberis ;
« L'an ne puet mie recovrer son ami (5),
Et de la chose qui ne puet avenir (6)
Se doit-an bien do tot en tot taisir (7). »
— « Biax niés, » dist-ele, « verité avez dit ;
Mais li miens cuers no puet metre en obli.
En ceste cort avez molt anemis ;
Car Anjorrans, li sires de Coci,
A dit au roi que vos avez mespris
De ceste guerre dont li jors est (8) assis. »

(1) A. (2) C.

(3) Ele li baise, et la beche, et le vis,
Plus de cent foiz ; si que li rois le vit.

(4) I. (5) F. (6) C. (7) E. (8) E.

Dist li Borgoins : « Certes, il a menti ;
Il n'a en France chevalier si hardi,
Né il (1) méismes qui la parole a dit,
Sé il vialt dire que j'i (2) aie mespris,
Qu'encontre lui ne soit mes escus pris. »
En piés se drece la réine au cler viz,
A halte voiz a escrier se prist :
« Venez avant, Anjorran de Coci,
Vos qui blasmez le Borgoing Auberi,
Et qui ce dites que sa foi a menti (3) ;
Véez-le ci en present devant mi
Prest de desfendre, et lui, et ses amis. »
Dist Anjorrans : « Dame, por Deu merci !
Si m'aït Dex, je ne l' di pas ainsi ;
Verités fu, ne vos en quier mentir,
Que je blasmai le Borgoing Auberi,
Com il Rigaut sa terre poroffri
Por nostre jent laidangièr et honir (4) ;
Ne fist pas bien sé il ainsi le fist. »
Li Borgoingnons a l'encontre sailli :
« Sire Anjorran, je vos ai bien oï,
Cuidiez-vos ore que je soie si pris (5),
Sé a moi viénent li mien charnel ami (6),
Que je lor viée, ne mon pain, ne mon vin,

(1) E. (2) F. (3) C. (4) E. (5) A. (6) A.

Ne mes chastiax, ne mes viles ausi (1)?
Se volez dire que traïson ait ci,
De moi desfendre sui-je pres et garnis. »
Dist Anjorrans : « Je ne l' di pas ainsi ;
De tel afaire vos devez bien taisir (2). »
Et dit li dus : « Je vos ai bien oï ;
Je garderai que n'i aie mespris,
Com de ma foi salver et garantir. »
Atant ez-vos Guillaume de Monclin ;
En sa compeigne chevaliers quatre-vint ;
Droit as degrés fait ses chevax tenir (3).
Li rois le voit, encontre lui sailli :
« Bien veigniez-vos, Guillaume de Monclin ! »
— « Si faz-je, Sire, malgré mes anemis ;
Vos et madame la réine au cler viz,
Avez vers moi molt durement mespris,
Quant a Rigaut, lo fil au viel Hervi,
Charjastes jens por nos terres honir.
Rigaus a quatre de nos neveus ocis (4) ;
Mort a Huédon, seignor de Saint-Quentin. »
Et dit li rois : « Dahé ait qui le fist,
Ne qui le vost, ne qui le consenti ! »

(1) G. (2) A.

(3) Toz les degrez sus o pales en vint.

(4) E.

Et dit Guillaumes : « La réine le fist,
Qui molt se poine de nostre jent laidir ;
Ja Dex de gloire ne l'en doigne joïr !
Se je vif longues, foi que doi saint Deniz,
Je l'en fairai chiérement repentir. »
Lors salt avant li Borgoins Auberis :
« A vos que tient, Malaüros chetis,
De ramponer la franche empereriz (1) ?
Se vos avoit en sa longaigne mis,
Ja n'en lairoit, né aler, ne venir (2). »
Et dit Guillaumes : « Vos i avez menti. »
Li dus l'entent, a po n'enragé vis;
Il salt avant, s'a un trestel saisi,
Ja l'en éust feru enmi lo viz,
Quant entre deus uns chevaliers se mist.
Il fist que fos quant il s'en entremist :
Aubris le fiert devant, enmi le viz,
Que la cervele li fist do chiéf saillir.
Voit le Guillaumes, a po n'enrage vis.
Ja commencast la noise et li estris;
Ne fust li rois, ja déust estre pis.
Hernaus d'Orlienz et Gautiers de Pariz
A la cort viénent a sept-vint fervestis ;
N'en i-a nul (3) sor cheval ne séist.

(1) E. (2) A. (3) E.

Ja i éust grant doler et grant cri
Quant l'empereres la meslée desfist.
Va-s'en Guillaumes, Anjorrans de Coci;
Et la réine fait feste d'Auberi,
D'Hernaut d'Orlienz, qu'ele tient por ami (1).
Des icele ore que dame Dex nasqui
Ne fu porquise tex guerre et tex estris (2),
Dont tant prodome furent (3) mort et honi.
Et Anjorrans est venus a Coci;
Ensemble o lui furent li suen ami (4);
Il (5) jure Deu et le corz saint Landri,
Que la meslée ne remandra ainsi.

Huimais dirons de Rigaut le hardi,
Qui a Boorges assailli un matin (6);
Ileuques ot, et grant brait, et grant cri,
Dont mainte dame i-perdi son mari.
La gent Rigaut ont molt bien assailli,
Qui de Boorges ont le borc arz et priz.
Molt sajement (7) Rigaus s'en est partis,
Passe Limoges et traverse Berri (8):

(1) I. (2) A. (3) E. (4) A. (5) E. (6) E. (7) I.
(8) De ci a Blaives ne s'est mie alentiz,
Passe Gironde, pas ne sejorne iqi.

A Saint-Macaire en-vint ainz le midi.
Iloc trova Hervi, le viel flori;
Grant joie fait (1) li veillars de son fil.
« Fils, » dit li peres, « que font li nostre ami? »
Et dit Rigaus : « Molt bien, la Deu merci;
Grevé avons nos mortex anemis (2). »


n laisserons ester de Rigaut ci (3),
Quant leus en iert, si porrons revertir,
Et chanterons do riche roi Pepin.
De la réine vos dirai qu'ele fist.
Ele en-apele l'emperéor Pepin :
« Sire, » fait-ele, « entendez envers mi;
Car adobez, et Hernaut, et Gerin (4). »
Et dit li rois : « Volantiers, non envis;

(1) I. (2) A.

(3) On lit à la place des trois vers sui ants :

Huimes dirons de Guillaume qu'il fist,
De Blancafort, c'onques Dex n'en ait;
Plus traitor onques nus hom ne vit,
Que par lui furent maint chastel afebli.

(4) Primes adobe le bon vaxal Gerin
Et en apres le vallet Hernaudin,
Si lor randez lor terre et lor pais.

Por lor amor en adoberai vint. »
Primes adobe Hernaut et puis Gerin,
Et la réine met le vair et le griz,
D'or et d'argent fait les males emplir;
Si lor charja de chevaliers sept-vint
A beles armes et a chevax de priz.
« Enfant, » fait-ele, « vos movroiz le matin;
Tot droit alez au Loheren Garin,
Vostre chiér oncle, qui est loiax et fins,
Saluez moi mon dru et mon ami
Desor les autres, Girbert, votre cosin (1). »
— « Molt volantiers, Dame, ce dit Gerins. »
— « Enfant, » fait-ele, « or pensez de servir;
Amez les vos, haez vos anemis. »
— « Si ferons nos, Dame, » dist Hernaudins.
Li rois les baise, si ont le congié pris.
Dist la réine a son seignor Pepin (2) :
« Por l'amor Deu (3), amez ces orfelins,
De nostre char sont estrait et norri;
Por estrange home ne lor devez faillir. »
Et dist li rois : « Dame, voir avez dit;
Je lor rent quite (4) lor terre et lor païz
Tot volantiers, ne le faz pas (5) envis,
Fors Gironvile que je voil (6) retenir. »

(1) I. (2) A. (3) I. (4) C. (5) C. (6) E.

Et dist Gerins : « Vos feroiz vo plaisir. »
De la réine ont le congié requis,
Tot en plorant sont issu de Pariz.
Li enfant montent sor les chevax de priz;
A beles rotes sont mis en lor chemin,
Tot droit a Mez s'en-vont au duc Garin (1) :
Cil les conduie qui en la croiz fu mis,
Car (2) li enfant ont assez anemis!
A Chaalons s'en-vont lor droit chemin (3);
Aval la vile furent (4) li ostel priz,
Et li evesque molt volantiers les vit;
Car li enfant estoient si cosin.
La nuit i jurent, si s'en-vont au matin;
Bien les conduit Berars, li fils Sanguin,
Passent Argonne, le hal boiz seignori,
Parmi la terre l'evesque Lancelin,
Et neporquant les halbers ont vestis (5),
Car il dotoient qu'il ne fussent (6) sorpris;
Que (7) li lignajes Fromont le postéif (8),
Ne porte foi a home qui soit vis.
A Saint-Michiel vindrent ainz le midi;
Desoz Mouzon passerent a Teri;
Deci a Gorses ne pristrent onques fin (9) :

(1) F. (2) E. (3) I. (4) I. (5) A. (6) A. (7) E. (8) I.

(9) Une abaie qui fut do tans antif;
Sainz Beneoiz moines noirs i assist.

Grant joie en fist li abes Bancelins ;
Et la novele est venue (1) a Garin ,
Que si neveu estoient pres d'enqui (2).
Au matinet, quant il dut esclarcir,
La cité font richement cortéir (3)
De dras de soie , et de vair, et de griz ;
Et d'encensiers i avoit plus de vint (4).
A molt grant joie fut recoillis Gerins ,
Il et ses freres, li valles Hernaudins.
Baisier les va lor mere Biatris ;
Tot en plorant , molt (5) docement lor dist :
« Mi bel enfant , que vos a fait Pepins ? »
— « Molt bien , Madame , » ce li a dit Gerins ;
« Rendu nos a nos terres, et nos païs ;
Fors Gironvile qué il vialt retenir. »
Li dus Garins entre ses bras les prist ;
Girbers les baise, joste lui les assist ;
Grant joie en fait la cortoise Aelis.
Donc les apele li Loherens Garins :
« Chevalier iestes , Enfant , la Deu merci. »
— « Voire, Biax (6) oncles , » ce li a dit Gerins ;
« La mort mon pere ne metez en obli !
Por Deu ! cist termes , quant sera-il faillis (7) ? »
— « Il n'i a gaires , Enfant (8) , » ce dit Garins.

(1) E. (2) E. (3) H. (4) E. (5) F. (6) I. (7) I. (8) E.

— « Si m'aït Dex, » ce li a dit Gerins,
« Je sai bon gré Huon do Cambresil
De la grant guerre dont il s'est entremis.
Je vi Rigaut, l'autre soir a Pariz,
Qui les noveles contoit (1) l'empereriz :
Fromons i a perdu trois de ses fils. »
— « Ainz furent quatre, » cé a dit Hernaudins (2),
« Et mors est Huédes, sires de Saint-Quentin. »
— « Sainte Marie, » ce dit li dus Garins,
« De cele part sont-il molt esclari. »



UIMAIS devons chanter de Rigaudin,
Qui assembla et manda ses amis,
Et chevalier a fait de Garnerin ;
C'est li plus jones de tos les fils Hervi :
Cheval li done, arme(s), et vair, et griz.
De chevaliers i ot plus de sept-vint,
Et de sergens trois cens et quatre-vint (3)
D'arbalestiers bien deus cens en estris (4).
« Faisons le bien, » dit Rigaus li meschins ;

(1) C.
(2) Estre les autres q'an comte ne sont mis.
(3) I. (4) F.

« Droit a Bordele en-alons le matin. »
A ces paroles que li vaxax a dit,
Ez un messaje de Loheraine vint;
Si l'i-envoie li Loherens Garins.
Mande Rigaut et son pere Hervi,
Les chastiax facent de viande garnir;
Chevaliers sont, et Hernaus, et Gerins;
Li rois lor a rendu tot lor païz,
Fors Gironvile qui sor la roche sist (1);
Et li plusor s'en-sont molt esjoï
Por les noveles qu'ont des barons oï (2).
« Dex! » dit Rigaus, « or somes-nos gari;
Ne la garront no mortel anemi;
Faites monter et nostre jent issir. »
La véissiez le chastel estormir,
Et chevaliers a lor ostex venir,
Chauces lacier, et les (3) chevax covrir;
En poine furent escuier por servir.
Com il s'en-issent, molt i ot grant (4) huitin.
Devant Bordele, en un broil de sapins,
Sont aresté la maisniée Hervi;
Les halbers ont endossés et vestis,
Et les ventailles, les hialmes poitevins;
Bien sont armé et bien se sont garni (5).

(1) G. (2) C. (3) C. (4) C. (5) G.

Rigaus apele Garnier, et Morandin,
Et Berengier, et Girart le meschin :
« Alez avant, qui savez le païz !
Prenez la proie, faites lever le cri (1)! »
Et cil responent : « Tot a vostre plaisir. »
En trois agais ont lor chevaliers mis,
Et cil s'entornent qui furent trente-siz.
Li Bordeloiz font les portes ovrir;
Endroit la tierce (2), font lor bestes issir (3),
Vaches, et chiévres, et motons, et berbis.
Joie ot Garniers quant il la proie vit;
Cele (4) part cort, si la fait acoillir.
Desor la tor do mostier Saint-Sevrin,
Ot une gaite qui gaitoit (5) le païz;
A sa voiz halte a escrier se prist :
« Alez as armes, Franc chevalier gentil;
Cil do Plaissié ne dorment amatin (6),
Ainz sont prodome, vos proies vont (7) ravir. »
Quant cil l'entendent, se sont tuit esbaï.
Li apiax sone au mostier Saint-Sevrin;
Lors véissiez la cité estormir,
Et ces grans cors, et soner, et bondir (8):
Fors s'en-issuent li grant et li petit.
Primes s'en-ist dans Berengiers li gris,

(1) I. (2) I. (3) C. (4) E. (5) I. (6) E. (7) E. (8) G.

De Mallion Jeufroi(s) et Savari(s),
Guis de Surgierres et le preus Amauris,
Huédes de Tol et ses freres Thierris,
De La Valdoine li chadaines Landris,
Guis de Toart, de Luisignan Thierris,
Jeufrois, ses freres ; ainz plus felon ne vi.
Esperonant parmi un pré flori,
Garniers les vit, s'est premerains ganchis (1) ;
Chevaliers est noviax : Dex li aït !
En son escu ala ferir Thierri
(De Luisignan freres Jeufroi fu cil);
Grant cop li done sor l'escu avərniz,
Desor la bocle l'i-a frait et croissi (2),
Et (3) li haubers n'i-valt un parisi ;
Parmi le corz li met l'espié bruni :
Mort le trabuche (4) do destrier arrabi (5).
Assemblé sont : dame Dex lor aït !

Grans fu la noise et li estors pesans,
Et la bataille, et merveilleuse, et grans.
Garniers lait corre le bon cheval corant
Et fiert Fochier de la terre as Normans,

(1) E. (2) F. (3) E. (4) G. (5) C.

L'escu li perce et un tro i (1) fait grant ;
Onques l'aubers ne li valut noiant :
Mort le trabuche sor l'erbe verdoyant (2).
La noise enforce et la presse fu grans (3).
A ces paroles ez-vos poignant Morant,
Frere Rigaut, le hardi combatant ;
Robert de Boves lor abat erammment (4)
Et Godefroi, Guinier et Guinement.
Cil de Bordele vont lor proie chacant ;
Molt se mervoillent quant il voient Morant :
En la bataille le fist trop durement.
Garniers, ses freres, lor a mort Anjorrant
Et prist la teste de Baudoin le grant.
Atant ez-vos Jeufroi le desirrant,
Un chevalier fort, et roide, et puissant (5),
Qui en l'estor fu bien aparissant.
Destre et senestre va la presse rompant (6),
Et tint l'espée entre heut et le brant ;
Qui il ataint, il n'a de mort garant.
Il fiert Garnier, en son hialme luisant (7),
Que li naxax qui estoit a argent,
Ne li valut, le jor, ne tant ne quant ;
Envers le giete sor le cheval baucent.
Ha Dex ! quel duel do chevalier vaillant !
Por (8) lui rescorre corurent ne sai quant.

(1) C. (2) G. (3) E. (4) G. (5) E. (6) A. (7) E. (8) G.

Li sans avale (1), la plaie fu molt grans;
Ne ja par mire n'i (2) aura nul garant,
Qué il ne muire ainz le soloil cochant.
Enmi la presse laissent Garnier gisant (3),
Jusqu'a l'agait les menerent ferant;
Bien se desfendent, et Rigaus, et Morans.
Li agais saut, et derriers, et devant;
Enchaucié ont Bordeloiz folement.
La véissiez une bataille grant (4),
Et cil Jeufrois se desfent durement.
A Rigaut fut (5) conté de maintenant,
Mors est Garniers, ses freres li vaillans (6);
Mort l'a Jeufrois qui est de Luisignan.
« Dex, » dit Rigaus, « qui formas tote gent,
Lai-moi vengier par ton commandement (7),
Hui en cest jor, qu'il (8) ne voise (9) en avant! »
Le destrier broche qui les grans sals porprent,
Parmi l'estor en-vint derandonant (10):
Ja comparra par le mien escient.
Brandist la hante au confanon pendant (11),
Et fiert Hugon de Valence la grant;

(1) E. (2) E. (3) A.

(4) Tant cop doner le jor par maltalant.

(5) G. (6) G. (7) A. (8) G. (9) C. (10) E. (11) E.

L'escu li perce (1) et l'auberc li desment;
Le cuer do ventre en deus moitiés li fent (2)
Et mort l'abat (3) molt dolereusement (4).
Puis (5) fiert Jeufroi qui tenoit Luisignan (6);
Onques li hialmes (7) ne li valut noiant,
La blanche coife la montance d'un gant;
Deci es dens le vait tot porfendant (8).
« Oltre, » dit-il (9), « li cors Deu (10) te cravant!
Jamais par toi ne (11) sauront ti parent,
Garnier, mon frere, aies ocis en champ. »

Grans fu la noise et enforciés li cris;
Loheren poignent les destrie(r)s arrabis (12),
Bordelois rusent un arpent et demi.
Ja fussent mort quant la jode sailli:
Donc recommence, et la noise, et li cris;

(1) C. (2) A. (3) A.

(4) Traite a Froberge, la bele a fine champ;

(5) A.

(6) Grant cop li done li bers de maintenant;

(7) A.

(8) Rigaus fu forz et l'espee trenchant,
Son cop estort mort l'abati senglant.

(9) E. (10) *le corz Dex* (?) (11) C.

(12) Que de Garnier furent forment marri.

Volent sajetes comme pluie en avril.
Rigaus le voit, si apele (1) Baudri :
« Nostre sergent, por coi ne sont ici ? »
Et cil s'en-torne quant la parole oï ;
Trove Hervi desoz un pin flori.
Il li escrie si tost com il le vit (2) :
« Sire, d'aïe ont mestier vostre fil ;
Mors est Garniers, de verté le vos di ;
La desoz gist, enmi ce pré flori (3) ;
Jeufrois l'a mort, cil qui Luisignan tint (4).
Mais (5) Rigaus l'a de cest siègle parti,
Au branc d'acier jusqu'as dens le fendi. »
Hervis l'entent, tot en fu esbaïs (6).
« Las ! » dit li peres, « male novele a ci ;
Endroit de moi en–ai ma foi menti ;
Je fis que fos quant mes enfans créi.
Po a duré li miens fils avoc mi ;
La soe mors a molt mon cuer nerci ;
Mais par saint Jacques, puisqué il est ainsi,
Ja comparront (7) mi mortel anemi. »
Lo destrier broche ; vers Bordelois (8) ganchi
Et tint la hache do vert acier forbi (9).
Si chevalier repoignent avoc li (10),

(1) E. (2) C. (3) A. (4) A.

Morz est Jeufroiz, por verite le di,

(5) A. (6) E. (7) F. (8) G. (9) F. (10) E.

Trois cent sergenz que li bers a (1) norris (2).
Rigaus ataint un chevalier jentil (3)
Sor son escu, si que mort l'abati (4);
Et Morans fiert Poincon qui tint Sorbri;
Mort le trabuche, si le laissa enqui (5);
Et Hervis fiert dan Berengier le griz
De la grant hache del vert acier bruni;
Entre le col et l'espaule l'ovri;
Mort le trabuche; donc enforce li cris:
Sor les sergens les ont bien resortis.

Grans fu la noise et li estors champé(x);
D'ambedeus pars (6) i ot assez crié.
Cil cheval fuient, par ces chams eschapé (7);
Et en la vile refurent (8) li navré.
Boiax traînent, sanc i ot a planté.
Adonques liéve li cris par la cité;
Chascuns regrete, plorant, son parenté (9):
« Maudie l'ore qu'onques Thiébaus fu né!
En grant dolor somes par lui entré.

(1) G.

(2) Si fil le voient, s'en sont molt esbai.

(3) A. (4) A. (5) E. (6) G. (7) E. (8) G. (9) A.

Dont n'istrons mais en trestot nostre aé (1),
Do plus prodome de la crestienté,
Qu'il fist ocirre par sa desloiauté.
Cil de la sont, et prodome, et doté,
Et chevalier de grant nobilité ;
Les nos nos o(n)t molt durement grevé. »
Rigaus escrie a son riche barné :
« Metons les enz ; trop i auront esté. »
Parmi les lices (2) et parmi les fossés
Les metent enz ; maint cop i ot doné.
Dedanz le pont les ont si entassés,
A plus de diz i ont les chiés copés.
Cil de la vile sont sor les murs monté ;
Lancent lor pierres, et maint espié carré (3),
Et maint carrel d'acier, bien empané.
La fu Beraus parmi le corz navrés,
De la dolor chaï li bers pasmés (4) ;
Voit le li peres, si a le viz troblé.
Il, et Rigaus, et Morans li senés
Le retrait sonent ; s'en-ont Beraut porté (5),
Lui et Garnier qui gist enmi le pré ;
Jusqu'au Plessié n'i ot re(g)ne tiré.

(1) Ne nostre enfant, ne nostre parente,

(2) E. (3) C. (4) G. (5) C.

Proies enmenent, mais il l'ont comparé.
Il ont l'abé de Saint-Sevrin mandé,
Les enfans ont richement conrées
Et en deus biéres, et cochiés, et posés.
Audegons plore, si les a (1) regretés :
« Li mien enfant, com m'iestes hui emblé !
Lasse! dolente, com sui en grant nerté!
Mon fier lignaje et mon grant (2) parenté
Voi en cest siégle durement tormenter ;
Terre, car euvre ; lairai moi enz coler (3):
Po pris ma vie, ma joie et ma santé. »
De Saint-Sevrin atant ez-vos l'abé,
O lui diz moines qué il ot amené ;
Et dit Hervis : « Sire, je t'ai mandé
Por mes enfans, qu'il (4) soient enterré
A Saint-Sevrin, devant le mestre aute (l);
S'ainsi le faites, je vos en saurai gré :
De mon avoir vos donraï a planté. »
Et dit li abes : « A vostre volanté
Fairons-nos tot ; ja n'en iert trestorné. »
Jusqu'a Bordele en-ont les cors portés,
A Saint-Sevrin, la les ont enterrés
Molt richement, devant le mestre autel ;
Si com li peres l'ot dit et commandé.

(1) E. (2) C. (3) A. (4) C.

Cil de Bordele en-ont les lor portés;
Jeufrois li preus qu'est de Luisignan nés (1),
Et plus de quinze qui furent mort gité.
Grant duel en firent aval par la cité (2),
De maintes dames i furent regreté.
A Saint-Salveor sont li lor enterré (3).

Haim(s) de Bordele a la novele oïe;
Conté li a Beraus, li fils Helye,
A Blanchefort, la grant cité garnie,
O il faisoit Guillaume compeignie.
Li mes li conte trestote l'ahatie:
« Rigaus li preus o grant chevalerie (4)
Mist ses agais au boiz de Pincernie (5);
Garniers (6), ses freres, ot la proie acoillie;
Rescosse fu, ne le mescréez (7) mie.
Jeufrois est mors, de Luisignan li sires (8). »
Haimes l'entent, a po n'enrage d'ire (9),
Pasmés chaï, ne se pot tenir mie (10).
Guillaumes l'ot, de maltalent sopire,
Haimon apele, fiérement li escrie:
« Diax est néans, se Dex me benéie,

(1) G. (2) F. (3) F. (4) E. (5) E. (6) C. (7) C.
(8) Vostre chies nies que vos ne baez mie.
(9) E. (10) E.

Tot ce ne (1) pris une poire porrie;
Mais porchacons et si no laissons mie
Par coi li rois soit en la (2) nostre aïe. »
— « Sire, » dist Haimes, « ne le mescréez mie (3),
Ne pris le roi ne sa grant seignorie,
Qui vaille pas la monte d'une alie;
Je m'en-irai a Bordele la riche.
Or me di, Frere, no me celer-tu mie;
Cil par dela n'i-pardirent-il mie? »
— « Oïl, Biau sire, se Dex me benéie;
Mors est Garniers, plains de chevalerie;
Il et Beraus a la chiére hardie. »
Adonc dist Haimes (4) : « Or ne me plain-ge mie;
A Saint-Macaire menrai-je m' ost (5) banie;
N'en tornerai s'iert la vile saisie
Et la grant tor abatue et croissie,
La mestre sale contre terre flatie,
Et do Plessié ne lor (6) lairai-ge mie
Se gé avoie cele vile saisie,
Auques seroit lor beubance (7) faillie. »
Dist lors (8) Guillaumes : « Dex vos en-prest aïe!
Et (9) je m'en-vois en France la garnie
Parler au roi, qu'il (10) ne nos faille mie. »

(1) A. (2) C. (3) C. (4) E. (5) G. (6) G. (7) F. (8) F. (9) E. (10) C.

Va-s'en cuens Haimes, vers Bordele ganchi (1),
Parmi les chams vit les chevax gesir (2);
Escorchié sont et livré (3) as mastins.
Et a dit Haimes : « Ci ot grant poignéiz;
Ce poise moi certes, que je n'i ving
Por sauveter Fromont (4) le postéif. »
Assez (5) a tens i porra-il venir,
Se Dex garist Rigaut, et Morandin,
Et lor bon pere, le bon vaxal Hervi.
Ne(s) s'en la terre revient li dus Gerins,
Hernaus, ses freres, qui est chevaliers fins,
Et combatans viguereus et hardis,
Sovent porra véoir le poignéiz,
Devant ses ials detranchier ses amis,
Et lui méismes, s'il i est entrepris,
Tot l'or do monde ne l'en porra garir.



Huimais dirons que dans Guillaumes fist (6),
De Blanchefort li traîtres faillis (7).
Il se porpense des trives a faillir,
Comment porroit (8) grever ses anemis :

(1) Ainz ne fina tant qa la cite vint.
(2) G. (3) F. (4) G. (5) E. (6) F. (7) A. (8) G.

Or escotez que li max lerres fist.
De son avoir charja quatre roncins (1);
Arotés est, et vers France ganchi (2).
Ileuc demande noveles de Pepin;
Tant le demande, qu'il le trove a Pariz.
Il est monté (3) el palaiz marberin,
Le roi salue si tost com il le vit :
« Dex vos gart, Sire, qui en la croiz fu mis ! »
— « Et vos si face ! » ce li a dit Pepins;
« Sire Guillaume, por coi alez ainsi (4) ?
Vos estes prés de trives a faillir,
En ceste terre avez molt anemis;
S'il s'entreprenent, ce sachiez-vos de fi (5),
Tos li or(s) Deu ne vos puet garantir (6),
Que ne soiez detranchiés et ocis. »
Et dit Guillaumes : « En vo (7) conduit i ving;
De mon avoir vos (8) faz ici venir
Plus que ne pevent porter quatre roncin;
Par tel convent le vos (9) donrai, Pepin,
Que n'aideroiz (10) au Loheren Garin,
Lui, ne Hernaut, ne Girbert, ne Gerin;

(1) D'or et d'argent, de deniers esterlins;

(2) E. (3) E. (4) E. (5) G. (6) G. (7) G. (8) G. (9) G
(10) G.

Ainz nos laissiez entre nos (1) covenir
Et as espées le chaple maintenir
Jusqu'a un an ; porra-l'an bien véir
Qui mialz porra la grant guerre sofrir. »
Li empereres a l'avoir encovi ;
Tot otroia ce (2) que Guillaumes dist.
Molt en-pesa la franche empereriz,
Quant ele vit forsjurer ses amis.
Le roi apele com ja porroiz oïr :
« Par Deu, Bons rois, mis avez (3) en obli
Hernaut le preu et son frere Gerin,
Le grant servise que dus Begues vos fist
Qui tote Flandres et Hainaut vos conquist,
De Normandie le duc Richard vos prist
Et amena a la cort a Pariz,
Et vostre homaje a vostre talent fist.
Il et ses freres, li Loherens Garins,
Maint dur estor te (*sic*) vainquirent (4), Pepin ;
Or les avez arriére vo doz mis (5).
Et vos, Guillaume, fel traïtres mentiz (6),
Fil a putain, tant par-fustes hardis,
Quant devant moi vos osastes venir (7);
Bien saviez-vos qué il sont mi cosin :

(1) G. (2) E. (3) G. (4) G. et E. (5) G. (6) E. (7) F.

Ja Deu ne place qué en puissiez joïr (1),
Aincois (2) soiez detranchiés et ocis! »
Li rois l'entent, a po n'enrage vis;
Hauce le gant, sor le nez la feri,
Que quatre (3) gotes de sanc en fist issir.
« A vos que tient, » ce li a dit Pepins,
« Se mi baron viénent parler a mi? »
Et dit la dame : « La vostre grant merci;
Quant vos plaira, si porroiz referir,
Car (4) je sui vostre, ne m'en puis departir. »
Isnelement en ses chambres en-vint,
Son chapelain en-apela Thierri :
« Faites-moi letres et séelés escris;
Les unes voisent a Jeufroi l'Angevin;
L'autre a Huon, le mien germain cosin (5);
En Orlenoiz envoie a Hernéiz (6);
Les autres aillent au Borgoing Auberi (7). »
Un mez apele, si li a dit : « Amis (8),

(1) Qui sanz conduit venistes devant mi!
Ne place Deu qi en la croiz fu mis,
Vos repariez ne saims, ne sax, ne vis!

(2) C. (3) E. (4) E. (5) E.

(6) Les quatre aillent a Garnier le meschin
Et les cinquieme au Bergoing Auberi.

(7) Les autres voisent a Gautier l'orfelin.

(8) A.

Tu t'en-iras a Mez au duc (1) Garin,
Et a Girbert, a Hernaut, a Gerin.
Et si lor di, ne lor en quier mentir (2) :
A la cort est Guillaumes li marchis;
Tant done au roi et tant li a promis,
Qu'il n'aidera ne Hernaut (3), ne Gerin,
Ne dans Girbert, ne son pere (4) Garin;
Ainz les laira de guerre covenir
Et as espées le chaple maintenir.
S'or ne se poinent (5) de gaitier les chemins,
Et s'il (6) s'en-va qué il ne soit ocis,
Si m'aït Dex, je les pris molt petit. »
Li suen messaje sont issu de Pariz.
Qui plus tost pot a son cheval venir (7),
Chascuns s'en-vint la o il fu tramis (8).
S'ainsi s'en-va Guillaumes li marchis;
Grant mervoille iert s'il en-eschape vis (9).
Li uns des mes tot droit a Mez en-vint,
Trova Garin, et Girbert, et Gerin,
Lui et Hernaut, le chevalier gentil.
A pié descent sor le degré ma(r)brin,
Contremont monte et (10) a trové Garin.
Il le salue et le briéf li tendi.

(1) E. (2) E. (3) E. (4) E. (5) G. (6) E. (7) E. (8) E. (9) A. (10) E.

Ainz que li dus les letres desclosist (1),
A demandé au messaje qu'il vit :
« O est li rois ? » Et cil dist (2) : « A Pariz. »
— « Que fait madame la franche empereris ? »
— « Molt bien, Biau sire, » li mes li respondit (3).
« A vos m'envoie et je sui venus ci ;
Faites garder qué el briéf a escrit. »
De letres sot li Loherens Garins ;
Car en s'enfance fu a escole mis (4),
Tant qué il sot, et roman, et latin.
Il vit (5) les letres et reconnut l'escrit ;
En une chambre celéement en-vint ;
Girbert apele, et Hernaut, et Gerin,
Doon le preu, le pere Malvoisin ;
Icil fu freres au bon vilain Hervi,
N'ot plus prodome en quarante païs
Ne plus vaxal por ses armes tenir.
« Or m'escotez, » ce dit li dus Garins (6),
« Molt grant mervoille poëz ici oïr (7) ;
Faillis nos est l'empereres Pepins.
A la cort est Guillaumes li marchis ;
Tant a le roi et doné et promis

(1) C. (2) C. (3) C.
(4) El povre aage, qant il estoit petiz.
(5) G. (6) E. (7) A.

Qu'il n'aidera (1) ne moi ne vos, Biax fils;
Ainz nos laira de guerre covenir.
Qui or seroit en son repaire (2) mis?
Molt seroit bien qué il fust entrepris (3). »
— « Por amor Deu, Oncles, » ce dit Gerins,
« En doce France ai-jé esté norris;
N'i a guichet, ne sentier, ne larriz (4),
Que ne sachions, et jé, et Hernaudins.
Montons, Biau sire, por le Saint-Esperit,
S'alons gaitier Guillaume le marchiz.
Se Dex donoit que sor nos s'embatist (5),
De nostre guerre seroit grans pans jus mis
Do plus felon de tos nos anemis. »
— « Et je l'otroi, » ce dit li dus Garins.
Il ont mangié un po apres midi;
Avoine donent as destriers arrabis,
Car il voloient chevalchier au seri (6),
Et il méismes se cocherent dormir.
Com il se liévent, au mangier sont assiz.
Li jors s'en-va (7) et la vesprée vint;
De Mez se partent sor les chevax de priz;

(1) G. (2) F. (3) C.

(4) Ne bois hautein, ne riche plaisseiz,

(5) Par aventure que es poinz nos chaist.

(6) A. (7) C.

Ne sont que trente, mais tuit furent eslit.
Bar-le-Duc passent com il dut anuitir (1),
Et Do(s) les guie qui bien sait le païz;
Viteri laissent qui en Champeigne sist (2);
Troies costoient et la forest d'Ervi;
Aucorroiz laissent et passent a Ligni (3);
Jusqu'a Estampes ne pristrent onques fin;
Ilens s'adrecent droitement vers Pariz (4).
Dedanz Torfo ont lor agait basti,
Un seul petit dela Monleheri.
Enson un tertre ont un chevalier mis,
Que nus ne pot né aler ne venir
Que cil ne l' voie (5) qui en l'engarde sist.
Cil furent trente qui ont l'agait basti.
  Le jor s'entorne Guillaumes de Pariz;
Congié a pris de nostre roi Pepin.
Li empereres apela Bancelin,
Son chamberlain que ses peres norri :
« Montez, Vaxax, » dit li rois; « je l' vos pri;
Conduisiez-moi Guillaume le marchiz,

(1) G. (2) E. (3) A.

Ils traverserent, d'autre part sont ganchi;
Ferrieres passent a un lundi matin,
Chastel-Landon et la Biause autresi.

(4) F. (5) G.

De par mon corz, envers ses anemis.
Par aventure s'encontréiez Garin,
Girbert, Hernaut, ne son frere Gerin,
Ne le Borgoing, ne Jeufroi l'Angevin,
Rigaut le preu, ne son pere (1) Hervi,
Que vos diroie? ne nul de lor amis;
Tres bien lor dites qu'en (2) mon conduit l'ai pris;
Que, par la chasse au baron saint Deniz,
Jusqué il soit arrière en son païz,
N'i a si cointe, se main i avoit mis,
Qué il ne fust mes mortex anemis. »
— « Bien lor diroie, Sire, » dit Bancelins (3).
A ces paroles sont issu de Pariz.
Ne fu li cuens Guillaumes pas si fis (4),
Qué il n'éust le blanc halberc vesti
Desoz la chape forrée de samiz,
Et enson chiéf un chapel de fer mis.
Cainte a l'espée, sist el destrier de priz (5);
N'ot tel por corre en quarante païs,
Nés fu d'Espeigne, si li estoit tramis;
Et li garcon corrent par (6) les larris,
Chantent les sons noviax qu'il ont apris.

(1) C. (2) E.
(3) Se en voi nul, ensi com tu me diz.
(4) F. (5) F. (6) C.

Desarmé sont comme fol et chetif (1),
Fors seulement (2) Guillaume le marchiz;
N'en sorent mot, si sont en l'agait miz.
Li chevaliers qui en (3) l'engarde sist,
Tant les esgarde que de pres les choisist (4)
Hastivement est venus a Garin,
A sa voiz halte a escrier se prist :
« Franc chevalier, vez-ci nos anemis;
Or i-parra qui mialz saura ferir;
Sé il t'eschape, certes tu iés honis. »
— « Sainte Marie! » ce dit li dus (5) Garin
« Qui me rendra Guillaume le marchiz (6),
De quarante homes li crestrai son païz (7).
Es chevax montent corans et arabis.
Devant (8) en-vient li vaxax Bancelins,
Chamberlains est l'emperéor Pepin;
Bien reconnut le Loheren Garin;
A sa voiz halte a escrier se prist :
« Sire vaxax, l'empereres Pepins
A en conduit Guillaume le marchiz,

(1) G. (2) F. (3) C.

(4) Aprochie sont ne pevent resortir.

(5) E. (6) E. (7) E.

Il ne ses oirs n'i porra mes faillir.

(8) A.

Tant qué il soit arriers en son paiz;
Si vos gardez qué il n'i-soit laidis,
Jamais nul jor ne seroit (1) vostre amis;
Aincois fairoit (2) trestos vos fiés saisir (3). »
— « Tais, Gloz lecherres, » li dus Girbers a dit;
« Li rois de France cuide nos avoir pris,
Quant cist auront nos bons amis ocis;
Et il les cuide salver et garantir!
Par saint sepu(l)cre il n'ira mie ainsi. »
Hernaus regarde lez un broillet flori (4),
Si a véu Thiébaut do Plaisséiz;
C'estoit icil (5) qui la traïson fist,
Et Begon fist (6) dedanz le boiz murtrir;
Hui est li jors qu'il li sera meri.
Hernaus le fiert tant com il pot venir,
Cope les mailles do blanc halberc tresliz,
Parmi le corz li a son espié mis (7);
Mort le trabuche do destrier o il sist.
Voit le Guillaumes, a po n'enrage vis;
Sé il ne l' venge il se prise petit (8).
Le destrier broche des esperons d'or fin,

(1) E. (2) C.

(3) Que en demoine devez de lui tenir.

(4) A. (5) C. (6) G. (7) G.

(8) Duel en ot grant qant si le vit morir;

Brandist la hante (1) o l'acier poitevin (2),
Et va (3) Hernaut de grant vertu ferir.
Hernaus l'atent, quant il le voit venir (4) ;
Bien le sachiez, ne l'a mie ganchi (5) ;
Tel cop se donent es escus biauvoisins (6),
Qu'il s'entrabatent des destriers arrabis.
Tos premerains est Hernaus sus saillis ;
Jeunes homs fu, si ot le cuer hardi (7) :
Bien se desfent et bien sait escremir.
Mais grant meschiéf, Seignôr, avoit iqui ;
Ja li uns d'ax n'en-alast sains ne vis,
Quant i-sorvint, et Girbers, et Gerins,
Do(s) li venerres, Berengiers et Gaudins,
Qui les rens cerchent contre lor anemis ;
Et quant Guillaumes les vit (8) sor lui venir
N'i vossist estre por tot l'or de Pariz.
« Helas! » dolans li cuens Guillaumes dit,
« He! Rois de France tes conduis valt petit. »

(1) E.

(2) Tant com il pot sor son cheval venir.

(3) A. (4) G. (5) A. (6) F.

(7) N'est pas mervoilles, filz fu au palasin,
Au duc Begon do chastel de B.lin ;
En nule terre n'ot chevalier si fin.
Hernauz li preuz au branc d'acier forbi.

(8) E.

Le cuer ot fraiz, vigueroz et hardi;
Delez lui garde, s'a un cheval (1) choisi;
Il done un salt, par la regne le prist,
De plaine terre sus les arcons sailli;
En fuie torne, si a l'estor guerpi.
Ja s'en-alast descombrés et garis,
Quant l'encontra li Loherens Garins,
Li preus Girbers et li vaxax Gerins,
Dos li venerres, li peres Malvoisin;
Brochant (2) tuit quatre, le comte vont ferir (3):
Grant cop li done chascuns a son venir (4);
L'escu li fendent (5) soz la bocle a or fin (6).
Li fers fu chaus, ne pot l'acier sofrir;
El corz li plungent lor aciers poitevins;
Copent l'eschine, et le braz, et le piz:
Mort le trabuchent droit enmi le chemin (7).
Don(c) trait l'espée li Loherens Garins;
Arestés s'est desor son anemi;
Des le braier le porfent jusqu'o piz;
Foie et pormon par terre en-espandi:
Ce fu eschanges de Begon de Belin (8).

(1) E. (2) F. (3) E. (4) E. (5) A.

(6) Li uns fiert halt, l'autre bas, ce m'est vis,
Si com chascuns pot a poindre venir.

(7) Si le devient com fait li (l. les) lous mastin

(8) Qui fu a Mez en la biere tramis.

Qui donc véist, et Hernaut, et Gerin
Les chams cerchier, les plains et les larris,
Por detranchier lor mortex anemis!
De tos les homes Guillaume le marchiz,
Mal soit de cel qui en-eschapast vis!
Ne mais qu'un (1) seul que li Loherens pri
Liquex estoit (2), et chanus, et floris:
Por ce ne l' doigne ne tochier ne ferir;
Ainz li a fait fiancier et plevir,
Que son seignor emportera d'enqui (3),
Tot droit a Lenz, Fromont le postéif.
Si le verront, et parent, et ami,
Li cuens Fromons et ses fils Fromondins (4
Ce (5) féist-il, ja ne li déist-il.
Il le leverent sor un destrier de priz,
Par devant lui, sor la sele a or fin,
Tot enforchié ausi com s'il fust vis;
Parmi les flans l'ont estroitement c(a)int,
Qué il ne puisse ne verser ne chéir;
Et li veillars entra (6) en son chemin,
Et chevalcha dolens et abosmis.
N'est pas mervoille s'il en fu esmaris,
Car (7) grant angoisse li convint a sofrir (8

(1) E. (2) F. (3) E. (4) A. (5) G. (6) G. (7) F.
(8) Ainz chevaliers tele ne la sofri.

Or vos dirai do Loheren, qu'il fist.
Grans fu l'eschas (1) que li dus ot conquis,
De palefrois, de chevax, de roncins,
De gras somiers, dont i ot plus de vint;
De bons destriers, corrans et arrabis (2);
De beles copes et de hanas d'or fin.
Parmi les chams gisoient li ociz;
La les manjuent li lou (3) et li mastin.
Dex! quel dolor et quel domaje a ci!
Or vos dirai do Loheren, qu'il fist.
Quatre destriers la réine tramist,
Et la réine (4) molt tres grant joie en fist.
Li chamberlans est venus a Pariz;
Tot sopirant, devant Pepin en-vint (5).
Li rois le voit (6), si l'a a raison mis.
Il li demande : « Qué as-tu, Biax amis?
Ou est alés Guillaumes li marchis? »
— « A nom Deu, Sire, malvaisement est pris;
Bien le sachiez, an le vos a ocis (7). »

(1) C.

(2) Il font trosser palefrois et roncins.

(3) C. (4) C. (5) E. (6) E. (7) E.

— « Comment déables? » li rois Pepins a
— « A nom Deu, Sire, ja le porroiz oïr.
Verité(s) est (1) qu'en vo (2) conduit fu
Il chevalchoit sor un destrier de priz,
Comme prodom(s) et chevaliers gentis,
Desoz (Desor) la voie, delez Monleheri (3
Ileuc l'ocist li Loherens Garins;
Il, et Girbers (4), et Hernaus, et Gerins.
Ainz que meslée i levast né estris (5),
J'alai devant et de par vos lor dis,
Que nesuns seus d'ax tos n'i-fust laidis;
Qu'en vo conduit s'estoient trestuit miz (
Po en faillit que je ne (7) fui ocis,
Li dus Garins por voir me vost ferir.
Trestos les ont detranchiés et ocis;
Onques un seul n'en-vi eschaper vif (8).
Je vi mervoilles do petit Hernaudin;
Thiébaut ala do Plaisséiz ferir,
Que mort le fist contre terre flatir. »
— « Il ot droit certes, » ce dit l'emperer
« Car ce fu cil qui la traïson fist;

(1) C. (2) E.

(3) Ileuques fu li bons vaxax ocis.

(4) A. (5) F. (6) A. (7) G.

(8) Parmi les chams vi les testes gesir.

Par coi dus Begues (1) la mort recut et prist. »
— « Aiez paiz, Dame, » ce dit li rois Pepins;
« Bien le sachiez; par le corz saint Deniz (2),
Tant com je vive ne me puisse garir,
N'aurai mais paiz au Loheren Garin.
Encontre moi a durement mespris;
En mon conduit a mon baron (3) ocis. »
Il en-apele Berart, le fil Sanguin:
« Alez saisir le chastel de Belin,
Et La Valdone et Montesclavorin (4),
Que jamais terre ne tiégnent-il (5) de mi. »
— « Tort en-avez, » ce dit l'empereris.
« Que demandez (6), et Hernaut, et Gerin,
Qui sont enfant et sont li mien cosin (7)?
Il n'i ont corpes, ne doient mal sofrir (8).
Mais la querele metez desus Garin;
En Loheraine envoiez Mez saisir. »
« Par Deu, Réine, » li empereres dit,
« Ce sont rampones que jé ai ci oï;
Mais par saint Jaque il n'ira mie ainsi,
Se l'aviez ore, et juré, et plevi. »
— « Je sai de voir, » la réine avoit dit,

(1) F. (2) E. (3) E.
(4) Tote la terre de coi il sont saisi.
(5) E. (6) E. (7) C. (8) C

« Que vos avez felon cuer de mastin ;
Mal emploiérent ce qu'il vos ont servi.
Car pléust Deu qui onques ne menti,
Qu'en Moriene fusse alée de ci !
Bien le (1) sauroient par tems mi anem
De moi (2) auroient ce qu'il ont desserv
Cuidiez-vos, Rois, que chaciés soit Ga
Nenil par Deu qui onques ne menti,
Se l'aviez ore, et juré, et plevi;
Au desus est de tos ses anemis.
Qu'il est loiax et chevaliers gentis!
Ainz de son cuer traïson n'en-issi.
Cil sont, felon, larron, Deu anemi;
A Fromont poise qué (3) il Deu ne ven
Rois, qu'as-tu (4) fait ? Tu as Deu rele
Qui tes (5) barons as a estrous failli,
Qui tozjorz t'ont anoré et servi. »
Et dit li rois : « Or le laissons ainsi (6).

OR chanterons do Loheren
Grans fu l'eschas que li du
Droit a Estampes vint la n
Passe la Biause, droit a O

(1) E. (2) E. (3) G. (4) F. (5) E. (6) A. (

La nuit hesberge chiés sa suer Heloïz (1).
Icele nuit fu hesbergiés Garins
Molt haltement, la dame Deu merci.
Iloc sejorne huit jors tos acomplis
Et fait ses jens assembler et (2) venir.
Il a mandé le Bergoing Auberi
Et Salemon, cel qui Breteigne tint,
A Blaives viènent (3) trestuit encontre li,
A tant de jent com il porront tenir (4);
Et il si firent sanz nesun contredit.
A Blaives vinrent les (l. li) oz au (5) duc Garin,
Grans et plenières, nus si beles ne vit:
Il s'efforcerent et chaseuns molt biau vint,
A son pooir, si com il pot venir.
Par ses jornées s'en-vait li dus Garins;
Ainz ne fina desi a Balives vint.
Encontre vont li damoisel gentil,
Et li borjoiz et tuit cil do païz;
Sor tos les autres font joie de Gerin

(1) Sa suer estoit, l'anor d'Orliens maintint,
Et de Peviers le grant chastel basti
Et le chastel (la chapele ?) et l'abaie fist:
Ancor i est ses noms et ses escriz.

(2) C. (3) F. (4) E. (5) E.

Et de son frere, le vaxal Hernaudin.
Sa féauté a pris le jor Gerins ;
Mais l'empereres avoit fait tot saisir.
Garins l'entent, a po n'enrage vis;
As gardes vint (1), si les a tos fors mis :
« Qu'est-ce déable (2) ? Nos a (3) li rois donc pris,
Qui sanz forfait cuide nos fiés saisir (4) ?
Sé il se vialt devers Fromont tenir,
Si gart tres bien sa terre et son païz,
El plus parfont verra noise et huitin. »
Li chamberlans en-vint droit a Pariz (5);
Li rois demande : « Seignor, qu'avez-vos quis (6) ?
Por coi avez mes chastiax deguerpis
Et mon fié lige que je doi mainteair ? »
— « A nom Deu, Sire, » cé a dit Bancelins,
« Il n'est pas vostres, si com moi est a viz.
Aincois est quites, et Hernaut, et Gerin (7);
Il i part bien ; les vos en ont hors mis. »

(1) C. (2) F. (3) G.

(4) De tote enor terrestre departir.

(5) E.

Ainz ne finerent jusque devant Pepin.

(6) F. (7) G.

Et dit li rois : « Il me prisent petit. »
— « Voir il (1) ont droit, » ce dit l'empereris;
De tex morsiax vos doit-an bien servir. »
— « Laissiez ester, » ce dit li rois Pepins;
« Par saint Denise ja n'en porront joïr,
Et se vers ax vos voléiez tenir,
Et vos, et ax feroie repentir. »
— « Il puet bien estre, » ce dit l'empereris;
« Ne me voil mie (2) envers vos abatir;
Mais an se doit devers le droit tenir,
Et qui ne l' fait si vialt Deu relenquir. »
Or laisserons (3) ester do roi Pepin,
Et chanterons do vaillant duc Garin,
Qui nes porchace et fait chalans venir,
Que tot le port a fait de nes covrir.
Li aube (4) apart et li jors esclarci;
De Blaives issent li grant et li petit,
Et li charrois commenca a venir :
Au passer metent quatre jors et demi (5).
Et d'autre part li bers Rigaus revint (6),
O bien siz cens de chevaliers eslis;

(1) G. (2) E. (3) E. (4) C.

(5) Qant il sont outre et li granz charroiz vint.

(6) G.

Guis de Biaiz, et Joces, et Landris,
En lor compeigne arbalestier bien mil;
Autretant ont de chevaliers de priz (1),
N'i a un seul (2) sor destrier ne séist (3).
Devant les autres vint Rigaus li hardis,
Tot maintenant ala baisier Gerin;
Morans l'enfés le baisa autresi (4),
Puis s'entorna tot droit vers Hernaudin (5) :
« Sire, » fait-il, « bien puissiez-vos venir (6) !
Molt grant sofrance avons en cest païz (7),
Car Bordeloiz, Sire, nos tiénent vis;
Sovent nos chacent, et a huis, et a cris;
Nos somes po, si n'es poon(s) sofrir (8).
L'autrier m'ocistrent mon frere Garnerin,
Dont j'ai mon cuer correcié et marri;
Il fust prodoms sé il poïst garir,
Et chevaliers viguereus et hardis.
Hervis, mes peres, en est tos asotis;
Le remanant prise-il molt petit.

(1) G. (2) F.

(3) Grant, et leucant, et isnel, et corsi.

(4) E. (5) E. (6) E. (7) E.

Molt grant disete avons euz de ti
Et de ton frere, le bon vaxal Gerin.

(8) Vers lor orgoil ne nos poons tenir.

Ne gardons (1) l'ore que nos soien(s) ociz,
Dont seroit seus mes peres en son païz (2).
Grant pechié faites quant vos n'iestes ici;
Vostre est la terre, si la devez tenir. »
— «Ne (3) dotez mie, Biax niés,» dist Hernaudins,
« Que nos serons assez en cest païz,
Et quant tems iert, s'en-irons (4) a Garin,
Le Loheren qui soëf nos norri. »
— « Que faites-vos ?» ce dit li dus Gerins;
« Faites logier et la place saisir,
Que passés est li charrois, ce m'est viz.
Et vos vilains, savez que je vos di (5),
Parmi la terre dont nos somes saisi,
Faites crier, et le charroi venir
Qui nos (6) amoint, et le pain, et le vin,
Et les vïandes dont nos devons garir (7).
Car (8), par l'apostre que quiérent pelerin (9),
Je ne be mie a raler le matin :
Qui est el jeu le jeu doit consentir,
Qui guerre moine guerre doit maintenir;
Ainz que j'en-parte, foi que doi saint Martin,
Le comparront mi mortel anemi. »

(1) E. (2) A. (3) E. (4) A. (5) C. (6) F. (7) E. (8) C.

(9) Ne par celui qi de l'eve fist vin,
Qant sist as noces de saint Arcedeclin.

La (1) se logerent li chevalier gentil;
La nuit i jurent, si s'en-vont au matin.
En l'avangarde estoit (2) li fils Hervi,
Il et Girars qui Gironvile tint,
Qui tres bien sorent (3) la terre et le païz.
L'ariéregarde fist li dus Auberis,
Jeufrois d'Anjo et Garniers de Pariz;
Enmi les rotes ont lor charroi assis (4).
En Gascoigne entrent por saisir le païz,
Et quant il sont dedanz la terre miz,
N'i ot fiance li peres ne li fils (5);
Cil vilain fuient por lor corz garantir,
Et nequedant si en ont assez pris,
Il (6) se dementent et se claiment chetif;
Ardent (7), et proient, et gastent le païz (8).
Bien fait Garins de trestot son plaisir;
Chastel ne trove qui vers lui s'ost tenir.
Aiz en Gascoigne fait li dus retenir,
Et bien fermer, et richement garnir;
Morlant brisa a un lundi matin;
Vint a Restel, par force le reprist;
Gastant s'en-va la terre et le païz (9).

(1) E. (2) G. (3) E. (4) E. (5) E. (6) Lisez Qui (7) I.
(8) Ces mesons ardent et ont par terre mis.
(9) E.

Il n'i ot home qui li contredéist;
Mors fu Guillaumes de Blanchefort la cit,
N'i alast mie se li vaxax fust vis.
Arriers s'entorne tot droit en son païz.
Devant Bordele lor(s) a le siége mis (1).

OR laisserons (2) do duc ester ici;
Quant leus en iert, bien i porrons venir;
Si vos dirons do Gascoin, qué il fist.
Guillaume emporte, tot droit a Lenz en-vint
Fromondin trove sor le pont tornéiz.
Desor son poin ot un espervier mis;
Gorje li fait d'une aile de pocin;
Il regarda (3), vit le Gascoin venir,
Do mort qu'il porte a merveiller se prist;
Bien le connut a la chiére et au viz.
Il li demande: « D'ont viens-tu (4), Biaus amis?
Que fait mes oncles, Guillaumes li marchis? »
Et cil respont: « Je l' vos aurai tost dit (5):

(1) Peut-être faut-il lire ainsi ces trois vers :
Devant Bordele lors a le siége mis;
N'i alast mie se li vaxax fust vis;
Arriers s'en-fust torné en son païz.
(2) E. (3) G. (4) C. (5) C.

Mar acointa le present qué il fist,
Mort l'a Garins, il et Girbers, ses fils;
Quant nos partimes l'autre jor de Pariz.
Desor Torfo fu messire(s) entrepris;
La l'encontrerent si mortel anemi,
Hernaus de Mez et ses freres Gerins;
Mon seignor ont detranchié et ociz,
Et tos les autres qui erent avoc li,
Fors que moi seul (1) que li Loherens prist.
Veillars estoie, ne me deigna ferir;
Aincois me fist fiancier et plevir,
Que mon seignor aporteroie ci (2).
Tant l'ai porté que ne l' puis sostenir;
Tenez le corz, faites l'ensevelir. »
Fromondins l'ot, a po n'enrage vis;
L'espervier laisse, ne li (3) chalt qui le prist;
Son oncle embrace qui sor le destrier sist;
Molt belement a la terre le mist;
Sanglant li baise, et la boche, et le viz:
Sor lui se pasme de (4) la dolor qu'il vit.
Cil chevalier esgardent Fromondin,
Molt se mervoillent de ce qu'il fait enqui (5);
Il cuident bien mort sobite l'ait pris;
Il corent la, et as plors, et as cris.

(1) E. (2) C (3) C. (4) C. (5) G.

La noise entent Fromons li postéis,
Dedanz ses chambres o il s'estoit assis;
A sa voiz halte a escrier se prist :
« Alez as armes, Frans chevaliers gentis;
Je cuit ce sont mi mortel anemi
Qui a la porte me viénent assaillir;
Si m'aït Dex, mar en ira uns vis. »
— « N'i sont, Biax sire, » dist li cuens Savaris (1);
« En autre guise est li afaires pris (2);
C'est vostres freres, Guillaumes li marchis,
Qui la fors gist, a cele porte (3), ocis. »
Fromons l'entent, a po n'enrage vis.
Plus tost que pot fors do palaiz issi,
Trove son frere detranchié et ociz.
Entre ses bras le tenoit Fromondins;
Fromons se pasme si tost (4) com il le vit;
Il le regrete com ja porroiz oïr.
« Tant mar i fustes, Frans chevaliers jentis;
Qui vos a mort, il n'est pas mes amis.
Ne place Deu qui en la croiz fu mis,
Qué en soit faite acordance ne fins,
Jusqu'a cele ore que venjance en soit pris (5),
Que j'en fiére un (6) de mon branc acerin,
Et que je l' fende (7) entresi qu'enz el piz! »

(1) E. (2) A. (3) A. (4) E. (5) G. (6) G. (7) C.

A ces paroles font le corz enfoïr (1),
Delez Huédon qui fu de Saint-Quentin,
De l'autre part ou gisoient (2) si fil,
Et si neveu, ne sai ou cinc ou siz.
« Dex, » dit Fromons, « ci gisent mi ami.
Puis s'en-repaire o palaiz marberin (3);
Ileuc commence, et li diax, et li cris.
Adonc parole (4) Guillaumes de Monclin :
« Sire Fromons, mervoilles puis oïr;
Quant traméistes Begon le palazin (5)
A Mez la grant, au Loheren Garin,
Delez la biére ou li dus fu assis
Il vit ses homes plorer a molt hals cris (6).
Conforte-toi (7) com chevaliers gentis (8).
Mors est Guillaumes de Blanchefort la cit,
Et mors est Huédes, sires de Saint-Quentin
Cax as perdus que tu engenoïs (10).
Prenez un mez, envoiez a Garin (11):
Trive mandez o chevalier jentil (12);

(1) Entre la barre et le pont torneiz,
(2) E. (3) E. (4) E. (5) A.
(6) Et uns et autres, les granz et les petiz.
(7) E.
(8) La pes fust fete se il tres bien vossist.
(9) E. (10) E. (11) E. (12) A.

L'uns mors por (1) l'autre soit en eschange mis;
Acordez-vos, et (2) soiez bon ami.
Se ceste guerre dure longuement si,
Nos i perdrons de nos meillors amis,
Et il des lor; ce ne porra (3) faillir.
  Fromons l'entent, a po n'enrage vis;
Il joint les piés, s'est en estant saillis;
De maltalent li est li vis rogis (4) :
« Fils a putain, qué est-ce que tu dis ?
Bien le savoie par les sains que Dex fist;
Tex se puet or de la guerre enhatir,
Ja au besoin n'en iert ses escus pris. »
Donc a parlé l'orgoilleus Fromondins :
« Peres, » dist-il, « entendez envers mi;
Pléust a Deu qui onques ne menti,
Vostres grans sens créust le mien petit !
Se vostre jent me deignoient servir
Jusqu'a un an, ce cuit, et un demi,
Vos rend(e)roie le Loheren Garin,
Mort, o sanglant, o retenu, o priz. »
— « He! Dex aïe ! » li cuens Fromons a dit;
« Alez avant, li grant et li petit;
Féaute faites mon enfant Fromondin,
Si li aidiez ma (5) guerre a maintenir. »

(1) C. (2) E. (3) E. (4) E. (5) E.

Et il si firent, sanz nesun contredit (1).
Fromondins (2) mande et semont (3) ses
Tant en assemble qu'il sont bien quinze (4)
Ainz ne fina desi a Cambrai vint.
En l'avangarde fu Bernars do Naisil,
Forques et Hues, Girars et Jocelins,
Et Galerans, et ses freres Gaudins,
Et Anjorrans, li sires de Coci,
Et Clarembaus, icil qui Vandueil tint.
Li forrier corent par trestot (5) le païz;
Liève la noise et enforce li cris.
Hues s'en-ist quant il a cax oïs;
Molt fist que fox, malvais consoil créit (6);
En sa compeigne chevaliers quatre-vint;
Tresqu'as Ardennes ne prist-il onques fin.
La véissiez un riche poignéiz;
Plus de soixante lor(s) en i ont ocis,
Sor les batailles les moinent desconfis;
Et Fromons point quant il les vit venir (7).
Parmi un val, delez un pin flori (8),
Entre Huon et la vile se mist (9);
Se Dex n'en pense, Hues iert (10) mors o pri
Anqui (11) l'encloent si mortel anemi.

(1) E. (2) E. (3) Semont et mande. (4) E. (5) C.
(7) G. (8) E. (9) G. (10) E. (11) A.

Uns chevaliers vient a lui, si li dist :
« He, Riches sires, que faites-vos (1) ici ?
Vos estes mors, penses de vos garir. »
Hues l'entent ; ne sait quel part foïr ;
Mais vers la vile li bons vaxax ganchi,
Droit vers (2) l'agait Fromont le postéif.
De maltalent commenca a ferir ;
Des icele ore que Dex le monde fist,
N'ot tel domajes, ne tel doleroz criz (3).
Qui donc véist Huon le jor ganchir,
Do branc d'acier (4) sor ces hialmes ferir !
Les estenceles do feu en fait saillir.
Si compeignon remestrent tuit enqui ;
Qui furent mort, détranchié et ociz.
Parmi ces chams les véissiez gesir,
Et ces boiax et corées saillir !
En tel estor (5) Hues do Cambresil (6)
Tant a de cos sofers et recoillis,
Que son escu li convint de (7) guerpir :
N'est pas mervoille sé il fu esbaïs
As cos qu'il done et a cax qu'il a pris.

(1) E. (2) A. (3) E. (4) E. (5) G.

(6) Fiert et detranche et fet d'ax grant martir.

(7) C.

Ja s'en-alast quant ses chevax chaï;
Et li chevax est en piés resaillis,
Atot Huon qui onques n'en chaït (1),
N'onques arcon, né estrier ne (2) guerpi
Bien s'en-alast, maugré aüssent-il,
Quant au devant li sailli Fromondins,
Il et Guillaumes, l'orgoilleus de Monclir
Son bon cheval li ocist Fromondins (3);
Or en ait Dex, et pitié, et merci (4) !
A ambes mains tenoit le branc forbi (5),
Molt durement (6) commenca a ferir ;
Qui il consuit, mires no puet garir.
Molt en trabuche et molt lor en ocit.
« Ber, car te rens, » dit Fromons li marc
« C'iert grans domajes se tu ies ci ocis (8)
Ce dit cuens Hues : « S'avez pitié de mi,
Que je n'i muire, ne n'i doie estre (9) ocis
Je vos rendrai mon bon branc acerin. »
Et dist Fromons (10) : « Je le créant ainsi
Son branc li tent (12) et li vaxax le prist :
La le desarment maintenant sanz respit.
Ez-vos Bernart, le seignor do Naisil,
Et voit Fromont (13), fièrement li a dit :

(1) E. (2) E. (3) E. (4) E. (5) E. (6) E. (7)
9) E. (10) F. (11) E. (12) E. (13) F.

« Comment, Biax oncles (1), est encor Hues vis ? »
— « Oïl, Biax sire, » fait-il, « car (2) je l'ai pris ;
Je créantai que n'i-iert pas (3) ocis. »
Et dit Bernars : « Cist créans est faillis. »
Bernars le fiert ; nus garde ne s'en-prist
Jusqu'a cele ore que le virent chéir.
Molt fist que glos li traîtres faillis (4) ;
Sé il tenist son branc d'acier forbi,
Ja ne fust tex qu'il l'osast assaillir.
« Helas ! dist Hues, « com m'a Fromons traï (5) !
Biau sire Dex qui onques ne mentis,
Molt sui pechiérres, aies de moi merci ! »
Un foillet d'erbe entre ses piés a pris ;
Trois fois le seigne, en sa boche l'a miz,
Por corpus Deu l'a recéu et priz :
L'ame s'en-part et li cors s'estendi (6).
Fromons le voit (7), a po n'enrage vis :
« Certes, Biax oncles (8), » fait-il, « bien m'as honi
Do meillor (h)ome qui ainz béust de vin. »
— « Trop a duré, » li cuens Bernars a dit ;
« Car pléust Deu qui onques ne menti,
Li remanans fust ore tos ainsi (9) ;
Si averiens nostre guerre assovi (10). »

(1) F. (2) C. (3) E. (4) E. (5) E. (6) E. (7) F. (8) Malgré les mss. il faut sans doute *Biax niés*. (9) E. (10) F.

Ce dist Fromons : « Il n'ira mie ainsi. »
Dedanz Cambrai est enforciés lì (1) c
De bons sergens furent li mur garni.
Fromons (2) s'entorne, que pas n'i assai
Il art la terre, et destruist, et laidi ;
En Hainaut entre, mais assez i perdi.
Cil de Cambrai ostent Huon d'enqui ;
Enterré l'ont, et a duel, et a cri.

Fromons chevalche (3), en Hainaut e
Il art, et proie, et gaste le regné.
Menues bestes i prenent a planté ;
Onques par ax n'i-ot ost assemblé.
Sa chevalchiée fu de grant nobleté ;
Jusqu'a Verdun n'i-ot regne tiré (4).
Par la riviére ont-il tendu maint tré,
Maint paveillon et maint pomel doré (5)
Au matinet, quant il fu ajorné,
Li graille sonent dont il i-ot planté ;
Li os s'esmuet, devant vont li armé
Et le charroi ont enmi aroté.

(1) E. (2) C. (3) A.

(4) Vile fu bone et si ot grant cite.

(5) Mainte baniere desus haute ferme.

Passent de Muése, et la rive, et le gué (1);
En Loheraine sont d'autre part entré.
Ardent, et proient, et gastent le regné;
Maint(e) maison ont par terre gité,
Et maint prodome, et mort, et (2) afolé.
El val de Mez sont forment effréé;
En Bordeloiz ont a Garin mandé,
Que Fromons est dedanz sa terre entrés.
Li dus l'entent, ses barons a mandés;
Dedanz son tref sont trestuit assemblé:
« Seignor, » fait-il, « ja ne vos iert celé;
Li Loheren m'ont noveles mandé,
Que Fromons est dedanz ma terre entrés,
Et ont Huon (3) de Cambrai mort gité. »
Rigaus l'entent, a po n'est forsenés:
« Las! » dist li bers, « com sui maléurés (4)! »

« Seignor baron, » le dus Garins a dit,
« Jé ai noveles escoté et oï,
Qu'en ma terre est Fromons li postéis;
Tot ce m'a fait l'evesques Lancelins;
Mais se Deu plaist qui onques ne menti,
Je l'en fairai durement repentir.

(1) G. (2) E. (3) E. (4) G.

Mort ont Huon, seignor do Cambre
Par traïson, puisqué il se rendi;
Desarmé l'orent li gloton maléi (1),
Rendus se fu a la Fromont merci
Et puis l'ocist dans Bernars do Naisil
— « Faisons le bien, » dist li dus Au
« Molt longuement avons demoré ci,
Gasté la terre et les chastiax laidis;
De nostre jent laissons (2) assez ici
Por la contrée et la terre tenir,
Que ne s'i metent no (3) mortel anem
Rigaus, tes niés, Sire, remeigne ici,
Et Forquerés, et Berengiers, et Guis
Dos li venerres, dans Bertrans de Ber
Hervis li preus o le grenon flori,
Fochers li maires, et Berars, et Landr
Et Guis (4) li preus, et Hues de Poissi;
Cil sont prodome et chevalier hardi:
Et nos, alons droit vers nos anemis.
Et vos, mandez por l'Alemant Orri (5)

(1) E.

Son hialme oste et son branc acerin.

(2) C. (3) E. (4) G.

(5) Girart do Liege, de Montdausois Terri,
Et si mandez por l'Ardenois ausi.

Encontre viénent tuit nostre bon ami (1);
S'en-irons droit au chastel do Naisil.
Abatus iert malgré en aient-il,
Et si prenrons Toart atot Monclin;
Devant Verdun irons a Lancelin;
Se le (2) poiens de la terre partir,
Plus aséur porrïens nos dormir (3). »
Ce dit Garins : « Riche consoil a ci;
Ainz plus léal, plus vigueros ne vi;
Si m'aï(s)t Dex! et je l'otroi ainsi (4). »
Il destraverent, s'ont lor tres recoillis (5);
Puis (6) sont armé, s'ont le borc assailli.
Deci qu'as bailles (7) l'ont tot arz et broï;
Devant la barre ot riche poignéiz.
Va-s'en li dus et sa jent autresi;
Jusqu'a Gironde n'i ot corz arami.
Au matin passent, li batel sont garni;
A Blaives viénent un po devant midi,
La se hesbergent et lor ostex ont pris (8).
Garin commande au fore(s)tier Hervi,
Qu'il gart sa terre et son (9) riche païz,
Face fermer ce qu'il porra tenir.
« Molt volantiers, Sire, » ce dit Hervis,

(1) Au Chastel nuef soient encontre ti.
(2) E. (3) C. (4) F. (5) E. (6) F. (7) E. (8) F. (9) E.

« Ne perdroiz rien que je puisse tenir.
Ne demorez mie, Sire Gerin ;
Par tems venez, et vos, et Hernaudin ;
Si en seront la nostre gent plus fi. »
Mais l'empereres ne mist pas en obli
La felonie que li ot fait Garins,
Qu'en son conduit avoit (1) Guillaume o
Do tot en tot fait sa terre saisir (3),
Par les chastiax fait ses jens establir.
Partot desfent l'empereres Pepins,
Que l'an n'i face nule rien por Gerin,
Ne por son frere le vaxal Hernaudin ;
Quant le sauront si en seront marri (4).
Jusqu'a Boorges ne pristrent onques fi
Il la destruient et si ont le borc priz,
Et maint prodrome detranchié et ociz.
Il passent Loire et (5) issent de Berri,
Par Chenevières passent a (6) un lundi,
Une cité gaste de Sarrazins ;
Un grant boschaje i ot, ce m'est a viz ;
Desi a Senz ne pristrent onques fin ;
La nuit i jurent et (7) s'en-vont au mati

(1) A et E.
(2) Grant felonie et grant pechie en fist.
(3) G (4) E. (5) C. (6) C. (7) G.

A Troies viènent, si com il m'est a viz :
Or sont entré o grant fié Auberi ;
Garins desfent que nus rien n'i préist (1).
A Bar-sor-Aube sont venu un lundi,
Vaignorri passent qui sor un (2) tertre sist.
Marne (3) passa, a Romancort s'en-vint,
Arangié sont o val desor Belin (4),
Et li forrier corent par le païz.
Bassigni ont, et destruit, et laidi ;
Molt beles proies et grans bués i ont pris (5).
Trois jors corurent parmi le Bas(s)igni,
Chastiax abatent, donjons et roilléis,
Et fors maisons qui erent (6) o païz.

Huimais dirons de l'Alemant Orri,
Et de Girart, celui qui Liége tint.
A Mez assemblent plus de quarante mil ;
De Montdausois i est venus Thierris,
Et de Lambale Godefrois li petis,
Et de Lamborc Galerans et Gaudins,
Et de Nerbone Girars et Baudoïns,
Et Avalois, et cil d'outre le Rin,

(1) A. (2) C. (3) *Muése* E. (4) E. (5) E. (6) F.

Et Hainoier qui sont chevalier fin :
De totes pars gasterent le païz.
Dex ! quel domaje poez ici oïr !
N'i chante cos né abaie mastins (1).
Des icele ore que dan(s) Girars feni (2)
De Rossillon qui tant par-fu hardis,
Envers Martel tante meslée fist,
Ne fu mais si le regnes apovris.
Tex siz jornées alast uns pelerins,
Qu'il n'i (3) trovast, ne pain, ne char,
Encontre terre gisent li crucefi ;
Sor les autex puet-an l'erbe coillir ;
Ne gentis homs n'i plaide a son vesin.
La o estoient li champ et li maisnil,
Les beles viles, et li borc (4) seignori,
Croissent li bois, ronces et aubespin
Et li boschaje grant, et fier, et antif.
Nus homs n'i-ose (5) aler par le païz
Qu'il ne soit (6) mors, o desrobés, o
Or sofre trop l'empereres Pepins ;
Mar vit l'avoir que de Guillaume prist

(1) En Bordelois gerroient, ce m'est vis,
Et en Breteigne, la terre seignori.

(2) A. (3) K. (4) K. (5) G. (6) E. (7) C

El val de Mez sont Avalois logié,
Et Alemant, et tuit li Hainoier,
Et Brebancon qu'orgoillos sont et fier;
Do Montdausois i ot maint chevalier.
A Lancelin, l'evesque o le viz fier,
Vint uns messajes qui s'en-parti des ier;
De la novele le sot bien (1) acointier,
Qu'Orris chevalche, qui tant fait a prisier.
Lancelins l'ot, le sen cuide changier;
A Fromont a tramis un messagier,
Qu'el val de Tol a fait ses jens logier.
Fromons l'entent, n'ot en lui qu'a irier;
Guillaume apele de Monclin, au viz fier,
Lui, et Faucon, et Gaidon, et Richier:
« Conseilliez-moi, Nobile chevalier,
Alemant viénent por moi contralier;
Ce m'a mandé Lancelins li guerriers. »
Ce dit Jeufrois qui fu de Mondisdier:
« Faites vos jens, Biax sire, traire arrier;
Dedanz Verdun les faites tos (2) logier.
Bone est la vile et molt fait a prisier,
Assez i a a boivre et a mangier (3). »

(1) F. (2) E.

(3) Fuerre et avoine a vos coranz destriers.

Li cuens Fromons fait ses os detra
La véissiez murs et somiers trosser,
Tres (2) et aucubes sor charretes lev
Et les vïandes qu'il firent amener
Ne veulent pas ileuques oblier.
La véissiez tans chevaliers monter,
Tante baniére au vent desveloper !
L'arriéregarde fist Guillaumes li be
Trois cens en fait ensemble o lui ale
Sos Saint-Michiel font les os atrave
Mu(é)se lor font de l'autre part pass
As places prenre oïssiez haut crier (
Li païsant qui molt font a loer
Lor font sovent les somiers destross
Et vont a ax (5), et lancier, et giter
Maint forrier firent contre terre ve
Garins chevalche qui molt fist a loe
Tot droit en gaut fist son ost (6) os
De Nuef-chastel a fait la jent manc
Por les noveles enquerre et deman
.Et cil en content qui en sorent con
Fromons a fait ses grans os retorn

(1) E. (2) C. (3) C, E et F. (4) E. (5.

« Messagier frere, » ce dit li dus Garins :
« Quex jens sont cé qu'en ma terre sont mis,
Mes viles ardent (1) et ont mes chastiax pris ? »
— « A nom Deu, Sire, Fromons li postéis
Et dans (2) Guillaumes, li sires de Monclin;
Li cuens Bernars et Fauconnes, ses fils. »
Ce dit Garins : « Il ont lor foi menti,
Et (3) dans Guillaumes tient sa terre de mi,
Por coi doit estre mes homs et mes amis (4). »
— « Sainte Marie! » ce (5) dit li dus Garins,
« Comment serai vengiés et asazis
Del traïtor qui mon neveu ocist ? »
— « Faites-le bien, » dist li dus Auberis;
« Ne sevent pas que nos soien(s) ici,
Aincois se dote(nt) de l'Alemant Orri;
Por coi Fromons sa jent fait revertir (6):
Car a Verdun les ira assaillir;
Ne cil de la ne l' porroient sofrir.
Alons-nos-en au chastel do Naisil;
Bien nos seroit (7) certes s'il estoit pris. »
— « Et je l'otroi, Sire, » ce dit Garins.
Le messagier apele, si li dit:
« Amis biau frere, sait Fromons rien de mi ? »
— « Nenil voir, Sire (8), se dame Dex m'aït;

(1) E. (2) E. (3) G. (4) A, E et G. (5) C. (6) G. (7) E. (8) G.

Ainz cuide bien, si com je l'ai apris,
Que vos soiez o chastel de Belin. »
— « Laissiez ester, » ce dit li dus (1) Ga
« Car (2) se Deu plaist et le Saint-Esper
Par tems seront correcié et marri. »
Atant ez-vos un messagier, o vint;
De devers Blaives venoit le droit chemi
Letres aporte, si les baille Gerin,
Et cil les tent (3) au Loheren Garin.
Li dus les prent, s'estent le parchemin
Il (4) vit les letres, si connut bien l'esc
Hernaut apele et son frere Gerin :
« Par les sains Deu mervoilles puis oïr
Qui n'a avoir, certes il est molt vis (5)
Li rois de France nos a mis a traïn (6)
Tolu nos a le chastel de Belin,
Et La Valdone et Montesclavorin;
S'ainsi les tient (7) et il por mal le fis
Se li remainent (8), nos somes tuit ho
D'iloc (9) se torne li Loherens Garin
A Gondecort furent lor ostel priz
Isnelement, un po ainz le midi (10);
Et il méismes sont au mangier assis,

(1) G. (2) E. (3) C. (4) E. (5) F. (6) C.
(9) A. (10) G.

Et sont monté quant li solaus ganchi (1).
Son ost commande (2), et Hernaut, et Gerin ;
Et il s'entorne o chevaliers deus mil.
Au Naisil vindrent ainz qu'il fust esclari ;
Le pas a fait et la porte garnir,
Que nus n'i puisse né entrer né issir.
Le chastel trove qui estoit desgarnis ;
De chevaliers n'avoit léanz que siz.
Quant cil (3) le voient, molt en sont esbaï ;
N'i vossist estre trestos li plus hardis
Por cinc cent livres (4) de deniers parisis.
Garins envoie, et Hernaut, et Gerin,
Un messagier qui molt bien fut apris,
Que hastast s'ost, car Naisil a (5) assis.
Gerins chevalche, et Hernaus li meschins ;
Aincois le vespre furent li ostel priz (6) ;
Son ban cria li Loherens Garins (7).
Mil escuiers fait li dus fervestir ;
Sor les fossés font les targes (8) tenir
Por les sergens arbalestiers covrir (9).
En quinze leus fait li bers assaillir.
La oïssiez ces boisines tentir,
Ces cors soner et enforcier ces cris !

(1) C et F. (2) G. (3) A et C. (4) F. et G. (5) F. (6) E et G. (7) A, E, F et G. (8) E et G. (9) C et F.

Nes Deu tonant n'i poïst-an oïr.
La véissiez ces batailles fremir
Et ces grans os aüner et venir (1),
Et cax dedanz, et lancier, et ferir;
Mais po ont jent, si n'es pevent sofrir.
A la grant porte fait Garins assaillir.
La véissiez charpentiers esbaudir,
Portes coper et ces fléax croissir:
Dedanz entrerent qui qu'en doie avenir (2
Le chastel prenent, ne vos en quier ment
Onques li dus ne s'en vost departir,
Jusqu'il ot fait le chastel jus flatir.
Quant l'ot jus mis (3), si fait le feu ferir;
Ces sales ardent, et la flame en sailli;
Tot en charbon et a cendre l'ont mis.
De Mez se part li Alemans Orris,
En sa compeigne sont plus de trente (4) n
A beles armes et a destriers de priz.
Se les atent Fromons li postéis,
N'es porra pas en bataille sofrir.
Garins chevalche et li Borgoins Aubris,
Girbers li preus, et Hernaus, et Gerins:
En la riviére de Muése se sont miz.
En la terre entrent l'evesque Lancelin (5)

(1) C, E et G. (2) C, E et G. (3) F. (4) C et l

Feu i enbatent, si ont Samoine priz,
Ardent les viles et gastent le païz (1).
Li povres jenz (2) ne sorent o foïr,
Deu reclamoient qu'il lor féist merci.
Grans est la guerre qui onques (3) ne prist fin;
Sainte Marie! mervoille est a oïr (4),
Qu'apres les peres la reprenent li fil.
Ardant s'en-vont contreval le païz.
A Verdun fu l'evesques Lancelins;
Ensemble o li Fromons li postéis
Et li barnages, cui dame Dex n'aït (5)!
S'a cop (6) atendent Girart qui Liége tint,
Et d'Alemeigne le riche duc Orri,
Do Montdausoiz le chastelain Thierri,
Je cuit molt bien qu'il les fairont morir (7).
Apoiés fu l'evesques Lancelins
As grans fenestres que firent Sarrazin;
Contremont Muése a retorné son viz,
Vit les fumées et les flames issir,
Et dit as suens : « Par mon chiéf, vez-les ci,
Passé ont Muése; ja les verrons venir;
Faites soner et la vile estormir,
Et mes grans portes, et serrer, et tenir;

(1) Chacent les proies, sont ces vilains laidiz.
(2) G. (3) E. (4) G. (5) F. (6) E. (7) A.

De grosses pierres faites les murs garnir.
Dit Anjorrans, li sires de Coci :
« Maldahé ait qui le faira ainsi !
Issons-nos en lor convine véir ;
Ainz que ci soient (1) les irons assaillir ;
Nos i fairons, se Deu plaist, noviax cris ;
Chevalier somes, bon, et loial, et fin,
Tuit d'un lignaje, bien devons estre ami (
Ce dit Bernars : « Mes niés a molt bien d
Chevalerie devon(s) metre en grant priz.
Se mors estoit li Loherens Garins,
Trestos les autres priseriens petit. »
Sainte Marie ! Qu'est-ce (3) que Bernars d
Il ne sait mie qui au nez li pendi ;
De son orgoil iert molt a terre mis
Hui en cest jor, se Dex le vialt sofrir.
Garins chevalche, li preus et li gentis ;
Ses chevaliers a tos en conroi mis.
En l'avangarde li Borgoins Auberis,
Li preus Girbers, et Hernaus, et Gerins,
Do(s) li venerres, et li cuens Bancelins,
Et d'Aspremont Garniers, et dans Thierris
De Saint-Dyel li bons vaxax Henris (5),
Forques de Tol (6), Berengiers de Montil (

(1) E. (2) A. (3) G. (4) E. (5) G. (6) C. (7) G.

Forques li preus et li cuens Jocelins,
Robers de Boves, Anjorrans de Coci,
Thierris de Marle, Aliaumes de Chauni
Et de Vandueil Clarembaus et Henris,
Guis de Corfaut, Jociaumes et Landris.
Apres icax en-issirent (1) bien mil;
Passent les lices et as chams se sont (2) miz;
Je cuit qu'ancui (3) i aura molt grans cris;
Li plus hardis vodroit estre a Pariz (4).
Girbers les voit, s'es mostra Auberi :
« Par les sains Deu, Cosins, véez-les (5) ci. »
Auberis point le destrier arrabi ;
Gerins, Hernaus, Berengiers et Landris.
L'enfes Girbers parmi un pre flori
Le destrier broche, s'a l'escu avant mis,
Et Fauconnès s'est (6) envers lui ganchis
Et fiert Girbert tant com il puet venir.
Sa grosse lance li froisse enmi le piz ;
Bien s'est tenus, quant il ne l'abati.
Girbers fiert lui a loi d'(h)ome hardi,
Que son escu li a frait et croissi ;
La bone broine li perca et rompi ;
Parmi le corz li mist l'acier (7) bruni,
Si que le cuer li a tranchié (8) parmi ;

(1) A. (2) A. (3) C. (4) G. (5) E. (6) C. (7) E. (8) E.

Mort le trabuche par-devant ses amis (1
Et la novele est venue a Orri,
Qu'asemblé sont, Fauconnes est ocis.
L'Alemans l'ot, molt s'en est esbaudis;
Dist au messaje : « Puis-jé a tems venir
— « Oïl, Biau sire, si com moi est a vi
Encor ne sont li conroi avant miz. »
Orris chevalche, qui au destrier s'est pri
Devers Saint-Pol vient (2) l'Alemans (
Ou des espées estoit (3) li feréis.
D'am(b)edeus par(t)s se sent ensemble m
Des (4) brans d'acier commencent a ferir
Desor ces hiaumes dont li aciers brunist
Que feu et flame en font amont saillir:
Charpentiers semblent qui en gaut soient
D'une grant liue les puet-an bien oïr (5).
Li Alemans lor abati Landri,
Do lignaje est Fromont le postéif;
Sor une roche l'a durement flati,
Li cos desneue, si l'a brisié (6) parmi;
Li cors s'estent et l'ame s'en-parti.
Bernars chevalche qui trova mort son fil;
Or le regrete com ja porroiz oïr :
« Tant mar i fustes, Frans chevaliers jen

(1) A. (2) C et F. (3) C. (4) F. (5) C. (6) G.

Or puis-je dire que je sui mal (1) baillis ;
Abatu m'ont le chastel do Naisil,
Et je vos voi contre (2) terre gesir.
Certes ma vie pris je mais molt petit,
Ne moi ne chalt quel part doie ganchir. »
Enz en l'estor par maltalent se mist,
Et fiert Berart, qui fu nés de Poissi ;
Sanglant li fait (3) la poitrine et le viz ;
De Godefroi en-a la teste pris.
Qui donc véist Bernart au branc forbi
Destre et senestre ces chevaliers ferir !
Dit l'uns a l'autre : « Quel chevalier a ci ? »
Devant lui garde, s'a un espié choisi,
De son cheval s'abaissa (4), si le prist,
Et vait ferir de Montdausoiz Thierri
(Icil fu oncles au Loheren Garin),
Si que la panne do cuer li derompi (5).
Il chiét a terre et crie Deu merci.
Garins le voit, a po n'enrage vis ;
Le destrier broche des esperons d'or fin,
Brandist la hante de l'espié poitevin ;
Donc li remembre de Huon son cosin (6),
Le riche comte qui tenoit Cambresil,
Que dan(s) Bernars par traïson ocist.

(1) A. (2) C. (3) E. (4) C. (5) A. (6) E.

« Sainte Marie! » ce dit li dus Garins;
« Je voi ici mon mortel anemi,
Le plus felon que déables féist,
Qui devant moi a ocis mon ami
Et traïson vers Huon entreprist;
S'ainsi m'eschape, molt me prise petit (1).
Or me commant au roi (2) de paradiz.
Ahi (3)! Rigaus, Biax niés, que n'iés or c
De son fin cuer ala Bernart ferir;
Tote sa force et son coraje i mist:
L'escu li tranche et l'hauberc li rompi,
Parmi les flans li a son espié mis,
Du blanç destrier a terre l'abati;
Entre les piés do bon cheval l'a mis.
Tot par-desus en-passerent bien vint;
S'il ot angoisse, il li convint sofrir.
Moine l'emportent, sor un escu l'ont mis
Jusqu'a Saint-Vane, en (ou?) l'encloistre (
Dont il fu moines, mais li glos en r'issi.
Li moine dotent qu'il ne doie morir;
Moine l'ont fait, les dras li ont vestis (4);
Apres entendent le vaxal a (5) garir.

(1) G.

O g'i morre o lui convient morir.

(2) E. (3) F. (4) F. (5) C.

7

Or redevons a l'estor revenir.
Dex ! com le fait li Alemans Orris !
Des jens Fromont nos i a quatre ocis (1).
Adonques point l'orgoilleus Fromondins,
Tant durement que nus ne l' pot sofrir ;
Dejoste lui Guillaumes de Monclin.
La véissiez tant roit espié croissir,
Tant blanc hauberc derompre et dessartir,
Tante baniére contre terre flatir
Et tant vaxal a angoisse morir.
Sor le conroi le Borgoing Auberi
Les ont arriéres par grant force flatis.
Loheren poignent qui furent plus de mil,
Et Borgoignon qui sont chevalier fin ;
Sor les conrois les ont arriéres mis.
Adonques point l'evesques Lancelins ;
Bien fu armés, sor un bon cheval sist ;
Perron (2) de Mez nos a par terre mis,
De la mesniée Girbert, le fil Garin.
Girbers (3) le voit, a po n'enrage vis :
« Par Deu, Fos clers, ne la porras garir. »
Grant cop li done sor l'escu (4) qué il tint ;
Desoz la bocle li a frait et parti (5) ;
Fors fu l'(h)aubers que maille n'en rompi ;

(1) E. (2) G. (3) A. (4) C. (5) A.

Li estrier rompent, ne se pevent ten
Do bon destrier a terre l'abati.
Gerins li preus nos abat Fromondin,
Et Hernaïs va ferir Jocelin (2);
Nés fu d'Amienz, si com la chancon(
Mort le trabuche do bon destrier de
A la rescosse l'evesque Lancelin,
Et son neveu l'orgoilleuz Fromondin
La véissiez ces chevaliers venir;
Et Fromons point qui durement le fist
Girart do Liége nos a le jor ocis.
Li cuens Guillaumes, l'orgoilleus de
R'ala joster a l'Alemant Orri;
N'ot point d'escu, a descovert le prist
Chaus fu li fers, ne pot l'acier sofrir;
Tot li trancha (3), et l'eschine, et le pi
Dex! quel dolor do chevalier gentil,
Et quel domaje au Loheren Garin!
Ci a perdu deus de ses bons amis,
Qui li aidoient sa guerre a maintenir.
Quant la novele est venue a Garin,
Grant angoisse ot, ne pot un mot tentir
Trois fois se pasme sor le destrier de pri

(1) Si que l'escu li fet au cors flatir.
(2) E. (3) A. (4) G.

Quant l'en redrece Hernaus qui Moson tint,
Il li escrie (1) : « Vaxax, que fais-tu ci ?
En l'estor est l'enfes Girbers, tes fils,
Et ti neveu, Hernaudes et Gerins. »
Molt se desroie Guillaumes de Monclin ;
Il a monté l'evesque Lancelin
Et son neveu l'orgoilleuz Fromondin.
Auberis broche, va ferir Jocelin,
Parmi le corz li met l'espié bruni
(De la seror Fromont estoit il fils (2));
Mort le trabuche do destrier o il sist.
Thomaz de Fere lor abati Garin(s).

Grans fu la noise et li cris est levés;
Thomaz de Fere a Garin(s) mort gité.
Girbers li preus, au corage aduré,
A Clarembaut de Vandueil encontré ;
Grant cop li done do bon branc aceré,
Que le braz destre li a parmi copé;
Fuiant s'en-vait quant il pot eschaper (3).
Parmi les portes entrerent li navré;
Boiax trainerent et si ot sanc assez (4).
Bien i parut que Garins fu irés ;

(1) E. (2) E. (3) E. (4) E.

Si anemi ne l' trovent pas privé ;
Maint en ocit, maint en a cravanté.
Sachiez Girbers ne fu pas empruntés (1
Il, ne Hernaus, ne Gerins li senés.
Maint bon halberc i ot le jor fausé,
Et maint vert hialme frait et escartelé (2
De maint prodome sont le jor esgardé (3
Cil qu'es connut l'a l'un l'autre mostré :
Cil furent fil a prodome aduré,
Au duc Begon (4) qui au boiz fu tüé (5),
Dont tel domaje et tex cris est levés ;
Jamais nul jor ne sera recordé (6).
Grans fu li chaples et la mortalités.
Li Alemant sont dolant et iré (7)
De lor seignor qu'an lor a mort gité (8) ;
Trestot sanglant gisoit enmi le pré.
Girart do Liége a li Borgoins trové ;
Sor son escu estoit iloc versés (9).
« Las ! » dit li dus, « com avons mal erré

(1) F.

(2) Li uns sor l'autre par bone volante.

(3) A. (4) E. (5) A. (6) G. (7) C. (8) E. (9) De son cosin est Auberis pasmez.

(10) Ce commenca par grant malaurte.

Dont maint prodome sont mort et afolé,
Et maint chastel abatu et robé. »

Aubris li dus regrete son cosin :
« Tant mar i fustes, Frans chevaliers gentis ;
Qui vos a mort, il n'est pas mes amis. »
Sanglant li baise, et la boche, et le viz.
Un escuier apele, si li dit :
« Pren ces deus cors, que tu vois gesir ci (1) ;
A une part les porte, Biaus amis ;
Fait l'un a l'autre coste a coste gesir,
Tant que l'estor(s) soit sempres departis. »
Il est montés sor un cheval de priz (2) ;
Par l'estor vait li bons (3) dus Auberis ;
Tant romt la presse que devant tos se mist.
Il sembloit bien qu'il fust griés et marris (4) ;
En son escu ala ferir Henri,
Cil de Grantpré (5) la terre dut tenir ;
L'escu li tranche et l'hauberc li rompi (6),
Desi qu'el dos li fait l'espié sentir (7) ;
L'espié retrait, si le (8) convient morir ;
Mort et sanglant a la terre chaï.
« *Dijon!* escrie por les suens esbaudir ;

(1) E. (2) E. (3) G. (4) G. (5) F. (6) G. (7) G. (8) G.

« Ou estes-vos por Deu , Sire Garin(s) ;
Vos, et Hernaus , et Girbers , et Gerin
Donc ne vez-ci nos mortex anemis ,
Qui devant vos ocient nos amis ?
Girart ont mort , do Liége le marchiz (
Et l'Alemant vi (2) en ce pre gesir. »
Et dit Girbers : « Vez-me ci , Biax cos
Girbers lait corre , si vait Huon ferir,
Qui de Retel (3) dut le chastel tenir
(De l'antain fu (4) Fromont le postéif
De male mort fait le vaxal (5) morir.
Gerins abat Tiercelin de Teri ,
Et Hernaudins lor abati Sanguin ;
Li Borgoignons , Guillaume de Moncli
Ja fust Guillaumes detranchiés et ocis ,
Quant sor lui viénent Forques et From
A molt grant poine rescostrent le march
Fromons chevalche por les suens garan
Devant la barre fait ses sergens tenir.
« Metons-les enz , » ce dit li dus Garins
A la retraite que li cuens Fromons fist
Il a perdu, li cuens, siz de ses fils.
Si fu navrés Anjorrans de Coci
Parmi les cuisses, d'un roit espié brun

(1) A. (2) E. (3) G. (4) E. (5) G. (6) G. (

Et retenus Antiaumes de Chauni;
Cil fu rendus au Loheren Garin,
Et il en jure (1) celui qui ne menti (2),
Ja n'en aura, né argent, né or fin,
Ne réançon que des membres tolir;
Tot por Huon qui fu do Cambresil.
Desarmé l'ont, si en ont lo chiéf priz;
Puis l'envoierent Fromont le postéif (3),
Et li cuens fu molt dolans et (4) marris:
Tant a perdu jamais ne sera fins (5).
Et Loheren se sont as (6) portes miz.
Molt fist Girbers que preus et que gentis;
Et li Borgoins, et Hernaus, et Gerins.
Parmi les barres et parmi les postis
Les moinent enz, foïant (7) tos desconfis;
Enmi les rues ont maint (8) borjoiz ociz;
Il se retraient, s'en-ont lor jens partis.
Atant ez-vos l'ariéregarde, o vint;
Jeufrois d'Anjo, li cuens as Angevins;
Hues do Manz, et Garniers de Pariz,
Et Salemons, et li dus Hernaïs:
Parmi les chams voient les chevax gesir (9);
Mors et sanglans en i a bien set-vint.

(1) A. (2) E. (3) G. (4) F. (5) G. (6) E. (7) A. (8) E. (9) E.

Li baron dient : « Mervoille puis oïr,
Combatus s'est li Loherens Garins. »
Dedesor Muése se loge li marchis,
Et les vïandes commencent a venir (1).
Trives demande Fromons li postéis,
Por ses barons qué il vialt enfoïr ;
Et Garins jure Jhesu de paradiz,
Qu'il n'en aura (2), ne trive(s), ne resp
Ainz les faira en un fosse flatir :
S'en (3) mangeront cornoilles et mastin
Tot en despit Fromont lo postéif ;
Mais dans Fromons ne l'mist pas en obli
Quatorzes moines a iluéques tramis,
Parmi les chams fait querre ses amis ;
Enz el mostier Saint-Pol furent tuit miz.
Li dus de Mez ne l' mist pas en obli ;
Aincois fait prenre par les chams ses ami
Les chevaliers (4) qui por lui sont ociz,
Et son chier oncle de Montdausoiz Thieri
Grant duel en fait Jeufrois li Angevins ;
N'est pas mervoille, car il est ses cosins.
Li dus de Mez les fait bien costéir,
Mien escient, et bien ensevelir,

(1) Et li charroiz, onques plus bel ne vi.

(2) E. (3) E. (4) A.

Dedanz (1) les biéres, et cochier, et covrir (2).
La véissiez tant moines revestir (3),
Messe chanter et crier Deu merci,
Que Dex pitié des armes en préist.
A Mont-Saint-Vane les fist porter Garins,
Et en l'encloistre enterrer et gesir;
Puis s'en repart, en ses herberges vint.
Et Alemant furent molt esbaï;
A Garin viénent, si ont le congié priz,
Et il lor dit (4) : « Seignor, por Deu merci;
Franc chevalier, ne l' faites mie ainsi;
Ainz demorez tant com jé serai ci.
Qui vialt sodées et (5) demorer o mi (6),
Or et argent aura a son plaisir. »
Alemant l'oent, molt en sont esbaudi;
Au duc remestrent plus de quatorzes mil.
Fromons demande de Bernart do Naisil,
Sé il est mors, ou il est encor vis,
Et dit uns moines : « Malement est baillis;
Bien le sachiez qué il est encor vis,

(1) A.

(2) Chanter les messes et les sautiers tenir.

(3) Et mainz provoires veissiez vos iqui.

(4) E. (5) G. (6) C.

Et l'atrait faire de tos sens et porter
Qué il vodra enz el fosse giter !
La véissiez tant (1) gonfanon lever,
Tante banière au vent desveloper (2)
Et tant (3) archiers rangier et ordener.
Li dus Garins a fait un (4) ban crier :
Qui la dedanz porra premiers entrer (5),
Cent mars d'argent li faira delivrer (6),
Et l'autre diz qu'apres porra aler.
Li dus Garins qui fu gentis et ber(s),
Por asaillir fait un graille soner.
La véissiez (7) ces grailles recoper
Et cel atrait en ces fosses giter,
Qui pex, qui pierres, qui ce qu'an puet trover,
Et cax dedanz, et lancier, et ruer,
Et grans (8) carriax d'arbaleste voler.
La barre vont li Loheren coper.
Des icele ore que Dex forma la mer,
N'oïstes mais de tel assaut parler ;
En ces fossés véissiez jent verser (9),
Et par (10) tropeax chaoir et cravanter.
La dedanz ot maint riche bacheler ;

(1) E. (2) E. (3) E. (4) E. (5) A. (6) G. (7) E. (8) F. (9) C. (10) E.

Je ne cuit mie que les puissent sofrir.
Girbers chevalche, entre lui et Gerin,
Et avoc ax li Borgoins Auberis,
Jeufrois d'Anjo et Garniers de Pariz;
En lor compeigne de chevaliers bien (1) mil.
Les chevax firent trestos de fer covrir
Et les sergens tos en conroi venir.
Premiers entra en la vile Hernaudins;
Il, et Girbers, et ses freres Gerins.
Enmi les rues furent bien recoilli;
Sore lor cort Guillaumes de Monclin.
La véissiez un ruiste poignéiz,
Tant cos doner, tant chevaliers chéir.
Des chevax fu grans li abatéis;
Qui covers n'iert, il (2) le convint morir.
Abatus fu Girbers, li fils Garin;
Entre ses gens i fu a terre mis;
En piés resaut com chevaliers gentis (3);
A voiz escrie : « O estes-vos, Gerins;
Vos, et Hernaus, et li Borgoins Aubris? »
Entendu ont ce que Girbers a dit.
Li Borgoignons (4) cele part est ganchis;
Il, et Hernaus et ses freres Gerins.
Oltre (5) Girbert chacent, ce m'est a viz;

(1) E. (2) E. (3) E. (4) A. (5) C.

Plus de soixante sergens i ont ocis.
Girbers remonte sor un destrier de pris
Tint un espié que d'un serjent ot pris
Et vait (1) ferir Guillaume de Montclin
Qui de sa jent li avoit molt ocis.
Jus le trabuche, qui qu'en doie avenir,
Entre les piés de son cheval de priz (2).
Il trait l'espée, lors fu grans li hatins;
Qui il consuit tos est de la mort fis.
Desor lui vient l'evesques Lancelins,
Dreues d'Amienz qui durement le fist,
Forques et Hues, Guichars et Bancelins
Desor Guillaume fu grans li feréis ;
Molt fu batus, et folés, et laidis;
A molt grant paine le montent si ami.
La fu ferus l'orgoilleus Fromondins
D'une grant mace, sor le hialme a or fi
Si l'en feri li Borgoins Auberis;
Bien le sachiez, se de plain l'atainsist,
Endroit de lui fust de la guerre fins,
Et neporquant jusque desus les crins
L'a encliné do bon destrier de priz.
Une grant piéce s'en-va tos estordis ;
Onques ne sot quel part déust vertir,

(1) C. (2) E.

Et si sachiez qu'il fu si entrepris,
Parmi la boche li sans vermaus issi.
A ces affaires ez-vos poignant Garin;
Ferant les moine, s'es remue d'enqui.
Parmi les barres et parmi les postis
Les metent enz, si les ont desconfis;
Ne fust Fromons, ja fust li chastiax pris:
Nus homs qui fust no poïst garantir.
Parmi la porte entra enz Fromondins;
Sanglans estoit ses halbers doblentins,
Et enbarrés li hiaumes poitevins,
Et embuigniés des cos qu'il avoit pris.
« Fils, » dit li peres, « qui vos a si bailli? »
Dit Fromondins : « Mervoilles puis oïr;
Ce sait-l'an bien qué il fu assez qui;
Preus iert Girbers, sé il longuement vit;
Molt est apers quant ce vient au ferir,
Et molt tornans, et molt puet mal sofrir. »

Loheren poignent por le borc desrochier.
La véissiez mainte chambre brisier,
Et mainte huche effondrer et percier,
Et trovent robes, et argent, et or mier (1).

(1) Molt i gaeignent, a celer no vos quier.

Chaï li feus, si remest li arsis ;
Tot en charbon et en cendre fu mis (1).
« Las ! » dit Fromons, « com puis enragier vis !
Je ne cuidasse par les sains que Dex fist,
Li Loherens contre moi se tenist. »
Respont Guillaumes : « Je l'avoie bien dit,
N'est pas mencongne (2); se créus fust mes dis,
Foi que doi vos, il ne fust pas ainsi.
Or en est mors de chevaliers bien mil
Et tribolée la terre et li païs.
Vos et mes oncles, dans Bernars do Naisil,
Avez cest jeu, et porchacié, et quiz ;
Or en est moines et a les dras vestis.
Perdu i as les quinzes de tes fils
Et dan Guillaume, mon frere le marchiz ;
S'il vos plaüst, il n'alast mie ainsi. »
— « Ne puet chaloir, » li cuens Fromons a dit,
« Que par lui mut la noise et li estris. »
Adonc plora forment li postéis
Et se clama malaüreus, chaitis :
« Las, moi dolans que porrai devenir ? »

(1) G. (2) F.

Se vos volez noblement (1) maintenir,
Né a droit point repairier (2) ne venir,
Donques mandez le Borgoignon Aubri,
Et Hernaïz, et Jeufroi l'Angevin (3);
Il sont assez, voir plus saje de mi :
Faites-le donc (4), Peres, je vos en pri.
Je me mervoil que Gautiers n'est ici,
Freres Huon qui fu do Cambresil.
Une fille a, icé ai-jé oï;
Marïez-la, Frans chevaliers gentis. »
— « Je le fairoie volantiers, Sire fils,
Se je véoie o poïst avenir. »
Adonc parla Jeufrois li Angevins :
« Si la donez Milon de Lavardin,
O de Lamborc Galeran, ou Gaudin;
Il sont prodome et chevalier gentil. »
Ce dit li dus : « Et je l'otroi issi. »
Par le consoil de Jeufroi l'Angevin
Et de Garnier, le seignor de Pariz,
L'ont otroié Milon de Lavardin,
Qui la moitié maintient de Saint-Quentin (5);
Et li vaxax la flanca ainsi.
De cest lignaje, Seignor, que je vos di,
Li cuens Raous de Cambrai en-issi,

(1) G. (2) C. (3) A. (4) E. (5) G.

Sont il venu au chastel de Monclin.
Font les entrées et les portes garnir,
Que nus n'i puisse né aler ne venir :
Le chastel ont a la réonde assiz.
Il a mandé a son pere Garin,
Que li chastiax est environ porpris ;
Li dus l'entent, bon gré en sait son fil.
Il en-apele le Borgoin Auberi ;
« Alons aprés ; que fairïens-nos ci ?
Faites trosser palefrois et roncins (1),
Et bons destriers enseler et covrir (2). »
  Li os s'en-va, onques congié n'i prist ;
Ainz cil dedanz ne furent si hardi,
Que por joster en-fust uns escus pris.
N'est pas mervoille, car (3) d'armes sont failli (4) ;
Et neporquant Guillaumes de Monclin
S'en-est issus atot chevaliers mil,
Et les porsuit correceus et marris :
Sé il éust chevaliers encor mil (5),
Dedanz la coe o el chiéf se méist.
  Garins chevalche, li preus et li hardis ;

(1) E. (2) E. (3) F.

(4) Et tribolc et malement bailli.

(5) E.

Et Anjorran, le seignor de Coci,
Qui de ses plaies estoit auques garis;
Et a Verdun est remes Lancelins
Qui richement fait la vile garnir (1).
Molt grant dolor a partot le païz;
Car il ne sevent o il doivent garir,
Qu'an (2) les dechace au soir et au matin.
Noveles vont l'emperéor Pepin (3),
Qu'a Verdun erent, comment Garins i vint (4).
Dit la réine : « Comment se maintient-il (5) ?
Comment le fait l'enfes Girbers, ses fils,
Et Hernaudés, et ses freres Gerins ? »
— « Molt bien, Madame, la dame Deu merci.
Devant Verdun ot riche poignéiz;
Ne je né autres si fier estor ne vi. »
Et dit li rois : « Qui le fist bien, Amis ? »
— « A nom Deu, Sire, li Borgoins Auberis;
Il, et Girbers, et Hernaus, et Gerins,
Forques de Nantes, et li bers Hernéis.
Si m'aït Dex, je vi le duc Garin

(1) Ore s'en-va por la vile tenir.

(2) F.

(3) Et a sa fame, la franche empereriz.

(4) F. (5) G.

Molt par-est fiers Guillaumes de Monclin ;
Ce n'est pas hom(s) , ainz est déables vis. »
— « Garins li dus tot au derréain vint ;
Parmi les portes et parmi les postis
Les mistrent enz, foïant tos (1) desconfis.
Navrés i fu Anjorrans de Coci,
Et avoc lui Aliaumes de Chauni,
Et Clarembaus de Vandeuil autresi,
Et de Grantpré i fu ocis Henris (2) ;
Cil de Retel (3) vi la teste tolir. »
— « Sainte Marie ! » ce dit li rois Pepins,
« Molt a perdu Fromons li postéis. »
— « A nom Deu, Rois, » ce dit l'empereris,
« Mar en préistes, et l'argent, et l'or fin,
Que vos dona Guillaumes li marchis ;
Honie en iert la terre et li païs.
Or me di, Frere, » ce dit l'empereris,
« Qu'est devenus Fromons li postéis ? »
— « Par ma foi, Dame, va-s'en en son païz ;
Si a perdu encor diz de ses fils,
Que Loheren ont a Verdun ocis. »
Et dit la dame qui tant a cler le viz :
« Jhesu en loe (4), le roi de paradiz ;
Car fussent or trestuit li autre ainsi (5),

(1) E. (2) G. (3) G. (4) E. (5) E.

Que li envoient, et argent, et or fin,
De coi il puisse ses sodoiers tenir.



UIMAIS diron(s) do Loheren Garin
Qui assembla et manda ses amis (1),
Et a Hudan lors a le (2) siége mis;
Desor Mocon, deca Mosele sist.
Ne s'en-alast jusqué il l'aüst pris,
Quant la novele vint au duc Auberi,
Qué en sa terre furent si anemi;
Li dus l'entent, molt en fu esbaï (3).
« Qui sont-il, Frere, as-en-tu rien apris ? »
— « Oïl, Biax sire, c'est Renaus (4) de Baugi,
Et de Lionz Macaires et Henris,
Et de Mascon li vaxax Jocelins;
Si est Garniers, Valence doit tenir;
N'a encor (5) gaires, Guichart ont desconfit. »
— « Oëz mervoilles, » dit li dus Auberis;
« Cil pautonier entrent en mon païz!
Il sevent bien que je suis o vos ci (6).
Or me di, Frere, se Guichars i perdi. »
— « Oïl voir, Sire, si com dire l'oï. »

(1) A. (2) H. (3) C. (4) A. (5) F. (6) G.

Sé en sa terre le(s) trove, il sont honi.
Consoil ont priz ; ainz que passast midis,
Torné s'en-sont li grant et li petit ;
Séone passent, n'osent ester enqui.
Mais li Borgoins ne l' laira pas ainsi :
Qui l'a molt bien fiancié et plevi ;
Ne finera si aura pris Baugi,
La forterece contre terre flati (1).

Desor Séone hesbergent Loheren
Et Borgoignon, trestuit comunalment;
Et la viande les suit hastivement,
Que lor aportent de partot marchéant.
Li forrier corent trestuit a lor talent ;
Maint buéf ont pris, maint porc, mainte jument.
Aubris apele Garin le Loheren,
Gerin, Hernaut, qui furent si parent,
Et dan Girbert, le hardi combatant (2) :
« Montons, Seignor ; si laissons nostre gent. »
Et cil responent : « Tot a votre talent (3).
Il sont monté tost et isnelement (4) ;
De l'ost se partent, si ne furent que cent.
En un grant val o l'erbe vers resplent (5),

(1) H. (2) G. (3) E. (4) G. (5) F.

Huimais dirons de Gautier le vaillant (1).
Grant joie menent Tioiz et Alemant:
Li sodoier orent bien lor talent;
Gautiers lor fait tot lor commandement.
Fromons chevalche molt angoisseusement
Contre Gautier et Milon le vaillant.
Il asemblerent as gues de Valbruiant,
De Valenciènes a une liue grant.
Fu li estors, et roides, et pesans (2);
Je, qu'en diroie, né iroie aloignant (3).
Ceste bataille dont je vos vais contant (4),
Jusqu'a midi n'ala-ele finant (5).
Hainoier fièrent molt dolereusement;
Fromont lè comte en va molt malement,
Car il i pert (6) le meillor de sa (7) jent;
Et (8) de tos sens viènent li païsant,
De cax de la abatent plus de cent (9).
Ne fust Guillaumes de Monclin, li vaillans,
Pris fust Fromons et destruite sa jens;
Mais cil Guillaumes vint molt estotement.
Parmi un val, i vint bien a deus cens (10);

(1) G (2) H. (3) D. (4) D. (5) G. (6) G. (7) E. (8) D. (9) A. (10) G.

Molt fièrement escrie *Lavardin!*
Gautiers i vint, li chevaliers gentis (1);
Braibant! escrie li vaxax Jocelins;
Bordiax! escrie Fromons li postéis,
Dreues *Amienz!* et Anjorrans *Coci!*
Pierres *Artoiz!* et *Perone!* Landris (2).
Li cuens Guillaumes molt fièrement *Monclin!*
La véissiez grant (3) estor esbaudir,
Tant hante fraindre et tant escu croissir,
Tant blanc halberc derompre et desarcir,
Et tant vaxal contre terre flatir (4),
Dont li cheval fuient par le larriz (5).
La force croist a Gautier l'orfelin;
Li cuens Guillaumes encontre Fromont vint:
« Por Deu, Biau sire, nos somes desconfit;
Tornons-nos en que nos ne soiens pris (6);
Qui son corz garde molt se puet esjoïr (7). »
Et dit Fromons : « Tot a vostre plaisir (8);
Mais mon enfant vi en l'estor ferir. »
Et dit Guillaumes : « Vez-le ci, delez mi;
Maintenus s'est com chevaliers hardis. »

(1) G et E. (2) G. (3) C. (4) D.

Li mort se taisent, ne pevent mot tentir,
Et li navre se clamoient chaitif.

(5) A. (6) G. (7) G. (8) E.

Li Braibancon grant eschac on(t) conquis (1);
L'avoir ont fait léalment departir (2),
Si bonement (3) que nesuns n'i failli.
Gautier d'Hainaut delivrerent (4) les pris,
Et il les fist en une tor flatir:
N'en istront mais, ainz le saura Garins;
A son talent en iert venjance pris.
Bien doit li dus amer ses bons amis,
Qui por lui sont de tel (5) guerre entremis :
Car il i metent, et le cuer, et le piz (6).
Uns messagiers a Mon-Loon en-vint,
Qui a conté l'emperéor Pepin
Et la réine qui tant a cler le viz,
Si comme Miles et Gautiers l'orfelins
Ont desconfit Fromont le postéif.
Dit la réine : « Bien le font mi ami;
Dex lor doint force, qu'il se puissent tenir (7) ! »
— « Molt pert Fromons, » li rois de France a dit.
Dit la réine : « Par le corz saint Deniz,
Il doit bien perdre, et il, et si ami;
Car (8) traïtor sont-il jusqu'en la fin. »
Or lairons ci (9) ester del roi Pepin

(1) H. (2) H. (3) L. (4) E. Il y a dans le ms. *deliurent* ou *delivrent.* (5) F. (6) L. (7) L. (8) E. (9) E.

Qué il ocistrent puis qué il l'orent pris. »
Et cil respont : « Je dirai vos plaisirs. »
Donc fait li dus le (1) chastel assaillir
Par quatres leus (2), ou par cinc (3), ou par siz ;
Enz sont entré o chastel de Baugi.
Cil de la tor se rendent a Garin,
Salve lor vie, que ne soient ocis ;
Ainsi les a tos li Loherens pris.
Covent leur tint, onques ne lor menti (4) ;
La tor abat, les fosses fait emplir.
Dex com il trove (5), et pain, et char, et vin,
Et bués, et vaches, qué i avoient mis
Li païsant, qui furent o païz
De Verzelai, et de Blave (6) autresi !
Iluec gaignerent (7) trestot a lor plaisir
Li marchéant qu' Auberis fist venir,
Qui acheterent, et le vair, et le griz,
Et les grans proies que la dedanz ont (8) pris.
Quant voidié l'orent, s'ont partot (9) le feu miz ;
Ces sales ardent et cil palaiz votiz,
Que de Mascon li bers Renaus le vit,
Et dit as suens : « Certes, je sui traïs ;
Tot ai perdu ce qu' avoie conquis. »

(1) G. (2) E. (3) D. (4) E. (5) G et E. (6) G. (7) E. (8) L. (9) L.

Que Fromondins avoit le siége mis
A Aspremont, le chastel seignori.
Girbers l'entent, a po n'enrage vis :
Vers le chastel fait ses grans os ganchir (1);
S'il les i trove, mort sont et escharni.
Mais Fromondins a la novele oï
Et le convine entendu (2) et apris,
Que sor lui vient Girbers, li fils Garin :
Fromondins l'ot, pas ne li abeli.
La nuit destravent, trossent murls (3) et roncins,
Entre la tierce et prime, ce m'est viz;
Jusqu'a Verdun ne pristrent onques fin.
A l'enjorner, com il dut esclarcir,
A une liue d'Aspremont Girbers vint :
Trover i cuide l'orgoilleuz Fromondin,
Lui et son oncle Guillaume de Monclin;
Mais païsant li ont novele dit,
Qu'alé s'en-sont (4), quant il fu enseri (5).
Girbers l'entent, pas ne li abeli;
Ne se remut, l'ost atendi iqui.
Quant sont ensemble et li charrois i vint,
Desor Meusele furent li ostel priz.
La nuit i jurent, si s'en-vont au matin
Et sejornerent quatres jors a Prissi;

(1) C. (2) D. (3) G. (4) E. (5) D.

Por les destrois et por ses gens garir,
Car molt redote ses mortex anemis;
Ne gardent (1) l'ore qu'il l'aüssent sorpris.
A Chaalonz li dus Garins en-vint;
Aval la vile furent li ostel priz,
Et les noveles en-viènent a Pepin :
Garins li dus, li Loherens vient ci.
Li rois se tut (2), onques un mot ne dist;
Et la réine haltement respondi :
« Bien soit venus mes cosins (3), mes amis,
Et Dex maudie ses mortex anemis ! »
— « Vos dites mal, Dame, » ce dit Pepins;
« Que savez ore sé il sont mi ami? »
— « Sire, » fait-ele, « je ne l' di pas por ti;
Je vos aim plus qué home qui soit vis (4). »
Ez-vos le duc, au perron descendi;
Devant la sale fait ses chevax tenir,
Ne sa mesniée ne se murent d'enqui (5)
Jusqu'a cele ore qué il dut revenir.
Grans est la place o Garins descendi;
Cil escu luisent; li ors et li vernis,
Les beles seles sor les chevax de priz (6),
Li fers des glaives et li hialme bruni,
Molt grant clarté contre soloil rendi.

(1) G. (2) D. (3) G. (4) A. (5) E. (6) A.

— « Laissiez ester, Dame, » ce dit Pepins;
« Et vos, et ax prise-je molt petit. »
Et la réine ne l' mist pas en obli.
Quatres destriers a envoiés Garin
Et trois cens mars de deniers esterlins;
Garin les done, qui volantiers les prist (1).
Par ses jornées a Saint-Michiél en-vint (2),
Ainz ne fina desi a Verdun vint;
Desores est li dus en son païz.
Il passe Muése, el val de Mez s'est mis;
Ileuc trova l'enfant Girbert, son fil.
Girbers demande: « Qu'avez fait a Pariz (3)? »
Et dit li dus: « Je n'ai rien fait, Biax fils;
Molt est embrons (4) l'empereres Pepins;
Ainz nule rien ne vost faire por mi,
Aincois nos est do tot en tot faillis. »
— « Faites-le bien, Sire, » dit Auberis;
« Alez-vos en au fort roi Anséiz,
Droit a Coloigne, qui n'est pas loin deci;
Je sai de voir qué il faira por ti
Tot ton voloir et trestot ton plaisir. »
Par le consoil au Borgoignon Aubri,
Ala Garins au fort roi Anséiz.
A Aiz le trove o il sejorne iqui.

(1) A. (2) E. (3) C. (4) E.

La ou l'os torne, nus ne se puet garir (1).
Et quant Fromons vit sa terre laidir
Et la fumée de sa (2) contrée issir,
Ne sait que faire, ne sait que devenir ;
Guillaume apele, le seigneur de Monclin :
« Que fairons-nos, Biax freres, biax amis ? »
— « Ne sai voir, Sire (3), » Guillaumes respondi ;
« Endroit de moi ai perdu mon païz :
N'ai tant de terre o mors puisse gesir,
Ne vis ester por mon repos tenir.
Autretex (4) est l'evesques Lancelins,
Par ces boschajes s'enfuit comme chetis,
Né a borc n'ose, né a vile venir. »
Et dit Fromons : « Se Dex le vialt sofrir,
Aincois un an (5) refairons nos plaisirs. »

Garins chevalche o s'ost qui molt fu grans.
En l'avangarde va Gautiers li vaillans ;
En sa bataille diz mile combatans
Des Avalois que ses cuers aime tant,
Et avoc lui sont (6) trois mile sergenz.
L'arrièregarde fist Girbers li vaillans,
O bien diz mile chevaliers et sergens (7);

(1) A. (2) C. (3) E. (4) L. (5) A. (6) G. (7) F.



Et avoc lui li Borgoins Auberis,
Et Salemons, cil qui Breteigne tint;
Hues do Manz et Jeufrois l'Angevins;
Si fu Gautiers de Hainaut, l'orfelins;
Et Hernaïs (1), et Garniers de Pariz;
Girbers li preus, et Hernaus, et Gerins;
Voit les li ber(s), s'es a a raison mis,
Tot en consoil belement lor a dit :
« Franc chevalier, vos iestes mi ami,
Bien vos doi dire mon cuer et mon plaisir.
Le Vermandoiz ai folé et laidi;
N'i a remés, si com moi est a viz,
Fors seulement Roie qu'est es larris;
Se vos volez, bien sera demain pris.
Li uns de vos (2), Frans chevaliers gentis,
Cele part voist o de chevaliers mil,
Vos le prenroiz, ce sai-je tot de fi;
Je remanrai, vos revenroiz ici. »
— « J'en-irai (3), Sire, » l'enfes Girbers a dit.
Et dit Garins : « Je le voil bien, Biax fils (4). »
De l'ost se part atot chevaliers mil,
Tote nuit ont chevalchié a estri;
Trois povres liues i comte-l'an d'iqui (5),
Et si i vinrent ainz qu'il fust ajorni (6).

(1) D. (2) E. (3) A. (4) G. (5) C. (6) G.

Ne furent pas de jent si escari (1),
Qu'en lor compeigne n'en aüssent (2) trois mil;
Assemblé sont tot droit o val Gelin.
El val Gelin assemblent li marchiz;
Ileuc avoit un fin clerc seignori,
Forment se paine de dame Deu servir;
Hermites fu, et repairoit iqui:
Chapele i ot, nus plus bele ne vit.
La sont venu por la paiz establir:
Ileuques vint li Loherens Garins;
Il, et Girbers, et Hernaus, et Gerins,
Si vavasor dont i ot plus de mil.
De l'autre part Fromons et Fromondins,
Et li evesques de Verdun Lancelins,
Li cuens Guillaumes, li sires de Monclin,
Et li lignajes a qui ja Dex n'aï(s)t!
En lor compeigne de chevaliers trois mil.
Garins parole, qui a cuer enterin:
« Entendez moi, Franc chevalier jentil.
Sire Guillaume, damoisiax de Monclin (3),
Tu es (4) mes homs de mon fié a tenir,
Et mes comperes (5) et mes riches amis;
Por mes pechiés, Biau sire, ai la croiz pris;
Outre la mer irai as Sarrazins.

(1) D. (2) E. (3) D. (4) D. (5) E.

Qui donc véist, et Hernaut, et Gerin,
Com il le font as brans d'acier forbis !
Girbers aïde son pere a maintenir;
Mais ne le pot salver ne garantir;
Com plot a Deu, si le convint morir.
A Girbert dit : « Alez-vosen, Biax fils,
Vos et Hernaus, et ses freres Gerins;
Tuit estes mort se remanez ici,
De totes pars voi-je lor jent venir (1). »
Voillent o non, lor fait l'estor guerpir.
De ci a Mez ne pristrent onques fin.
Vers la chapele que li hermites fist (2),
S'en-vint (3) de Mez li Loherens Garins,
L'espée traite et l'escu avant mis,
Trestot a pié, desfendant son parti.
Enz o mostier li dus corant se mist;
Desor l'autel vait son escu ofrir,
Deu reclama qui onques ne menti :
« Mesfait vos ai, Sire, ce poise mi;
Si voirement com pardonas Longis,
Le cop mortel, au jor qu'il vos (4) feri;
Si me gardez de mort et de peril (5).
Se je poïsse, je t'alasse servir
A droit passaje, contre les Sarrazins. »

(1) E. (2) E. (3) E. (4) C. (5) G.

Ge fis ociere Guillaume le marchis,
Le tien chier pere que tu amoies si,
Et je méismes voirement le feri
Molt ruste cop de mon branc acerin,
Si que le chiéf parmi le porfendi;
Foie et polmon, coraille li toli,
Tout espandi, devant moi, on chemin.
Venge ton pere, Filz a putain frarin. »
Cil fut dolanz quant la parole oï,
Lors regarda un petit apres li,
Le Loherenc vit bien de plain, on vis;
Tel paor ot l'orguillex Fromondins,
Qu'il ne tornast por tout l'or que Diex fist;
Le destrier broche, si s'en est departis,
Et prist Clarel, si le sona trois cris.
Quant l'ont oï, et parent, et ami,
Dist l'uns a l'autre : « Avez le vus oï ? »
— « Sire Fromons, » dist li quens de Monclin,
« Jé ai oï vostre niés Fromondin;
Pur voir l'enchauce li Loherens Garins.
Clarel son cor a-il trois fois bondi;
Ne l' sonast mie, c' il (l. s'il) ne fust em peril.
Or tost, aus armes, por Dieu de paradis ! »
Et cil ont dist : « Sire, a vostre plesir,
Ne vos faudrons tant comme je soie vis. »
Lors sont armé et au chevaus sont mis,

Un chevalier fiert en l'escu voutis,
Desous la boucle li a fret et maumis,
Le blanc haubert derout et desarti;
Parmi le cors li a son espié mis,
Tant contint l'(h)ante, l'abasti mort sovin.
A sa vois clere a escrier s'est pris:
« Or i ferez, Franc chevalier gentis;
Gardez, Signor, nus n'en estorde vis,
Qué il ne soient detrenchié et occis. »
A sa vois clere a escrier s'est pris:
« Ou es alez, et Hernaus, et Gerins?
La mort mon pere vus sera ja requis,
Qué oséistes (l. océistes) desous Montleheri:
Forment m'enpoise par le Dieu qui me fist
Que ne vus puis encontrer ne véir.
Celle parole entendi li meschins;
Ce fu Girberz, li filz au duc Garin,
Molt fiérement a apeler l'en-prist:
« Es tu ce la l'orguilleus Fromondins,
Qui de la guerre as sor toi le fez pris?
Dont ves-tu estre le meilleur de leur lin?
Retorne ca, si te combat a mi.
Ge te chaloing, embedeus mes cousins.
Je sui Giberz, le filz au duc Garin:
Bonne iert la joste, et de moi, et de ti. »
— « Et vus l'arois, » ce respont Fromondins,

Bien s'en-alast li Loherens Garins
Et enmenast l'enfant Gibert, son filz,
Quant du bois sont les deus aguez sallis,
Et en chascun ot chevaliers trois mil,
Qui leur salirent devant, enmi le vis.
Premiers les vit li Loherens Garins;
Lors appela l'enfant Gibert, son filz,
Le preu Hernaut et le valsal Gerin :
« Signeur, » dist-il, « nus somes mal bailli,
Se Diex n'en pence, qui onques ne menti.
Ci nos reviénent nos mortex anemis;
Il ont grant gent et nus somes petit.
Gardez por Dieu celonc (l. selonc) ce plasséis;
La voi la gent Fromont le postéis,
Et son lignage, et ses riches amis;
Sé il puet onques, nos n'en estordrons vis,
Ne de nous toz li granz ne li petis.
Or i parra, Franc chevalier gentis,
Com le ferez en-apres mon declin,
Comment saurois vo(s) g(u)erre maintenir
Et bien req(u)erre vos mortex anemis.
Ancui morai, car li cuers le me dit;
Ja de ce jor ne me verrois partir. »
Lors appela l'enfant Gibert, son filz:
« Descendez tost de son (*sic*) destrier de pris
Puis monterois sor le mien arabi;

Entresi que a, pr. Jusqu'à ; du b. lat. *Interea de hic usque ad.*

Environ, pr. Autour; du lat. *In gyrum* mieux que du v. all. *Umbiring.*

Esbofir, v. pr. Se gonfler, Pouffer ; du b. lat. *Buffare.*

Escarpéis, s. m. Dévastation, Massacre ; de l'isl. *Skera*, Déchirer, Massacrer.

Eschas, s. m. Butin, Ce qui *échoit* ; en b. lat. *Eschaeta*, *Escasura.*

Esmuer, v. pr. Se mettre en marche, Se changer de place ; du b. lat. *Se mutare.*

Estormis, p. p. Asséné avec force ; de l'isl. *Storma*, ou du v. all. *Sturm*, dont on a fait *Stürzen*, *Storen* et *Stürmen*, Assaillir violemment.

Estovra, v. imp. Il faudra ; probablement du lat. *Stare*, comme l'esp. *Estare.*

Estraits, p. p. Tiré de ; du lat. *Extractus.*

Estris, s. m. Bruit, Fracas ; de l'isl. *Strid*, Guerre, Combat.

Fleax, s. m. Barre de fer ; du lat. *Flagellum.*

Foillets, s. m. Brin ; du lat. *Folium.*

Forfaits, s. m. Exploit ; du lat. *Forte factum.*

Froisser, v. a. Briser ; du lat. *Frangere.*

Giter, v. a. Chasser, Jeter dehors ; en b. lat. *Gitare.*

Guichets, s. m. Cachette, Retraite ; de l'isl. *Vik*, dont la signification est la même.

Harigotés ou **Haligotés**, p. p. Mis en pièces.

Hermins, adj. D'hermine ; du b. lat. *Hereminus.*

Hordéis, s. m. Palissade ; de l'all. *Horde*, Claie.

Ilens, adv. De là ; du lat. *Illinc.*

Jode, s. f. Troupe de pied ; du v. all. *Gelde*, Compagnie, Corps.